This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BP 331.1
*

BIBLIOTHÈQUE

DE

M.r CHEVILLARD,

SOUS-INTENDANT MILITAIRE,

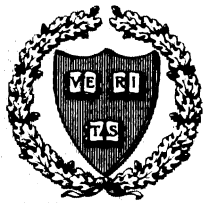
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CHEVALIER DE St.-LOUIS

et des Ordres Militaires de

SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.

HARVARD COLLEGE
LIBRARY



IN MEMORY OF

FRANKLIN TEMPLE INGRAHAM

CLASS OF 1914

SECOND LIEUTENANT
COAST ARTILLERY CORPS
UNITED STATES ARMY

WELLESLEY, MASSACHUSETTS
MAY 23,1891 APRIL 11,1918

TIFFANY & CO.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M.DCC.LXXXI.

Par M. FRÉRON.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M DCC. LXXXI.

BP331.1
L

HARVARD COLLEGE LIBRARY
BIGELOW FUND
JAN 24 1957

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Oraiſon Funèbre de très-haute, très-Puiſſante & très-Excellente Princeſſe MARIE-THÉRÈSE, *Archiducheſſe d'Autriche, Impératrice Douairière, Reine de Hongrie & de Bohème; prononcée dans la Chapelle du Louvre, le premier Juin 1781, en préſence de Meſſieurs de l'Académie Françoiſe; par M. l'Abbé* de Boiſmont, *Prédicateur ordinaire du Roi, & l'un des quarante de l'Académie. A Paris, chez* Demonville, *Imprimeur-Libraire, rue Chriſtine.*

CE ſeroit, Monſieur, un ſujet piquant & qui prêteroit beaucoup, que

l'Oraiſon Funèbre de l'éloquence Françoiſe, prononcée dans l'Académie, où elle a trouvé ſon tombeau. Les uns prétendent qu'elle y eſt morte d'ydropiſie, les autres, de phtyſie, d'épuiſement, & par une extinction de chaleur naturelle. Il eſt ſûr qu'un grand nombre de maux compliqués ont concouru à la faire périr : mais rien n'y a plus contribué qu'une trop forte doſe de faux Eſprit tiré à l'alambic, & mêlée d'autres drogues d'un très-mauvais goût. Si l'éloquence avoit échappé à tant de cauſes de deſtruction, le Diſcours que je vous annonce lui auroit porté les derniers coups ; car tous les moyens de l'anéantir y ſont raſſemblés. Enflûre, ſéchereſſe, fauſſe chaleur, faux eſprit, mauvais goût de toute eſpèce.

Dès ſon exorde, l'Orateur de l'Académie fait bien voir que les ſujets les plus riches & les plus magnifiques, ne peuvent inſpirer que des mots vuides & ſtériles à ceux que l'éloquence a abandonnés. Il entre ainſi dans ſon ſujet.

« La mort de *Marie-Thérèſe* accu-

» mule des couronnes sur une tête » Auguste digne de les porter. Pour » nous, recueillons, au nom de la Re» ligion & de l'humanité, une succes» sion plus grande encore. Rassem» blons ces esprits de justice, de bien» faisance & de paix, qui environ» noient le Trône Impérial, pour les » répandre, s'il est possible, au pied » de tous les Trônes, & en composer » le bonheur du monde ».

Concevez-vous bien ce que signifie un pareil jargon? *Rassembler des esprits de justice & de bienfaisance, répandre ces esprits au pied de tous les Trônes, & composer le bonheur du monde de ces esprits ainsi répandus!* Voici qui n'est pas moins obscur : » Détournons les yeux de ce temple » de la mort, hélas! qui se montre » toujours envain à ses victimes ». L'Orateur a-t il voulu dire que *les morts ne voient point leur tombeau?* Comment peut-on se résoudre à joindre ainsi des mots qui ne présentent aucun sens?

Je veux vous montrer, dans la phrase suivante, un exemple de l'en-

flûre & de la ſéchereſſe réunies. » Qu'apercevez-vous ? Une ſeule paſ- » ſion aſſiſe pendant quarante ans ſur » les débris de toutes les autres, la » noble, l'héroïque paſſion du bien » public. Voilà l'immortel monument » que je viens élever avec vous à la » gloire de *Marie-Thérèſe*, le ſeul qui » l'honore, le ſeul qu'elle daigne » avouer, parce qu'il eſt tout à la fois » juſtice & modèle ».

Une paſſion qui eſt aſſiſe ; cette paſſion aſſiſe qui eſt un monument, & ce monument qui eſt juſtice & modèle. Les expreſſions me manquent pour dire ce que je penſe d'un ſtile auſſi choquant.

Le morceau qui ſuit, & qui du-moins eſt écrit avec clarté, & une certaine nobleſſe, vous fera connoître le plan que l'Orateur s'eſt tracé pour les deux parties de ſon diſcours.

« Pour jetter quelque ordre dans un » tableau ſi vaſte & ſi magnifique, » offrons *Marie Thérèſe* à l'Europe & » à ſon Peuple : à l'Europe dont elle » fut l'étonnement & l'admiration ; à

» ſon peuple dont elle a été l'idole.
» Si le thrône eût manqué à cette
» grande ame, elle eût été déplacée;
» & quelle perte pour le thrône! qui
» ne connoît dans le rang ſuprême les
» erreurs de la gloire & les abus de
» l'autorité! hélas! on les croit inévi-
» tables, preſque néceſſaires. L'expé-
» rience a *tourné en habitude cette triſte*
» *penſée*. La célébrité, le pouvoir d'un
» ſeul n'eſt que trop ſouvent le tour-
» ment de tous. *Marie Thérèſe* a tout
» juſtifié, & la gloire & l'autorité: la
» gloire, aux yeux des ſages, par le
» grand caractère qu'elle lui a fait pren-
» dre; l'autorité, aux yeux des peu-
» ples, par le noble uſage qu'elle en
» a fait. Tout eſt pur dans ſa renom-
» mée, tout fut conſolant dans ſon
» Empire ».

Vous avez dû remarquer, dans ce paſſage, un trait imité de Boſſuet: *ſi le trône eût manqué à cette grande ame, elle eût été déplacée*. La penſée eſt belle; mais *Boſſuet* ſavoit qu'une grande penſée gagne toujours à être exprimée ſimplement; & il a dit de la Reine d'Angleterre; *tout autre place*

qu'un trône eût été indigne d'elle. Cela ne vaut-il pas mieux qu'*une ame déplacée, si le trône eût manqué à cette ame?* Nos Ecrivains font aujourd'hui un grand abus du mot *ame* qu'ils tourmentent dans tous les sens. C'est ainsi que M. l'Abbé *de Boismont* nous dit qu'*une ame se modifie sans effort; l'ame paroît sortir de son secret; l'ame solitaire & réfroidie; les rayons d'une ame; commander à son ame de s'arrêter*, &c.

Si la vie de *Marie Thérese* offroit de beaux tableaux à l'éloquence, c'est surtout, lorsqu'environnée d'ennemis, obligée d'abandonner sa capitale, emportant son fils dans ses bras, elle courut se refugier chez les Hongrois, & confia sa fortune à leur courage. Cette admirable peinture demandoit un *Bossuet*; mais voyez ce qu'a fait M. l'Abbé *de Boismont*.

« Peignez-vous, Messieurs, la Majesté sans appareil, le malheur sans découragement, la fermeté sans orgueil, *les graces sans foiblesse*; un auguste enfant penché sur le sein d'une mère attendrie, souriant à ses

» *farouches admirateurs* : hélas ! il ne
» connoiſſoit pas *le prix* de ce terri-
» ble moment. Repréſentez-vous une
» foule de guerriers, l'œil enflammé,
» le cœur palpitant d'audace & de pi-
» tié. L'émotion paſſe de rang en rang :
» un reſpect *religieux* ſemble enchaî-
» ner tous les eſprits. Qu'une fauſſe
» éloquence ne profane point ici l'é-
» panchement d'une grande ame ; ré-
» pétons *ſans art*, avec Marie Thérèſe,
» *l'accent* de la douleur & *de la dignité*.
» Dieux de la terre, écoutez ! Voici
» le langage de l'autorité, lorſqu'elle
» parle *au ſentiment* & à l'honneur.
» *Abandonnée de mes amis, perſécutée*
» *par mes ennemis, attaquée par mes*
» *plus proches parens ; je remets en vos*
» *mains la fille & le fils de vos Rois,*
» *qui attendent de vous leur ſalut.* A
» ces mots, tous les cœurs ſe briſent,
» on ne délibère pas, on ſe paſſionne :
» *ce n'eſt pas la fidélité*, c'eſt l'enthou-
» ſiaſme qui entraîne ; l'amour, l'ad-
» miration, l'ivreſſe *va faire le ſerment*
» *du devoir.* Tous, la main étendue
» ſur leurs armes, ne forment plus,
» aux pieds de *Marie Thérèſe*, qu'une

» *seule victime dévouée ;* tout leur sang » bouillonne dans leurs veines, impa- » tient de couler pour une si belle cause. » Mourons, s'écrient-ils, pour notre » Roi Marie Thérèse ! *moriamur pro* » *rege nostro Mariâ Theresiâ !* mou- » rons ! cri sublime ! ils ne disent pas : » marchons, allons combattre. Ces » gradations lentes d'un zèle métho- » dique, leur ame embrasée ne les » connoit pas ; elle franchit tous les » intervalles ; ils ne voient que la mort ; » leur dernier soupir est leur offrande. » Mourons ! *moriamur pro rege nostro,* » &c. »

Vous sentez combien la chaleur, qui devroit animer ce morceau, est réfroidie par les petites réflexions ingénieuses, & les phrases à compartiments, qui ne sont jamais plus déplacées que lorsqu'il faut donner du mouvement au stile. A-t-on jamais commencé un tableau attendrissant & héroïque, par quatre misérables antithèses ; *la majesté sans appareil, le malheur sans découragement, la fermeté sans orgueil, les graces sans foiblesse ?* Que signifient d'ailleurs *les gra-*

ces *ſans foibleſſe?* Quelle idée cela préſente-t-il? L'Impératrice avoit-elle beſoin des *graces* pour exciter ces Hongrois? *Les farouches admirateurs* d'un enfant, *l'accent de la dignité; l'autorité qui parle au ſentiment*, ſont des expreſſions trop recherchées pour une ſituation ſi noble & ſi touchante. Mais c'eſt bien pis encore d'avoir peint avec tant de ſymétrie & d'affectation, l'enthouſiaſme guerrier des Hongrois. Pourquoi avoir dit : *ce n'eſt pas la fidélité qui les entraîne?* Cela eſt évidemment faux; mais il falloit faire une antithèſe. *L'ivreſſe qui fait le ſerment du devoir*, eſt-ce là autre choſe qu'un froid contraſte de mots? Eſt-ce ainſi que s'exprime l'Eloquence dans ſes grands mouvemens? *Tous ne forment plus qu'une ſeule victime dévouée.* Cette idée eſt encore d'une recherche & d'une affectation bien froide; d'autant plus que le mot *victime* ne convient pas à de braves gens qui n'ont pas perdu l'eſpoir de vaincre. Ce qui eſt encore plus froid que tout cela, c'eſt le commentaire ſur le mot *mourons.* L'éloquence ne doit pas comp-

ter les grands sentimens. Au reste, ce commentaire porte à faux. Les Hongrois ne veulent mourir que pour vaincre; ce n'est pas *la mort qu'ils voient*, c'est la victoire.

Qui veut mourir ou vaincre est vaincu rarement.

Bien des gens préféreront à ce stile compassé, dénué de naturel, de chaleur & de vérité, la manière avec laquelle M. l'Evêque de Blois décrit la même circonstance de la vie de *Marie Thérèse*, dans l'Oraison funèbre qu'il a prononcée le 30 Mai, en l'Eglise de Paris [*]. Comparez & jugez.

« L'Autriche tombe en des mains » étrangères, Vienne est menacée; la » Reine, forcée de sortir de sa Capi» tale, se réfugie chez les ennemis de » ses pères, & son fils dans ses bras, » elle leur dit dans la langue & l'esprit » des anciens Romains : *abandonnée* » *par mes amis, poursuivie par mes en*» *nemis & mes parens, je viens mettre*

(*) Elle se vend chez Didot l'aîné, rue Pavée.

» *entre vos mains la fille & le fils de*
» *vos Rois : il ne leur reste que votre*
» *fidélité & votre courage.* Les Hon-
» grois, à ces mots, les larmes aux
» yeux & le sabre à la main, répondi-
» rent comme des François : *mourons*
» *pour notre Roi Marie Thérèse!* Ne
» soyez pas étonnés de cette expres-
» sion ; ils ne voient dans leur Souve-
» raine qu'un Roi, parce que le cou-
» rage dans cette nation ne distingue
» pas les sexes. En voyant leur jeune
» Reine à cheval & l'épée royale à la
» main, ils ont aisément reconnu une
» de ces anciennes Germaines, à qui
» leurs époux ne donnoient point ces
» vains ornemens du luxe & de la mo-
» lesse, mais des armes & des cour-
» siers, pour les associer à leurs tra-
» vaux & à leur gloire. Qu'une Na-
» tion, autrefois si rébelle, est promp-
» tement devenue docile & ardente !
» La Reine vient d'apprendre à tous
» ses successeurs qu'il y a plus de res-
» sources dans la fierté d'un peuple li-
» bre, que dans la crainte des esclaves;
» qu'on avoit plus souvent occupé ses
» ancêtres de leur autorité, que de

» l'amour de leurs ſujets, parce que » ceux qui les entourent ont quelque» fois plus d'intérêt à les faire obéir, » qu'à les faire aimer ».

M. l'Abbé *de Boiſmont* a tracé plus heureuſement le portrait du Roi de Pruſſe; parce que la haute éloquence eſt moins néceſſaire que les tours ingénieux pour ces ſortes de morceaux.

« Au milieu de cette foule d'enne» mis triomphans, conſidérez le lion » du Nord qui s'éveille; ſes regards » ardens ſemblent dévorer la proie » que la fortune lui marque : génie im» patient de s'offrir à la renommée, » vaſte, pénétrant, exalté par le mal» heur, & par ces preſſentimens ſe» crets qui dévouent impérieuſement » à la gloire certains êtres privilégiés » qu'elle a choiſis, je le vois ſe préci» piter ſur ce théâtre ſanglant avec » une puiſſance mûrie par de longues » combinaiſons, & des talens agran» dis par la réflexion & la prévoyance; » Soldat & Général, Conquérant & » Politique, Miniſtre & Roi, ne con» noiſſant d'autre faſte que celui d'une

» Milice nombreuse, seule magnifi-
» cence digne d'un trône fondé par
» les armes. Je le vois aussi rapide que
» mesuré dans ses mouvemens, unir
» la force de la discipline à la force
» de l'exemple; communiquer à tout
» ce qui l'approche cette vigueur,
» cette flamme inconnue au reste des
» hommes, que la nature avoit *cachée*
» *dans son sein*; marcher à d'utiles
» triomphes; diriger lui-même avec
» art tous les coups qu'il porte; atta-
» quer ce trône chancelant, sur le-
» quel *Marie Thérèse* est appuyée,
» en détacher brusquement les ra-
» meaux les plus féconds; & s'élevant
» bientôt au-dessus de l'art même par
» la fermeté de ce coup-d'œil que rien
» ne trouble, montrer déjà le secret
» de ces ressources qui doivent éton-
» ner la victoire même, & *tromper la*
» *fortune* lorsqu'elle lui sera con-
» traire ».

Il est vrai qu'il n'y a aucun trait bien remarquable dans ce portrait, les couleurs n'en sont ni assez vives, ni assez fortes, ni dignes du sujet; mais elles ont du moins une teinte de na-

turel & de vérité; & c'eſt un mérite ſi rare dans l'Orateur de l'Académie, qu'il eſt juſte de le relever & d'y applaudir.

Une autre eſpece de lieu commun, que les Panégyriſtes recherchent avec autant d'empreſſement que les portraits, ce ſont les parallèles; c'eſt un beau champ pour l'antithèſe, les penſées fines & ſubtiles, & ſur-tout pour rapprocher ce qui ne ſe reſſemble guère. M. l'Abbé *de Boiſmont* n'a eu garde de négliger une ſi belle occaſion de faire briller ſon eſprit; il ſuppoſe que tout le monde a l'imagination occupée d'une reſſemblance à laquelle perſonne, je crois, n'a penſé; & c'eſt ainſi qu'il amène le parallèle *d'Eliſabeth*, Reine d'Angleterre, & de *Marie-Thérèſe*, Archiducheſſe d'Autriche.

» Peut-être, Meſſieurs, manque-» rois-je ici à votre attente, ſi j'éloi-» gnois de vos yeux un tableau vers » lequel l'imagination ſemble ſe por-» ter preſque involontairement. Qui » de vous, en effet, ne rapproche » pas dans ce moment la célèbre *Eli-*

» *Isabeth* d'Angleterre de l'immortelle
» *Marie-Thérèse*? Je sais que la Reli-
» gion les distingue; mais quel bril-
» lant parallèle pour l'Histoire! Toutes
» deux honorant leur sèxe, leur pays,
» leur Trône, ont donné des leçons
» de génie aux Rois, & ce qui est plus
» rare encore, ont consacré le génie
» au bonheur des Peuples : toutes
» deux, exercées par le malheur, ont
» appris, dans la lutte pénible contre
» l'adversité, à fortifier leur carac-
» tère, à étendre les ressources de leur
» ame, à se soumettre les évènemens,
» & à se faire *un héroïsme de circons-*
» *tances autant que de principes.* Elisa-
» beth, plus créatrice peut-être, &
» plus hardie, a préparé les ambitieux
» destins de l'Angleterre : *Marie-*
» *Thérèse*, plus mesurée, a déployé
» cette *intelligence conservatrice* qu'e-
» xigeoit la longue & antique domi-
» nation de l'Autriche. La première,
» réprimant un peuple impatient &
» fougueux, également terrible, soit
» qu'il sente l'excès de la servitude ou
» de la liberté, le contint sans l'avilir;
» & détournant cette activité inquiète

» vers de grands objets, lui créa, ſi
» j'oſe ainſi parler, un nouvel appa-
» nage, la mer; *une nouvelle patrie*,
» *les deux Mondes*. La ſeconde, exci-
» tant un peuple calme, & dès long-
» temps plié par *la douce diſcipline*
» des loix & *des camps*, lui a inſpiré
» le goût d'une richeſſe utile, & d'un
» genre de conquête conforme à ſes
» mœurs, celle de ſon propre pays,
» par le travail & l'induſtrie. Ainſi,
» l'une tourna vers l'Empire & la for-
» tune, le génie de la liberté : l'autre
» a dirigé vers un bonheur tranquille,
» *le génie de l'obéiſſance*. Toutes deux
» ont joui d'un pouvoir preſque ab-
» ſolu; mais l'eſpèce de deſpotiſme
» d'*Eliſabeth* tenoit à ſon caractère,
» celui de *Marie-Thérèſe* à la conſti-
» tution de l'Etat. *Eliſabeth*, par ſa
» fierté naturelle, tendoit ſans ceſſe
» le reſſort d'un Gouvernement, où
» les droits des peuples étoient indé-
» cis, où les bornes mobiles de l'au-
» torité étoient déplacées à chaque
» règne par la foibleſſe ou la fermeté
» des Monarques. *Marie-Thérèſe*, en
» montant ſur le Trône, hérita d'une

» puiſſance illimitée, appuyée ſur plu-
» ſieurs ſiècles, accrue, &, pour ainſi
» dire, conſacrée par l'opinion, cette
» première Légiſlatrice des Etats, qui
» fonde ou juſtifie tous les droits :
» mais cette conſtitution ſans équi-
» libre, *trouva ſon contre-poids dans*
» *l'ame de la Souveraine* qui devoit y
» préſider. L'une enfin, par ſes ſuccès
» & ſa grandeur, força le fier Breton
» de lui pardonner *le deſpotiſme de ſa*
» *volonté ;* l'autre par ſa modération
» & ſa douceur, tempéra le deſpo-
» tiſme des armes & de la légiſlation
» arbitraire : elle n'en retint que le
» droit d'être bienfaiſante ſans con-
» tradiction, & de faire envier à l'in-
» dépendance même l'heureuſe néceſ-
» ſité de lui obéir. »

Il réſulte de ce parallèle, qu'*Eliſabeth* & *Marie-Thérèſe* n'avoient d'autre reſſemblance entr'elles, que d'être femmes & Reines ; ce qui valoit bien la peine de les comparer l'une à l'autre. Mais cela fournit au Rhéteur ce qu'il aime le plus, le plaiſir de jouer ſur les mots, & de faire contraſter enſemble *le génie de la liberté*, & *le génie de*

l'obéiſſance ; le deſpotiſme de la volonté, & le deſpotiſme des armes ; quoiqu'on ne ſache guères ce que le deſpotiſme de la volonté pourroit faire ſans celui des armes ou du pouvoir, & que l'eſprit d'obéiſſance ne puiſſe jamais être appellé un *génie*, ni être oppoſé au *génie de la liberté*. Mais que dites vous de l'*héroïſme de circonſtances?* M'expliquerez-vous ce que cela ſignifie? Car pour moi je n'y comprend rien. Je ne comprend pas mieux comment les Anglois ont eû *les deux Mondes pour nouvelle patrie* : car s'ils avoient l'Univers entier pour patrie, je ne crois pas qu'ils euſſent beſoin d'en avoir un autre. *La douce diſcipline des Camps* eſt encore une expreſſion ſingulière ; à moins que l'Auteur n'ait voulu dire *la double diſcipline des loix & des Camps* ; & qu'il n'y ait là une faute d'impreſſion. Admirera qui voudra *la conſtitution ſans équilibre qui trouve un contre-poids dans l'ame de la Souveraine*. Je ne vois dans cette phraſe qu'une affectation du jargon ſcientifique dont nos Ecrivains à la

mode hériſſent & défigurent l'éloquence.

Remarquez, Monſieur, que je choiſis, dans ce diſcours, les morceaux où il y a le moins à reprendre, afin de ne pas fatiguer votre attention. Je vous citerai encore un paſſage dans lequel l'Orateur loue, avec aſſez d'adreſſe, l'indifférence de *Marie Thérèſe* pour les Arts, & pour le progrès des ſciences.

« Qu'on exalte ces Souverains, qui » entreprennent de commander à la » Nature & au climat, qui *décompoſent une Nation* pour l'élever, qui » portent au milieu d'elle des arts » étonnés de ne trouver que des reſſorts & des habitudes qui leur réſiſtent; moi, je louerai *Marie Thérèſe* » d'avoir ſenti qu'il y a une induſtrie, » un mouvement, une raiſon de chaque pays, qui forme l'empreinte originale des Nations, & entretient » dans les eſprits une ſorte d'*unité morale*, principe de toute proſpérité » dans un Gouvernement. Je la verrai avec tranſport dominant un ſiècle qui dominoit tout, ſe refuſer à

» ſon brillant délire, repouſſer ſa fauſſe
» opulence, & planant comme l'aigle
» au-deſſus de l'Atmoſphère paiſible
» de la Germanie, y verſer une cha-
» leur féconde, qui développe & met
» en activité ſes forces naturelles. Elle
» ne ſe diſſimule pas que les éclairs
» de cette lumière moderne qui étin-
» celle de toutes parts, peuvent éblouir
» des yeux que la nature a faits plus
» ſages que perçans, *plus arrêtés* que
» curieux; que les premiers fonde-
» mens de la raiſon humaine, poſés &
» affermis par la main du temps dans
» des têtes froides & tranquilles, ne
» peuvent être ébranlés ſans péril;
» que tout alliage eſt dangereux; que
» ces prétendues découvertes, dont
» les autres climats s'énorgueilliſſent,
» peuvent, en mêlant aux productions
» nationales des ſucs étrangers, alté-
» rer *le ſol même* & le corrompre: elle
» ſait enfin que la marche de l'eſprit
» Germanique eſt d'autant plus ferme,
» qu'elle eſt moins précipitée; qu'il
» n'adopte rien par légèreté; qu'il ne
» quitte rien par inconſtance, & que
» le mal pourroit devenir invincible,

» s'il s'établissoit par des progressions » lentes & sourdes. »

Je conviens que l'Orateur auroit pu prodiguer un peu moins le clinquant de l'expression, & ne pas étouffer ses idées sous des mots vagues & incohérens ; mais enfin cet endroit est sagement pensé, & laisse quelque chose dans l'esprit. Vous chercheriez en vain ce mérite dans tout le reste de ce Discours, où l'obscurité des pensées redouble par celle du langage, & par l'affectation continuelle d'un style incompréhensible. N'est-ce pas vouloir mettre l'intelligence de ses Auditeurs à la torture, que de leur dire : *Au moment où semblable au Prophète Elie*, Marie-Thérèse *prend la forme de ce corps qu'elle ranime en lui communiquant le degré de vie dont il est susceptible ; ne pensez pas que les grands intérêts lui soient étrangers.*

Elle se représente ce cadavre politique, sans couleur & sans vie, heureusement fondu dans une masse de Citoyens pleins de chaleur & d'activité.

Un cadavre sans vie fondu dans une masse. Avez-vous jamais rien entendu de cette force là ? On a peine à croire ses yeux quand on lit de pareilles choses. On y revient plus d'une fois ; & quand on ne peut plus douter que cela ne soit imprimé en gros caractères, on se demande en quel lieu de la terre un homme bien éveillé a pu prononcer gravement un tel galimathias.

Est-ce chez les Hurons, chez les Topinambous ?

Non ; c'est au Louvre, en pleine Académie.

Que direz-vous encore *d'un nom qui est frappé de mort ; d'une mort qui précipite dans l'yvresse du pouvoir ; de la justice qui est la grande usure des Rois ; d'un petit cercle héréditaire de défiances & de préjugés ; d'une énergie qui n'est souvent qu'une surprise faite à une nature foible & commune ; d'une popularité de pensées & de sentimens ; des derniers esprits de* Marie-Thérèse, *qui en se répandant sur les deux hémisphères,*

phères, calmeroient les mers ; de l'Orateur, qui *repoſe un moment ſur les penſées de* Marie-Thérèſe ; *d'un débordement qui va péſer ſur ſes Etats ; des intérêts qui ont entr'eux une réaction néceſſaire ; d'un ennemi vague & confus qui pèſe ſur la penſée ; de la néceſſité des formes, qui accuſe la corruption des mœurs, &c.* ? Je m'arrête, Monſieur, dans cette liſte d'expreſſions monſtrueuſes, & j'ai peine à comprendre comment un homme d'eſprit peut ſe réſoudre à les confier à l'impreſſion. Vous voyez où nous en ſommes réduits, & l'on ſe plaint de la ſévérité des Critiques. Que ſeroit-ce donc, s'ils ne combattoient l'audace de ce mauvais ſtyle, & s'ils avoient la lâche complaiſance d'y applaudir ? J'oſe le dire, ſi l'on a formé le deſſein de faire tomber les Lettres dans le plus profond aviliſſement, & de déshonorer la langue Françoiſe aux yeux des autres Nations, le parti le plus court eſt d'encourager la plûpart de nos beaux eſprits à ſe livrer impunément à tous les excès du mau-

vais goût, & d'ôter à la critique toute la liberté dont elle a besoin pour les réprimer.

Je suis, &c.

LETTRE II.

Amusemens du jour, ou Recueil de petits Contes, dédiés à la Reine; par Madame de Mortemart. *A Geneve, & se trouve à Paris, chez* Couturier fils, *Libraire, Quai & près des grands Augustins, au Coq; & à Versailles, chez* Severe Dacier.

ON a fait bien des Contes, Monsieur, on en fait tous les jours, on en fera beaucoup encore, & nous pourrions bien n'être pas plus riches en ce genre que nous l'étions il y a vingt ans. Contes *en vers*, Contes *en prose*, Contes *Moraux*, Contes *de Fées*, Contes *Arabes*, Contes *Orientaux* de

toutes les façons; de quelle espèce de Contes ne s'avise-t-on pas aujourd'hui, pour nous tirer de la létargie où nous plongent tant d'autres productions non-moins fastideuses de notre assoupissante Littérature? Mais on a beau conter, nous n'en dormons que mieux, & c'est plus que jamais, le moment de reconnoître dans les Contes, cette vertu soporative qui les rends si précieux à la Médecine. Ceux de Madame *de Mortemart* n'ont peut-être pas cette vertu au même dégré que plusieurs autres; mais il est si difficile de lire nos petits Romans modernes, les yeux toujours ouverts, qu'on les ferme aussi quelque fois à la lecture des nouveaux *Amusemens du jour*. Ce n'est pas qu'ils soient dénués de toute espèce d'intérêt; en général ils font honneur à la sensibilité de cette Dame, & l'on voit bien qu'elle a su se mettre à la place de ses héros; qu'elle a bien saisi l'esprit des situations où elle les suppose; mais, si je ne me trompe, le défaut de ce recueil est de n'en présenter que de fort ordinaires. Il n'y a point assez d'in-

vention dans ces hiſtoriettes, & l'on ne reprochera pas à l'Auteur les ſaillies de ſon imagination. Il ne s'en permet pas même dans le ſonge du Berger Hylas. C'eſt le premier des ſept Contes renfermés dans ce petit volume.

Ce Berger raconte à ſon ami Coridon, qu'il s'eſt endormi dans le bois, que l'Amour lui a apparu, qu'il a ſuivi ce Dieu dans ſon temple, où *il a vu la pudeur & la volupté former des chaînes de myrthe.* L'Eſpérance, ſa conductrice, le tranſporte ſucceſſivement dans quatre autres Temples. Il s'arrête quelques momens dans celui du Dieu Mars qui, tout couvert de pouſſière, s'appuie ſur une lance enſanglantée, & foule aux pieds des boucliers briſés, parmi les Conquérans qui compoſent la cour de ce Dieu, *Hylas* qui ſait bien ſon hiſtoire Romaine, diſtingue *Céſar* & *Fabrice*; il reconnoît *Brutus* à ſon air farouche & Mutius, à une main deſſéchée qu'il cache ſous un large baudrier. Il voit auſſi le cruel vainqueur des Curiaces, tenant un glaive teint de ſon

propre ſang. Comme il cherchoit à repoſer ſa vue ſur des objets plus agréables, il l'arrêta d'abord ſur le Roi de Pruſſe, dont *les victoires*, dit Madame *de Mortemart*, *ſont les moindres lauriers*; puis ſur le Dauphin, père du Roi. On eſt un peu ſurpris de rencontrer cet excellent Prince dans le Temple de Mars; mais cette mépriſe amène l'éloge de Notre Auguſte Monarque, & on la pardonne à l'Auteur. « Sa perte, ajoute-t-il, ſeroit irrépa» ble, s'il n'avoit tranſmis ſes vertus » au jeune Prince qui occupe aujour» d'hui *ſon Trône*, & qui le retrace ſi » fidélement. Aux plus hautes deſti» nées peut prétendre un Monarque » de vingt-quatre ans, qui fait ſon étude » & ſon plaiſir du bonheur de ſes Peu» ples ».

Hylas eſt tranſporté tout-à-coup dans un Temple d'or maſſif. Sur un Trône de même métal étoit aſſiſe une épaiſſe & courte Divinité richement vêtue. A ces traits, vous reconnoiſſez *Plutus*. La *Flatterie*, la *Dureté*, l'*Ennui* & la *Pareſſe*, compoſoient ſa mépriſable Cour. Dans la foule des Eſ-

claves rempans aux pieds de l'Idole ; on démêloit quelques hommes vertueux, entr'autres, le ſage économe d'un grand Roi. « Il s'oppoſoit à la » rapacité d'une troupe de partiſans » chargés de biens par la capricieuſe » Divinité. Cet habile Miniſtre, auſſi » grand dans ſes vues que ſage dans » ſes opérations, en faiſoit le plus di- » gne uſage. La *Renommée* publioit » que *Sully* & *Colbert* revivoient dans » ce Miniſtre ».

Quoique ce Temple fut d'un accès aſſez difficile, il étoit cependant plus aiſé d'y pénétrer que dans celui d'Apollon. Tout ce que put faire le Berger, fut d'en parcourir les avenues. Il ſe promena dans les boſquets *où les doctes Sœurs ont enſeigné les* Rouſſeau, *les* Monteſquieu, *les* Newton, *les* Vauban, *les* Corneille & *les* Molière.

Enfin, Monſieur, nous arrivons au cinquième Temple, le dernier où l'*Eſpérance* veut bien accompagner *Hylas*. C'eſt le Temple de *Minerve*, où la *Vérité*, la *Modeſtie*, la *Douceur* & la *Tempérance*, ſes favorites, ont ſoin de viſiter les fortunés habitans.

Les plus distingués sont *Platon*, *Socrate*, *Numa*, le vénérable *Nestor*, *Titus*, *Marc-Aurele*, le pieux *Antonin* & le vertueux *Bélisaire*. C'est la demeure destinée *au sage Conseiller d'un grand Roi, qui sait méditer au milieu de la Cour comme dans la solitude qu'il a habitée, si long-temps... Au modeste & vertueux Ministre, qui posséda trente ans la confiance d'un Monarque au-delà des pyrenées, & qui n'est revenu à la Cour de son Roi que pour justifier son choix.* *Hylas* vouloit se fixer dans ce Temple, il y cherchoit une place commode, à côté des Rois, des Philosophes & des grands Ministres qui peuploient cet asyle, mais un réveil funeste lui enleva cette douce illusion. Et de toutes ces chimères, il n'y eut que l'espérance qui lui resta, parce qu'elle est la fidèle compagne de l'Amour & de l'Amitié.

Ce Conte allégorique pouvoit se prolonger jusqu'à dix volumes, il n'eût fallu pour cela qu'une petite visite à chaque Dieu du Paganisme. Madame *de Mortemart* a eu le bon esprit de s'arrêter à la cinquième, &

ſon rêve a le mérite d'être court. C'eſt une qualité eſſentielle à tout ouvrage, où l'imagination de l'écrivain ne réveille pas la curioſité du lecteur. Vous goûterez cette frivolité dans les Contes ſuivans.

Le ſecond intitulé l'*Oracle*, préſente des aventures incroyables, & telles qu'on en trouve dans tous nos vieux Romans. Un jeune Prince, héritier du Royaume de Paleſtine, eſt élevé juſqu'à dix-huit ans dans l'obſcurité & l'ignorance de ſes hautes deſtinées. Il devient amoureux d'une jeune perſonne appellée *Zulica*. Un jour qu'ils ſe promenoient tous deux ſur le bord de la mer, le jeune homme eſt enlevé par des Pyrates; heureuſement pour lui, le navire ſe briſe contre des rochers, le Prince ſe ſauve ſur une planche, aborde un rivage habité par le ſolitaire *Sophronime*. Ils ſe contentent leurs avantures, & le Philoſophe, ancien Miniſtre de la Cour de Paleſtine, finit par reconnoître l'héritier du trône; il le ramène à ſon père. Celui-ci conſent au mariage de ſon fils avec *Zulica*, qui ſe trouve

fille de *Sophronime*. Ce Miniſtre long-temps diſgracié, rentre en faveur auprès du Monarque, *& la joye devient générale de voir tant de mérites & de vertus récompenſés*.

L'hiſtoriette ſuivante eſt un Conte Perſan, où le tyran *Tachmas* veut, comme un autre *Mitrhidate*, faire égorger ſon fils, dont il aime la Maîtreſſe. Il finit par être tué lui-même, au grand regret de ce fils vertueux, qui n'en eſt que plus cher à la jeune *Fédé*. Il n'y a dans ces deux Contes rien d'Oriental que le titre & lieu de la ſcène. Madame *de Mortemart* ne s'y permet pas une image étrangère à nos froides contrées. Son ſtile eſt toujours ſimple & même un peu timide. Cela vaut mieux que l'extravagance & le giganteſque; mais il y a des bornes à tout, & le *terre-à-terre* n'eſt pas l'allure convenable aux Contes Orientaux, même les plus raiſonnables; cette marche eſt plus ſupportable dans un Conte de Fée, tel que celui d'*Oka* & *Crincavel*. C'eſt le quatrième de ce recueil & l'un des plus agréables, quoiqu'aſſez reſſemblant à toutes

les fictions de ce genre. Ce ſont, comme par-tout ailleurs, deux Fées, dont une bienfaiſante protège des Rois & des Reines, & doue leurs enfans de tous les dons que vous pouvez imaginer. L'autre Fée eſt le mauvais principe des Manichées. Sa puiſſance balance aſſez long-temps le pouvoir de la bonne Fée, & comme cela ſe pratique toujours, elle finit par céder le champ de bataille à ſa rivale. Ce n'eſt pas aſſez d'être malfaiſante, il faut encore que cette Fée ſoit hideuſe & ridicule. Sous ſes deux aſpects il ne manque rien à *Diablotine*. « C'étoit » une petite femme d'environ trois » pieds & demie, qui paroiſſoit marcher ſur les genoux : ſa peau avoit » la couleur de cuir bouilli & étoit » tout auſſi unie : de petits yeux gris » de lin rouloient continuellement » dans ſa tête ; & ſon nez étoit aſſez » long pour tomber humblement ſur » un menton fort pointu. Pour relever » tant de charmes, elle portoit un habit verd-pomme, garni de rubans » couleur de roſe, & un petit chapeau » couvert de plume de paon ».

Les deux Amis, Conte Indien, où rien ne reſſemble aux mœurs de l'Inde, ſont un tableau de l'amitié de deux jeunes Marchands, qui, ſéparés long-temps par une ſuite d'aventures qu'il ſeroit ennuieux de répéter ici, ſe réuniſſent pour ne plus ſe quitter. L'un d'eux nommé *Kin*, a délivré une belle contrée d'un monſtre moitié aigle & moitié ſerpent, qui la dévaſtoit. En reconnoiſſance de ce ſervice, la Reine de ces lieux conſent à l'épouſer; mais comme les mœurs y ſont un peu barbares, les deux époux renoncent au trône, & vont chercher dans un autre climat étranger des exemples d'humanité, de bienfaiſance & de philoſophie. Bien entendu que l'ami de *Kin* eſt du voyage. Il épouſe chemin faiſant, une belle Princeſſe, amie de la Reine, & ces deux couples unis par les liens de l'amour & de l'amitié; vivent en commun ſur les riches tréſors dont ils ſe ſont munis en partant. Tout cela eſt heureuſement imaginé, il faut en convenir.

Juſtine, ou les égaremens d'un cœur ſenſible. Tel eſt le titre, Monſieur,

d'une Anecdote Françoiſe, où vous trouverez autant d'invraiſemblance, & cependant plus d'intérêt, que dans les Contes précédents. Un jeune Gentilhomme appellé *Méricour*, eſt l'amant aimé de *Juſtine*, qu'il projette d'épouſer malgré ſon père qui ne veut point d'une bru ſans fortune. Il enlève Mademoiſelle d'*Arcie*, la conduit à Paris & continue de l'aimer pendant quelques mois; il lui faut bientôt une autre diſſipation, le jeu lui paroît une excellente reſſource contre l'ennui. Il ſe ruine avec des fripons, ſe coupe la gorge avec un d'entr'eux, eſt dangereuſement bleſſé, & reparoit dans cet état devant la ſenſible *Juſtine*. Cette amante déſolée n'a plus de ſentiment que la crainte de perdre *Méricour*. Il recouvre la ſanté par les ſoins de *Juſtine*, ouvre les yeux ſur ſon ingratitude, & ſe promet bien de ne plus exiſter que pour Mademoiſelle d'*Arcie*; mais cette généreuſe fille vient de former la réſolution de s'immoler au bonheur de ſon amant. Elle fait écrire au père de *Méricour*, lui apprend la ſituation de ſon fils, & ſe

déguisant sous des habits de paysanne, prend le carosse de voiture, change son véritable nom en celui de *Julie*, & vient se présenter en qualité de domestique à Madame d'*Arcie* sa mère, qui la prend à son service, sans la reconnoître. Cette situation est vraiment intéressante; mais l'Auteur a négligé d'en tirer parti. Au lieu de suivre *Julie* dans tous les détails de sa domesticité, Madame *Mortemart* brusque la reconnoissance, & l'intérêt cesse vingt pages trop tôt. Quoiqu'il en soit, l'équipée de *Justine* est pardonnée, & *Méricour* est encore mieux accueilli de ses parens. Dans la lettre que Mademoiselle d'*Arcie* a laissée sur sa table en quittant Paris, elle n'instruit pas son amant du lieu de sa retraite, mais de retour dans leur province presqu'aussi-tôt qu'elle, devoit-il être le dernier à savoir le sort de sa Maîtresse; & *Justine* qui avoit tout arrangé pour le rendre à sa famille, a-t-elle dû ignorer le succès de ses soins pendant trois ou quatre mois? C'est une des invraisemblances qu'il faut dévorer avant que d'arriver à la

conclusion de ce petit roman; conclusion heureuse, comme de raison; pour écarter toutes les difficultés, l'Auteur fait mourir à temps le père de *Méricour*, & vous conviendrez, Monsieur, que c'est encore là un moyen tout-à-fait neuf de tirer d'embarras des amans bien pressés de conclure.

L'Anecdote Allemande qui termine le recueil est, sans contredit, la mieux imaginée. Beaucoup de détails trop romanesques y nuisent souvent à l'intérêt; mais on n'y regarde pas de si près, on est touché des situations où l'Auteur place son héroïne. Peignez vous d'abord, Monsieur, une jeune & belle personne attachée à un arbre sur le bord d'un grand chemin. Ses gémissemens attirent l'attention du Comte *de Varimont*, qui court la poste avec sa fille, une gouvernante & un Abbé, son ancien Précepteur. Il recueille dans sa voiture la touchante *Zoé*, l'emmène à sa terre, lui fait raconter son histoire, & apprend d'elle, que, pour échapper à l'escla-

vage auquel la Présidente d'*Orpin* sa mère, l'avoit condamnée, elle s'est laissée enlever de son couvent par le jeune Baron de *Suniac*, que des brigands viennent d'assassiner. Le Comte, l'Abbé & la jeune *Eugénie* s'attendrissent sur le sort de cette belle affligée, & pendant un an qu'elle vit avec eux au Château de... ils n'oublient rien pour la distraire de sa douleur; mais elle a vu tomber son cher *Suniac* sous les coups des brigands, & cette image la rend inconsolable. Elle ne trouve de soulagement à ses peines que dans la pratique des œuvres de bienfaisance. Ce qui vous surprendra, Monsieur, c'est qu'elle se voit dans le cas de l'exercer envers sa propre mère. Cette Dame que les désordres d'un fils uniquement aimé, ont réduite à la plus affreuse indigence, n'a de ressource que dans la charité d'une vieille femme qui l'a recueillie dans sa pauvre demeure. *Zoé* la visite, la reconnoît & s'évanouit. Cette reconnoissance est encore plus funeste à la Présidente d'*Orpin*. L'émotion qu'excite en elle

la vue d'une fille ſi lâchement immolée à l'ambition, ne lui permet pas de ſurvivre à la violence de ſes remords. Elle meurt ſans ôſer demander à Dieu le pardon de ſa cruauté. Cet événement achève d'accabler la tendre *Zoé*. Pour la conſoler de cette perte, il ne falloit pas moins que la réſurrection de *Suniac*, qui ſe retrouve un beau matin chez un Gentilhomme du voiſinage à qui l'on eſt allé rendre viſite. Vous comprenez bien que cette rencontre ne ſe fait pas ſans de longs évanouiſſemens. Le jeune Baron a toujours aimé ſa fidèle *Zoé*, & il ne reſte plus qu'à unir ces deux tendres amans. Tout le monde déſire cette union, excepté le père de *Suniac* qui ne trouve pas Mademoiſelle d'*Orpin* aſſez riche. Pour lever cette difficulté, vous ne voyez qu'un ſecond enlèvement; mais patience, un événement inattendu va vous tirer d'embarras. L'Abbé Précepteur vient d'hériter de cent mille écus. C'eſt un préſent de nôces qu'il deſtine à Mademoiſelle *Zoé*. Cette galanterie épargne à nos

jeunes amans la fatigue d'un ſecond voyage à Paris. On ſe marie ſans tant de frais, & bien entendu que l'Abbé devient l'ami de la maiſon de *Suniac*.

Ainſi finit, Monſieur, la dernière de ces hiſtoriettes, dont pluſieurs traits décèlent, dans leur Auteur, de l'eſprit, de la délicateſſe & d'excellents principes. En voilà plus qu'il n'en faut, pour faire pardonner à une femme la foibleſſe du ſtile, & ſon peu d'habileté à tracer des Contes.

Je ſuis, &c.

LETTRE III.

MÉMOIRES DE LA COUR D'AUGUSTE, *Tirés de l'Anglois, du Docteur* Thomas Blackwel, *& de M.* Jean Mills, *Ecuyer, son continuateur; par M.* Feurry, *&c. de la Société Philosophique de Philadelphie; seconde édition, revue & corrigée; 3 vol.* in-12, *de 500 pages environ chacun, avec une gravûre à la tête du premier, & cet Epigraphe :*

« Quæ enim tanta gravitas! quæ tanta » *Constantia*, magnitudo animi, probitas, » fides! quæ tam excellens in omni genere » *virtus*, in ullis fuit, ut sint cum majoribus » nostris comparanda »!

CICERO.

A Paris, chez Cellot, *rue Dauphine.*

ON donne à cet Ouvrage un titre que portent beaucoup de productions frivoles : c'est tout ce qu'il a de com-

mun avec ces sortes de compositions éphémères & trop multipliées sans doute, où l'imagination transporte à des siècles antérieurs, & peint, sous des noms empruntés, la scène & les personnages de son siècle; changeant presque toujours leurs portraits, & les défigurant avec autant de hardiesse que d'impunité. Ces Mémoires sont le fruit des veilles d'un vrai savant, qui joint à une connoissance exacte de l'Histoire Romaine, les vues les plus étendues sur les intérêts de cette République, les réflexions les plus profondes sur la constitution de son gouvernement, & les sentimens le plus vertueux sur l'amour du bien public.

On ne respire donc ici que le plus pur *patriotisme*: le bon citoyen, en lisant les leçons qu'on en donne, s'enflamme pour l'État & la Patrie; le Magistrat, pour les loix & la justice; le Militaire, pour le service & la gloire de la nation. Tout cet esprit patriotique est répandu & soutenu dans des détails historiques, où il semble se fondre sans en rompre le fil, & sans le rendre ni traînant ni pesant.

Ces mémoires ont essuyé quelques critiques en Angleterre. M. Feutry en a profité pour corriger l'ouvrage, & le rapprocher du bon goût qui règne en France. Aussi, a-t-il d'abord supprimé beaucoup de déclamations inutiles, dont on peut en voir un échantillon à la note de la page 15 de l'avertissement du Rédacteur, & qui sentoient encore un peu la poussière de l'école; il a fait plus, il y a mis un certain ordre & plusieurs réflexions que ce travail a dû naturellement lui faire naître.

Ne vous attendez pas, Monsieur, à une analyse entière de ces trois volumes; je serois trop long: je me contenterai de vous offrir assez de traits pour vous faire voir l'intérêt que l'ouvrage imprime, moins cependant par l'ensemble, que par les détails qui vous attacheront indubitablement.

En effet l'Auteur, en dissertant sur les affaires de Rome, prend les sentimens du plus vertueux Romain, sa plume les exprime avec force, & s'indigne contre tous les mauvais citoyens. Il semble oublier qu'il écrit dans le dix-

huitième siècle; il paroît haranguer & opiner au milieu du Sénat : l'avis qu'il ouvre est toujours le meilleur. La loi, sa patrie, sa gloire, son bien, sont le seul cri qu'il fait entendre; son éloquence se passionne avec une chaleur qui se communique promptement. Ainsi l'on ne peut craindre de s'ennuyer en lisant un ouvrage si bien pensé en Anglois, & je crois pouvoir ajouter, si bien rédigé dans notre langue. Il est d'ailleurs le plus complet que nous ayons sur les temps de Rome, les plus curieux, puisque c'est l'âge de ses plus grands hommes, de ses plus beaux génies, de son plus grand éclat, & l'époque de la plus grande révolution qu'elle ait jamais éprouvée par le changement de la République en Monarchie, que *César* tenta & qu'*Auguste* a consommé. De toutes les observations répandues dans ces Mémoires, on tire cette leçon importante : [dont les Souverains devroient à jamais se pénétrer] « *que tout plie devant la* » *vertu, & qu'elle est l'unique voye &* » *la plus sûre pour arriver à la gran-* » *deur véritable & permanente* ».

M. *Feutry* ne pouvoit donc exercer la vigueur de sa plume sur un sujet plus propre à l'exciter, & à soutenir son énergie naturelle. Cet Ecrivain citoyen, connu depuis longtemps par des morceaux de Poésie plein de verve & d'élévation, par plusieurs autres ouvrages estimables, par son génie Méchanicien, & par ses talens variés, paroît, dans ces Mémoires, non moins Auteur que Rédacteur; on trouve même qu'il a mis encore plus de force dans les dernières parties que dans les premières. Son stile, en général, a de l'élégance, de la noblesse, de l'harmonie, de la chaleur & de la fécondité. On ne s'appésantira point sur quelques négligences que l'on y rencontre; on ne doit guères d'attention à de pareilles minuties. Au reste, Monsieur, pour vous faire connoître sa manière, je vais rapporter différens passages de chacun de ces trois volumes. Mais avant tout, je crois devoir mettre sous vos yeux l'Ode d'*Erinna de Lesbos*, sur la ville de Rome; imitation du Grec, & qu'on trouve à la fin de l'avertissement, tome

premier, page 18, avant l'introduction.

« Fille de Mars, Rome belliqueuse, Reine dont le front est ceint d'une couronne d'or & de lauriers ! les mortels sont autant soumis à ton empire qu'aux décrets invariables du ciel ».

« Ce vieillard redoutable, dont la tête chenue est respectée des Dieux mêmes, le *destin* t'a fait asseoir sur le trône du monde, pour y donner des loix à toutes les Régions de la terre ».

« Des chaînes de diamans environnent les plus vastes mers, & se les assujetissent : les Peuples les plus sauvages reconnoissent ta suprême domination ».

« Le temps, qui renverse les plus grands Etats, cimente ta puissance ; & dans sa course éternelle & rapide, il conduit d'une main toujours sûre, le brillant gouvernail de son Empire ».

« Souveraine des Nations ! tu produis enfin autant de grands hommes & de héros, que la féconde Cérès fait croître d'épis dans les champs ».

Je voudrois bien, Monsieur, que M. *Feutry* se fût donné la peine de versifier cette Ode; il y eût sans doute réussi. Je pense que vous verrez avec satisfaction le morceau suivant, sur la liberté. (tome premier, pag. 74.)

« La Liberté, ce don précieux du Ciel, consiste dans un libre & généreux exercice de toutes les facultés humaines, tendant, ou du moins non contraires au bien de la société. L'intime conviction de notre indépendance met le comble au plaisir de posséder ce bonheur inestimable. Cette persuasion, dans un beau naturel, élève l'ame, anime le cœur, les discours & les gestes; elle lui fait mépriser les vils détours & les ruses basses; le rend humain, sincère & généreux.

L'homme d'une conduite irréprochable, & certain de la protection des loix, parle & agit avec une noble assurance.

ſurance. Comme il leur doit la ſûreté de ſes biens & de ce qu'il a de plus cher au monde, il employe ſes talens pour les faire reſpecter, & expoſeroit ſa vie pour les défendre.

Mais au contraire, s'il ſe méfie de la force des loix; s'il dépend de la volonté d'un ſeul qui peut injuſtement l'opprimer, il ne manquera pas, ſi ſa puiſſance égale ſon courage, de tout tenter pour détruire la tyrannie. S'il eſt forcé de ſubir le joug, il change inſenſiblement de ſentimens & de conduite; il devient timide, fourbe, rampant; il meſure ſes paroles & ſes actions, crainte d'offenſer ſes maîtres: il n'oſe approuver ce qui eſt juſte, ni condamner ce qui eſt injuſte. Il ne connoit plus d'amis ni de patrie; les procédés généreux ſont bannis de ſon cœur: la baſſeſſe de ſon ame enfin ſe voit ſur ſon front ſillonné. Ce changement affreux juſtifie cette mémorable ſentence: (*) *qu'un jour de ſervitude peut éteindre la moitié du génie.*

(*) Homère.

Le portrait qui suit, m'a paru remarquable, par sa précision & par sa vérité.

» *Ciceron* (*) étoit né pour la gloire de la République Romaine, & pour le bien du genre humain. Il ne se passoit point de jour où quelque Etat, quelque Ville, quelque famille n'implorassent les Dieux pour sa prospérité. Sa physionomie étoit agréable : sa tempérance & ses travaux l'avoient conservé en santé jusqu'à la vieillesse. Sa douceur, son mérite & son intégrité l'élevèrent aux plus hautes Charges, qu'il remplit avec l'applaudissement des honnêtes gens. Il étoit le refuge des malheureux, la terreur des traîtres, le Prince du Sénat, & le Libérateur de Rome. Ses Ouvrages sont les délices des Gens de Lettres, & l'instruction des sages : en un mot, il faudroit son éloquence pour oser faire son éloge. »

Le début du dixième Livre, ne vous fera pas moins de plaisir.

(*) Marcus-Tullius Cicero.

» Le peuple imite plus aiſément les actions de ſes Souverains, qu'il ne ſe ſoumet à leurs ordres ; & c'eſt une maxime reconnue, que le bonheur des Nations dépend de ceux qui les gouvernent : ces Chefs ſuprêmes leur doivent donc l'exemple de toutes les vertus. Si la gloire eſt le prix de quelques-uns de ces Maîtres du monde qui rendant leurs ſujets heureux, l'aviliſſement eſt le partage du vulgaire des Rois, dont la conduite mépriſable infecte les mœurs de la Patrie, en l'accablant d'ailleurs d'impôts énormes, ſoit par une cruauté digne des tyrans, ſoit par une foibleſſe encore plus redoutable. ».

Au Livre 14e, où l'on rapporte la baſſeſſe & la flatterie inſignes de *Sextus Pacuvius*, Tribun du Peuple, & qu'*Auguſte* eut la foibleſſe de récompenſer, on trouve le trait ſuivant.

» Dans un Etat libre, un honnête homme ne compte que ſur ſoi-même pour s'élever aux dignités & à la fortune ; il mépriſe toutes voies obliques & étrangères ; il ignore juſqu'au nom

de *Protecteur*, & n'en connoît d'autres que la loi, ſes vertus, ſes talens & ſon courage. Son génie trouve en lui ſeul des motifs de gloire, & de l'eſpace pour ſe déployer, en travaillant à celle de la Patrie & à la ſienne propre. C'eſt ſur ſa probité, ſur ſa valeur, ſon application, ſa conſtance, qu'il fonde l'eſpoir de devenir utile à ſes Concitoyens, de mériter ſon élévation, & d'acquérir une réputation honorable. Mais, au moment dont nous parlons, c'étoit tout le contraire dans Rome eſclave. Les Citoyens qui vouloient s'élever, au lieu de voler de leurs propres aîles, qu'on leur avoit arrachées avec la liberté, ne connoiſſoient plus d'autres moyens pour parvenir, que la triſte ſoumiſſion aux volontés d'autrui. Tous les regards ne ſe portoient que vers le Maître, & vers ceux qu'il favoriſoit d'entre ſes nombreux & bas courtiſans. Ce n'étoit plus que d'eux que l'on pouvoit attendre de la protection perſonnelle, & des emplois diſtingués. L'attention des Peuples étant donc détournée des Loix, & fixée ſur le ſeul homme dont

ils s'étoient rendus dépendans, de-là provint ce qu'on nomma dans la suite *l'Urbanité Romaine*, qui n'étoit autre chose qu'une politesse affectée, une flatterie choquante, & une dissimulation aussi profonde qu'odieuse (*). » ..... » Si des considérations politiques & personnelles forcèrent d'abord *Auguste* à gouverner avec modération & justice, l'habitude de ces vertus sembloit enfin les lui avoir rendues naturelles. La tranquillité & le bonheur dont l'Empire Romain jouit pendant les dernières années de son règne, démontrent que la véritable vertu est la meilleure politique dans tous les temps, dans tous les climats, & dans toutes les formes d'administration, puisque la vertu factice d'*Auguste* a

(*) Ne pourroit-on pas, d'après l'histoire de tous les Peuples civilisés, hazarder cette maxime : *qu'on perd ordinairement en vertus ce que l'on gagne en finesse de goût, & en élégance d'usages du monde ?* Heureux celui qui ne paroît avoir l'air gauche, que parce qu'il n'a pas encore le cœur corrompu !

produit tant de bien »..... »
» Quel ſeroit donc le plus grand Homme d'État dans un Gouvernement quelconque ? C'eſt celui qui, avec l'expérience & les talens requis pour ſa place, fût-il né dans la pouſſière, ſeroit le plus honnête homme, & le moins intéreſſé ».

Après le récit du mariage d'*Agrippa* avec *Julie*, fille d'*Auguſte*, on lit avec plaiſir les obſervations qui ſuivent.

» Cette illuſtre alliance, contractée par d'importantes raiſons d'Etat, joint aux talens ſupérieurs d'*Agrippa*, & au rang qu'il avoit, le rendirent, après *Auguſte*, l'homme le plus élevé & le plus reſpectable de l'Empire. Tout fut tranquille ſous ſon adminiſtration auſſi ferme que douce, & Rome s'apperçut à peine de l'abſence de ſon Maître. Tous les reſſorts de la machine du Gouvernement, ſous ce grand Miniſtre, étoient à découvert : tout y étoit ſimple, & ſans autre frottement que celui qui eſt indiſpenſable pour en faire mouvoir les rouages : le modérateur étoit dans ſa tête ; mais nulle

ombre de myſtère n'en cachoit le jeu régulier, ſous le prétexte du ſecret de l'Etat; comme ſi, dans un Etat bien conduit, il falloit du ſecret & de l'intrigue pour rendre un peuple heureux! Comment un Miniſtère, quel qu'il ſoit, peut-il imaginer que l'œil perçant des Citoyens inſtruits ne pénètre pas tous ces petits manèges, toutes ces petites brigues, cauſes premières des plus grands maux? Les moyens de les éviter, ces maux, ſont connus de beaucoup de gens, excepté peut-être des perſonnes qui peuvent ſeules les employer. Ces moyens ſont écrits par-tout; d'abord, dans le vaſte Livre de la Nature, où il faut les chercher; enſuite dans les Ouvrages immortels de quelques Philoſophes anciens, & même dans quelques-uns de nos modernes. Comment, dis-je, eſt-il donc poſſible de penſer que les hommes, toujours clairvoyans, quand il s'agit de leur bien-être, n'apperçoivent pas, malgré la force des murs qui défendent les cabinets, & les portes d'airain qui les ferment, les vices d'une adminiſtration, & ne décou-

vrent pas tant de pitoyables manœuvres (pour ne rien dire de plus) au travers des voiles obscurs & triplés, dont on les enveloppe ? La meilleure raison d'Etat est sans contredit celle qui nous fait jouir de l'abondance & de la tranquillité : c'est toujours la plus simple, la plus uniforme, la seule vraie, & dès-lors la moins secrete. Mais quand la duplicité, l'irrésolution, le mensonge, la paresse, le faste, la hauteur, enfin le seul goût de la dissipation & du plaisir règnent dans le cabinet des Gouverneurs des Nations ; lorsque le caprice d'un Ministre ou d'une Favorite plonge un pays dans la confusion & l'indigence, ou dans une guerre injuste & malheureuse, c'est alors qu'un nuage ténébreux couvre la raison d'Etat, laquelle cependant se laisse entrevoir dans les ordres & les contre-ordres mal conçus & précipités, qui émanent des Chefs : car les passions déréglées sont inégales, incertaines, inconstantes. Que ceux qui tiennent les rênes d'un Gouvernement daignent se rappeller sérieusement, puisqu'ils ne l'ignorent

pas, qu'avant tout il faut savoir maîtriser ses passions, ou les tourner vers le bien public. Que les Souverains choisissent donc aussi des Ministres dont les bonnes mœurs, la frugalité, la modération, les talens, la douceur, la fermeté, l'expérience soient généralement reconnues, & dans ce choix, c'est la voix du Peuple qu'il faut consulter : sur ce point, il ne se trompe jamais. Tout concourroit alors à faire jouir un Empire d'une félicité permanente ; rien ne pourroit altérer ses ressources inépuisables : ses forces immenses le mettroient à l'abri de toute révolution au-dedans, & de toute insulte au-dehors, de la part de quelque ennemi que ce fût : on seroit contraint de le respecter, & trop heureux d'implorer ses secours. »

Je ne dois pas redouter, Monsieur, que vous trouviez ces citations trop longues, je pense même que vous lirez encore sans ennui ce que l'on dit sur les Spectacles des Romains ; en vérité, l'on croiroit presque lire l'Histoire de ceux de nos jours.

» Le Théâtre & le Cirque devinrent

les principaux objets de l'attention des Romains. Les Batteleurs, les Farceurs, les Danſeurs de corde, les courſes de chevaux, les combats d'animaux, en un mot tous ces vils ſpectacles, dignes amuſemens du rebut de la populace, & de ceux d'entre les Grands qui ſembloient n'être nés que pour vivre parmi elle, occupoient entièrement les eſprits, même des perſonnages qui étoient deſtinés, par leur naiſſance, à remplir les plus hautes Charges civiles & militaires. Ces Jeux leur faiſoient oublier de ſonger à ſe rendre capables d'exercer des emplois pour mériter les ſuffrages publics, ou les honneurs du triomphe. Perſuadé de plus en plus qu'il étoit de ſa ſûreté perſonnelle de nourrir cette frivolité, pour achever d'amollir & d'énerver une race guerrière, *Auguſte* mit tous ſes ſoins à ne jamais laiſſer Rome manquer de pain & de Spectacles. Ces amuſemens, plus ſenſibles aux ſens qu'à l'eſprit, achevèrent la ruine totale du bon goût, dont la décadence avoit même com-

mencé sous *Pompée le Grand*. Aux Spectacles que donna ce Héros, on se soucia peu des Poëmes, que l'on n'écouta point; mais on fut enchanté des décorations, & surtout d'une marche grave & solemnelle de six cents mulets qui firent partie de la représentation de *Clytemnestre*; parut ensuite le cheval de Troye, accompagné d'un nombre infini de chariots couverts; après quoi l'on donna l'image de différens combats, tant d'Infanterie que de Cavalerie. Les athlètes montrèrent à leur tour leurs forces & leur adresse; mais ce qu'il y eut de plus magnifique & de plus amusant, ce fut l'exposition de plusieurs criminels à la fureur des bêtes féroces. On représenta encore une grande chasse, où l'on tua beaucoup de sangliers & d'éléphans, ce qui réjouit fort les Spectateurs. »

Avant que de terminer cette Lettre, Monsieur, je veux vous faire part de celle que le Docteur *Blackwall* avoit adressée à M. *Feutry*, & qu'un vieux Gentilhomme Ecossois, de mes amis, qui précisément en Janvier 1755, se

trouvoit chez ce Docteur, m'a communiquée en causant avec lui, ces jours derniers, sur la nouvelle édition de ces Mémoires. Ce fut même lui qui se chargea d'en faire passer, par occasion, l'original au Rédacteur, alors à Lille en Flandres. Il ajouta, avec regret, que ce Savant mourut peu de temps après cette date, sans avoir pu jouir de la lecture françoise de son Ouvrage.

Aberdeen, le 21 Janvier 1755.

» J'ai reçu avec une vraie satisfac-
» tion, Monsieur, la Lettre obligeante
» dont vous m'avez favorisé, du 10
» Novembre 1754.

» N'ayant écrit les *Mémoires de la*
» *Cour d'Auguste*, que pour soutenir
» les intérêts de la vertu, pour inspi-
» rer l'amour de la liberté, & pour
» répandre le goût de la seule Litté-
» rature qui soit digne de l'homme,
» je suis charmé d'apprendre que, par
» votre *translation* que j'attends avec
» impatience, de même que vos pro-
» pres Ouvrages, vous les ayez fait
» connoître à une Nation aussi po-

» lie, auſſi ſpirituelle, & auſſi conſi-
» dérable que la Nation Françoiſe.
» Comme *Breton*, je mépriſe le manège des Cours, & je plains les hommes qui ſont forcés de plier ſous le joug du deſpotiſme. Quoique j'aye conçu une haute idée du goût & de la ſcience de nos voiſins, je n'ai cependant pas la même opinion de leurs mœurs : c'eſt dommage qu'ils ſachent tant & qu'ils pratiquent ſi peu ; qu'ils connoiſſent tant les moyens, & qu'ils négligent ſi fort les fins. Au reſte, je ne parle qu'en général ; car il n'eſt point de pays qui ait produit de plus grands hommes que *de Thou*, *Duplеſſis*, *Budé*, *Anne de Bourg*, *Mézerai*, *Fénelon*, *Monteſquieu*, &c.

» Les Membres du Parlement de Paris ont fait voir qu'ils étoient doués de cette probité requiſe pour former de grands hommes : leur conduite eſt héroïque. Nous honorons & nous reſpectons ici leur magnanimité, (*) qui, ſeule a pu faire goûter à Paris, un ou-

(*) Certainement, cet éloge ne peut être ſuſpect.

vrage qui renferme les principes de la liberté, qui parle hautement son langage, & qui doit faire naître ses sentimens généreux. Il faut donc que cette Nation ait encore un reste de sa droiture originelle, & qu'elle n'ait pas encore le cœur tout-à fait corrompu

» Mais avez vous eu le courage de ne pas affoiblir mon expression? Je ne dois pas en douter; puisque vous me dites que vous ne m'avez pas *habillé en courtisan*. Ainsi j'espère retrouver mes sentimens toujours conformes à mes maximes & à ma conduite. Je ne crains rien où il s'agit de la liberté: j'ai plus d'une fois tout risqué pour cette cause glorieuse. Il est infâme d'écrire bien & de vivre mal, comme *Salluste*, *Bolingbroke*, *Voltaire*, & tant d'autres... . On ne doit à ce sujet, recevoir aucune excuse; ce sont ces égards & ces ménagemens qui avilissent les hommes, flétrissent la vertu, & donnent de l'audace aux méchans d'empiéter sur le droit des gens.

» Permettez-moi de vous prier de faire mes complimens respec-

tueux à M. l'Abbé *Salier*, Garde de la Bibliothèque du Roi. Son mérite, son ſavoir & ſon jugement, le rendent un des ornemens de ſa Patrie. Je vous prie encore de vouloir bien me donner quelques nouvelles littéraires ; Je ne vois rien ici dans ce moment, qui ſoit digne de vous être mandé : mais il vous ſera peut-être agréable d'apprendre, que, comme Principal de cette Univerſité, j'ai, depuis trois ans, enfin obtenu le pouvoir d'y changer entièrement le plan académique de l'éducation & de l'ajuſter à la vie & à l'action. L'ordre, qu'on ſuivoit ci-devant dans la manière d'enſeigner les ſciences, eſt totalement renverſé par ma nouvelle méthode ; & j'ai le plaiſir de voir que nous avons l'honneur d'être les premiers, d'entre les Corps des ſavans de l'Europe, qui avons oſé ſecouer l'ancien joug ſcholaſtique avec un ſuccès ſi généralement reconnu, que l'on accourt de toutes les Provinces du Royaume pour étudier dans cette Univerſité floriſſante.

Je ſuis, &c.

LETTRE IV.

Mémoires de Clarence Weldone, *ou le pouvoir de la Vertu, Hiſtoire Angloiſe; par Madame* de Malarme. *A Londres, & ſe vendent à Paris, chez* Caillau, *Imprimeur-Libraire, rue Saint-Severin*, 2 *vol.* in-12.

La Henriade vengée, vol. in-8°. *nouvelle édition. A Berlin, & ſe trouve à Paris, chez* J. F. Baſtien, *Libraire, rue du Petit-Lion, Fauxbourg Saint-Germain.*

CE ſeroit laſſer votre patience, Monſieur, que de vous offrir une Analiſe détaillée des deux Ouvages que je vous annonce; auſſi je prends le parti de les confondre enſemble pour vous en donner une idée rapide.

Ce nouveau Roman de Madame *de Malarme* a eu l'avantage d'être précédé de quelques autres pro-

ductions de la même plume. C'eſt un don du Ciel bien précieux que la fécondité. Avec quelle complaiſance les femmes qui s'aviſent d'être Auteurs, ſe livrent à leur facilité d'écrire ! les hommes, un peu plus économes de leurs connoiſſances acquiſes, ſont moins hâtifs à faire gémir les Preſſes. En raiſon de leurs lumières, ils ſavent à combien de périls expoſent les honneurs d'une impreſſion précipitée; ils méditent avant de compoſer. Beaucoup plus hardies, les femmes compoſent d'abord & méditent enſuite. Que ceci ſoit dit, ſans prétendre outrager un ſexe qui réunit une multitude de qualités faites pour fixer nos hommages. On compte pluſieurs femmes parmi nos bons Ecrivains; mais leurs Ouvrages ſont nourris, travaillés, le fruit d'une longue étude, d'une ſcrupuleuſe attention à chercher les conſeils, & à fuir les dangers de la flaterie.

Il paroît que Madame *de Malarme* n'a point eu recours aux avis; ſon penchant ſeul lui a ſervi de guide. A la juger d'après ſon Roman, on voit

qu'elle a voulu tout bonnement faire un livre, ſans ſe ſoucier des reproches qui l'attendoient au bout de ſon entrepriſe. Tout ce qu'on peut croire de plus favorable pour elle, c'eſt qu'on l'a égarée par des éloges inſidieux. On ne peut s'empêcher de convenir qu'elle a des idées, mais il lui manque l'art de les développer. Elle ne poſsède pas le talent de filer une intrigue, de nuancer ſes tableaux, de jetter de l'intérêt dans le caractère de ſes perſonnages. La partie du ſtile eſt plus que négligée. Si quelque choſe peut rendre louable le motif de Madame *de Malarme*, ce ſont les efforts qu'elle fait dans ſes deux volumes pour inſpirer l'amour de la vertu. Son Epître dédicatoire à M. le Marquis *de Gentis* prêtera peut-être à des interprétations cauſtiques. Nous ſommes fort éloignés d'y chercher un ſens; mais nous croyons qu'une jeune Dame ne doit jamais dire qu'elle brave la malignité des diſcours du Public. Paſſons à la *Henriade*.

Il ne reſte plus de doute ſur le rang qu'on doit aſſigner à ce Poëme.

Le monde ſavant a jugé la queſtion. S'il eſt des hommes fanatiques, des proſélytes aveugles, aſſez mal-droits pour réchauffer, à ce ſujet, les anciennes querelles, tant pis pour les défenſeurs, tant pis pour le Poëte. Ces conteſtations tournent toujours au détriment de l'ouvrage. Plus on s'efforcera de démontrer que la *Henriade* eſt une production Epique, plus les preuves s'accumuleront contre la nullité d'une aſſertion ſemblable. On aura beau diſputer, pointiller, la Muſe de l'Epopée réclamera ſes droits, & la poſtérité équitable ne verra dans cette prétention chimérique, que l'orgueil d'un préjugé national.

Ce livre, dont nous avons déjà parlé, ne nous ſemble pas de nature à faire fortune, quoiqu'il ait été loué démeſurément dans un Journal, où tous les Panégyriſtes de *Voltaire* ſont ſûrs d'être payés par des fadeurs. Nous craignons que, malgré le feu de ſon zèle, l'Auteur ne réuſſiſſe pas à ceindre le front du chantre de *Henri* d'une couronne que lui refuſe l'impartialité. Un des moindres défauts de

ce monument apologétique, eſt d'y trouver le texte abſolument noyé dans des Notes juſtificatives. On formeroit un aſſez gros *in*-8°. du Commentaire de l'Anonyme : mais quel vengeur ! quel ſtyle ! quelle fauſſe érudition ! Le *Don-Quichotte* déguiſé n'a pas ſenti qu'en faiſant ſon effrayante anatomie de la *Henriade*, il s'expoſoit infailliblement au reproche d'en montrer aux yeux les endroits décharnés. *La Beaumelle* fut quelquefois minutieux, il faut en convenir. L'athlète qui a compoſé 480 pages pour le réfuter, eſt conſtamment ennuyeux. Dépourvu de l'eſprit de l'analyſe, il croit donner des raiſons, quand il ſe perd dans un tourbillon de phraſes alembiquées, interminables, & complètement vuides de préceptes. Les parallèles que fait l'Ecrivain ſont riſibles. Placer le Poëme de *Voltaire* ſur la même ligne que *l'Odyſſée*, *la Jéruſalem délivrée*, *l'Eneïde*, &c. ſeroit une plaiſanterie déchirante, ſi l'on ne s'appercevoit pas, à la ſagacité des lumières de l'inconnu, qu'il parle

de très-bonne foi, & ſans envie de lâcher des Epigrammes. Rendons à *Voltaire* la juſtice qui lui eſt due. Cet Auteur fécond, & peut-être le plus étonnant qui paroîtra ſur le globe, a mérité des lauriers dans preſque tous les genres. En dépit des petites Sentences de M. *de la Harpe* dans les *Muſes rivales*, il eſt décidé que juſqu'ici *Calliope* n'a pas honoré de ſon aveu les tentatives d'aucun de nos Poëtes; & cependant le Chantre de *Henri* n'en a pas moins des droits inconteſtables à l'admiration de tous ſes compatriotes. D'ailleurs, quels ſont les gens qui affoibliſſent cette admiration légitime? Des enthouſiaſtes indiſcrets, des flatteurs outrés qui voudroient nous donner leurs paradoxes pour des arrêts ſolides, leurs adulations pour des principes de goût. La *Henriade* eſt, à-peu-près, dans la langue Françoiſe, ce qu'eſt la *Pharſale* dans la langue Latine. Une ébauche dont le plan eſt irrégulier & mal conçu; un quadre rétréci où l'on cherche en vain de

l'intérêt; un tableau de fantaisie, qui n'offre que des mœurs particulières, au lieu de représenter des mœurs générales, appliquables à tous les peuples, comme l'exigent les règles de l'Epopée. Point d'action dramatique : des intervalles qui réfroidissent le lecteur ; des caractères vicieux ; des personnages manqués, dont la draperie élégante ne sçauroit réparer la maigreur du dessin. Quels sont les principaux fondemens de la Poésie épique ? La grandeur, la pompe, la clarté, l'harmonie, l'intérêt, les descriptions, les images, le pathétique, le merveilleux. *Voltaire* a-t il déployé toutes ces richesses de l'imagination ? A-t-il rempli toutes les conditions qu'impose la majesté d'une pareille entreprise ? Non ; mais il a voulu suppléer à ces qualités indispensables par la vivacité du coloris, par les charmes du style, par les graces d'une versification facile ; & voilà ce qui a séduit, ce qui a subjugué la plupart des Prôneurs. Quoi qu'il en soit, la *Henriade*, Ouvrage qui fait honneur aux talens du Poëte,

ſera lu pendant quelque temps encore, avec un certain plaiſir. Nous ne garantiſſons pas que la *Henriade vengée* ait le même ſort. Peut-être eût-il été plus prudent à l'Auteur de ne pas mettre au jour ce gros fatras d'inutilités ; mais au riſque de devenir ridicule, on veut être imprimé, & toutes les remontrances ſont incapables de guérir de cette démangeaiſon. Comment oſe-t-on, à ſoixante ans, débuter dans une lice où l'homme le plus inſtruit n'acquiert un peu de gloire, qu'après avoir ſçu donner des preuves multipliées de ſes lumières ?

Je ſuis, &c.

Livres Nouveaux.

Quinte-Curce, de la Vie d'Alexandre, avec les ſupplémens de Jean Freinshemius, en latin & en françois ; par M. *Mignot*, Abbé de Scellières, Conſeiller au Grand-Conſeil.

A Paris, de l'Imprimerie de Monsieur; se trouve chez *Le Clerc*, Libraire, Quai des Augustins; 2 vol. *in*-8°. superbe édition. Prix, 12 liv. reliés.

Réflexions d'un Militaire sur la profession d'Avocat; utiles au Barreau & au Public, pour détruire les abus qui dégradent l'un, & nuisent à l'intérêt des deux. A Londres, & se trouve à Paris, chez la veuve *Vallat-la-Chapelle*, Grand'-Salle du Palais; *Méquignon le jeune*, Libraire, au Palais Marchand, Perron Saint-Barthélemi. Prix, 12 sols broché.

Elémens de la Langue Angloise, ou Méthode-Pratique pour apprendre facilement cette Langue. Nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée; par M. *Siret*. A Paris, chez *Théophile Barrois le jeune*, Libraire, Quai des Augustins; *in*-8°. de 110 pages.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE V.

Essai sur l'origine des Langues ; par J. J. Rousseau. *A Genève.*

PARMI plusieurs productions nouvelles, que renferment les huit volumes de la seconde livraison des Œuvres de *Rousseau*, il y en a beaucoup sur la Musique, dont l'analyse ne pourroit intéresser que les gens de l'art, & fatigueroit l'intelligence de la plupart des Lecteurs : mais il faut distinguer, Monsieur, dans un des volumes de cette collection, l'*Essai* que je vous annonce, comme un des meilleurs morceaux qui soient sortis de la plume de cet éloquent philosophe. Ce

petit ouvrage eſt le réſultat d'un grand fonds de connoiſſances habilement employées, par une tête qui réfléchiſſoit profondément, & ornées des charmes de ce ſtile, qui, dans ce ſiècle du bel-eſprit, ne fut connu que de *Rouſſeau*, & qu'il paroît avoir puiſé dans le commerce intime de *Plutarque* & de *Platon*.

Bien des Auteurs ont écrit ſavamment ſur l'origine & la formation des langues ; mais bien peu ont ſuivi la marche de la nature ; il faut avoir étudié ou deviné l'homme dans ſon état primitif ; il faut avoir ſuivi les progrès de ſon eſprit ou de ſes ſenſations, pour ſe former des idées claires & juſtes ſur une choſe qui nous paroît d'abord ſi ſimple, & qui eſt ſi difficile à comprendre ; je veux dire la formation du langage.

La parole étant la première inſtitution ſociale, ne doit ſa forme qu'à des cauſes naturelles. Il eſt clair que la langue du geſte précéda la parole ; elle eſt plus facile, plus prompte & quelquefois plus expreſſive. Si nous n'avions jamais eu que des beſoins phyſiques, nous aurions fort bien pu ne parler jamais, & nous entendre parfaitement

par la seule langue du geste : mais si les besoins dictèrent les premiers gestes, les passions arrachèrent les premières voix. En suivant cette distinction & la trace des faits, on doit raisonner sur l'origine des langues tout autrement qu'on a fait jusqu'ici. Le génie des langues Orientales, les plus anciennes qui nous soient connues, dément absolument la marche didactique qu'on imagine dans leur composition. Ces langues n'ont rien de méthodique & de raisonné ; elles sont vives & figurées. On nous fait du langage des premiers hommes des langues de Géomètres, & nous voyons que ce furent des langues de Poëtes.

Cela dut être, continue l'Auteur. On ne commença pas par raisonner, mais par sentir. On prétend que les hommes inventèrent la parole pour exprimer leurs besoins ; cette opinion me paroît insoutenable. L'effet naturel des premiers besoins, fut d'écarter les hommes & non de les rapprocher. Il le falloit ainsi pour que l'espèce vînt à s'étendre, & que la terre se peuplât promptement, sans quoi le

genre humain se fût entassé dans un coin du monde, & tout le reste fût demeuré désert. Delà seul il suit avec évidence, que l'origine des Langues n'est point due aux premiers besoins des hommes; il seroit absurde que de la cause qui les écarte, vînt le moyen qui les unit. D'où peut donc venir cette origine? Des besoins moraux, des passions. Toutes les passions rapprochent les hommes que la nécessité de chercher à vivre force à fuir. Ce n'est ni la faim, ni la soif, mais l'amour, la haine, la pitié, la colère, qui leur ont arraché les premières voix. Les fruits ne se dérobent point à nos mains, on peut s'en nourrir sans parler, on poursuit en silence la proie dont on veut se repaître; mais pour émouvoir un jeune cœur, pour repousser un aggresseur injuste; la nature dicte des accens, des cris, des plaintes: voilà pour quoi les premières langues furent chantantes & passionnées, avant d'être simples & méthodiques. A mesure que les besoins croissent, que les affaires s'embrouillent, que les lumières s'étendent, le lan-

gage change de caractère : il devient plus juste & moins passionné ; il substitue aux sentimens les idées ; il ne parle plus au cœur, mais à la raison. Par-là même l'accent s'éteint, l'articulation s'étend, la langue devient plus exacte, plus claire, mais plus traînante, plus sourde & plus froide. Ainsi, par un progrès naturel, toutes les langues lettrées doivent changer de caractère, & perdre de la force en gagnant de la clarté ; plus on s'attache à perfectionner la Grammaire & la Logique, plus on accélère ce progrès ; & pour rendre bientôt une langue froide & monotone, il ne faut qu'établir des Académies chez le peuple qui la parle.

La principale cause qui distingue les langues vient des climats où elles naissent, & de la manière dont elles se forment ; c'est à cette cause locale qu'il faut remonter pour concevoir la différence générale & caractéristique qu'on remarque entre les langues du Midi & celles du Nord. Le grand défaut des Européens est de philosopher toujours sur les origines des cho-

ſes, d'après ce qui ſe paſſe autour d'eux. Ils ne manquent point de nous montrer les premiers hommes habitant une terre ingrate & rude, mourant de froid & de faim, empreſſés à ſe faire un couvert & des habits; ils ne voient partout que la neige & les glaces de l'Europe; ſans ſonger que l'eſpèce humaine, ainſi que toutes les autres, a pris naiſſance dans les pays chauds, & que ſur les deux tiers du globe, l'hyver eſt à peine connu.

Le premier état de la terre différoit de beaucoup de celui où elle eſt aujourd'hui, qu'on la voit parée ou défigurée par la main des hommes. Il y a un tel rapport entre les beſoins de l'homme & les productions de la terre, qu'il ſuffit qu'elle ſoit peuplée & tout ſubſiſte; mais avant que les hommes réunis miſſent, par leurs travaux communs, une balance entre ces productions, il falloit pour qu'elles ſubſiſtâſſent toutes, que la nature ſe chargeât ſeule de l'équilibre que la main des hommes conſerve aujourd'hui; elle maintenoit ou rétabliſſoit cet équilibre par des révolutions, comme ils

le maintiennent ou rétabliſſent par leur inconſtance. La guerre qui ne régnoit pas encore entr'eux, ſembloit régner entre les élémens; les hommes ne brûloient point d'arbres; mais la nature allumoit des volcans, excitoit des tremblemens de terre, le feu du ciel conſumoit des forêts. Un coup de foudre, un déluge, une exhalaiſon faiſoient alors en peu d'heures ce que cent mille bras d'hommes font aujourd'hui dans un ſiècle. Sans cela, je ne vois pas comment le ſiſtême eût pû ſubſiſter & l'équilibre ſe maintenir. Dans les deux règnes organiſés, les grandes eſpèces euſſent à la longue abſorbé les petites. Toute la terre n'eût bientôt été couverte que d'arbres & de bêtes féroces; à la fin tout eût péri. Les eaux auroient perdu peu-à-peu la circulation qui vivifie la terre. Les montagnes ſe dégradent & s'abaiſſent, les fleuves charient, la mer ſe comble & s'étend, tout tend inſenſiblement au niveau; la main des hommes retient cette pente & retarde ce progrès; ſans eux il ſeroit plus rapide, & la terre ſeroit peut-être déjà

ſous les eaux. Avant le travail humain, les ſources mal diſtribuées ſe répandoient plus inégalement, fertiliſoient moins la terre, en abreuvoient plus difficilement les habitans. Les rivières étoient ſouvent inacceſſibles, leurs bords eſcarpés ou marécageux : l'art humain ne les retenant point dans leurs lits, elles en ſortoient fréquemment, s'extravaſoient à droite & à gauche, changeoient leurs directions & leurs cours, ſe partageoient en diverſes branches; tantôt on les trouvoit à ſec, tantôt des ſables mouvans en défendoient l'approche ; elles étoient comme n'exiſtant pas, & l'on mouroit de ſoif au milieu des eaux. Combien de pays arides ne ſont habitables que par les ſaignées & par les canaux que les hommes ont tirés des fleuves. La Perſe preſqu'entière ne ſubſiſte que par cet artifice : la Chine fourmille de peuple à l'aide de ſes nombreux canaux : ſans ceux des Pays-bas, ils ſeroient inondés par les fleuves, comme ils le ſeroient par la mer ſans leurs digues : l'Égypte, le plus fertile pays de la terre, n'eſt ha-

bitable que par le travail des humains. Dans les grandes plaines dépourvues de rivières, & dont le sol n'a pas assez de pente, on n'a d'autre ressource que les puits. Si donc les premiers peuples dont il soit fait mention dans l'histoire, n'habitoient pas dans les pays gras ou sur de faciles rivages, ce n'est pas que ces climats heureux fussent déserts, mais c'est que leurs nombreux habitans, pouvant se passer les uns des autres, vécurent plus long-temps isolés dans leurs familles & sans communication. Mais dans les lieux arides où l'on ne pouvoit avoir de l'eau que par des puits, il fallut bien se réunir pour les creuser, ou du moins s'accorder pour leur usage. Telle dût être l'origine des Sociétés & des Langues dans les pays chauds.

« Là se formèrent les premiers liens » des familles; là furent les premiers » rendez-vous des deux sexes. Les jeu» nes filles venoient chercher de l'eau » pour le ménage; les jeunes hom» mes venoient abreuver leurs trou» peaux. Là, des yeux accoutumés » aux mêmes objets dès l'enfance,

» commencèrent d'en voir de plus » doux. Le cœur s'émut à ces nou- » veaux objets, un attrait inconnu » le rendit moins sauvage, il sentit le » plaisir de n'être pas seul. L'eau de- » vint insensiblement plus nécessaire, » *le bétail eut soif plus souvent*; on ar- » rivoit en hâte & l'on partoit à re- » gret. Dans cet âge heureux où rien » ne marquoit les heures, rien n'o- » bligeoit à les compter; le temps n'a- » voit d'autre mesure que l'amusement » & l'ennui. Sous de vieux chênes » vainqueurs des ans, une ardente jeu- » nesse oublioit par degrès sa férocité, » ou s'apprivoisoit peu à peu les uns » avec les autres; en s'efforçant de se » faire entendre, on apprit à s'ex- » pliquer. Là se firent les premières » fêtes, les pieds bondissoient de joie, » le geste empressé ne suffisoit plus, » la voix l'accompagnoit d'accens pas- » sionnés, le plaisir & le désir confon- » dus ensemble, se faisoient sentir à » la fois. Là fut enfin le vrai berceau » des Peuples, & *du pur cristal des* » *fontaines sortirent les premiers feux* » *de l'amour* ».

On demandera peut-être, comment les hommes naissoient avant ce temps, & si les générations pouvoient se succéder sans que les deux sexes fussent unis, & sans que personne s'entendît? L'Auteur prévient cette objection, en disant, qu'il y avoit des familles, mais point de nations; des langues domestiques, mais point de langues populaires; des mariages, mais point d'amour.

« Chaque famille se suffisoit à elle-» même & se perpétuoit par son seul » sang. Les enfans nés des mêmes pa-» rens croissoient ensemble, & trou-» voient peu à peu des manières de » s'expliquer entr'eux; les sexes se » distinguoient avec l'âge, le penchant » naturel suffisoit pour les unir, l'inf-» tinct tenoit lieu de passion, l'habi-» tude tenoit lieu de préférence, » on devenoit maris & femmes, sans » avoir cessé d'être frère & sœur. Il » n'y avoit là rien d'assez animé pour » dénouer la langue, rien qui pût ar-» racher assez fréquemment les accens » des passions ardentes, pour les tour-» ner en institutions, & l'on en peut

» dire autant des besoins rares & peu » pressans, qui pouvoient porter quel- » ques hommes à concourir à des tra- » vaux communs : l'un commençoit le » bassin de la fontaine, & l'autre ache- » voit ensuite, souvent sans avoir eu be- » soin du moindre accord, & quelque- » fois même sans s'être vus. En un mot, » dans les climats doux, dans les ter- » rains fertiles, il fallut toute la vivacité » des passions agréables pour com- » mencer à faire parler les habitans. » Les premières langues, filles du » plaisir & non du besoin, portèrent » long-temps l'enseigne de leur père ; » leur accent séducteur ne s'effaça » qu'avec les sentimens qui les avoient » fait naître, lorsque de nouveaux » besoins introduits parmi les hom- » mes, forcèrent chacun de ne son- » ger qu'à lui-même & de retirer son » cœur au-dedans de lui ».

Dans les climats Méridionaux où la nature est prodigue, les besoins naissent des passions ; dans les pays froids où elle est avare, les passions naissent des besoins, & les Langues, tristes filles de la nécessité, se sentent

de leur dure origine. Les hommes plus robuſtes, dans les climats Septentrionaux, doivent avoir des organes moins délicats, leurs voix doivent être plus âpres & plus fortes. Quelle différence entre les inflexions touchantes qui viennent des mouvemens de l'âme, aux cris qu'arrachent les beſoins phyſiques !

« Dans ces lieux où la terre ne » donne rien qu'à force de travail, & » où la ſource de la vie ſemble être » plus dans les bras que dans le cœur, » les hommes ſans ceſſe occupés à pour- » voir à leur ſubſiſtance, ſongeoient » à peine à des liens plus doux, tout » ſe bornoit à l'impulſion phyſique, » l'occaſion faiſoit le choix, la faci- » lité faiſoit la préférence. L'oiſiveté » qui nourrit les paſſions, fit place au » travail qui les réprime. Avant de » ſonger à vivre heureux, il falloit » ſonger à vivre. Le beſoin mutuel » uniſſant les hommes, bien mieux » que le ſentiment n'auroit fait, la ſo- » ciété ne ſe forma que par l'induſtrie, » le continuel danger de périr ne per- » mettoit pas de ſe borner à la langue

» du geste, & le premier mot ne fut pas » chez eux, *aimez-moi*, mais *aidez-* » *moi* ».

Les hommes septentrionaux ne sont pas sans passions, mais ils en ont d'une autre espèce. Celles des pays chauds sont des passions voluptueuses, qui tiennent à l'amour & à la molleſſe. La Nature fait tant pour les habitans, qu'ils n'ont presque rien à faire. Pourvû qu'un Asiatique ait des femmes & du repos, il est content. Mais dans le Nord, où les habitans consomment beaucoup sur un sol ingrat, des hommes soumis à tant de besoins sont faciles à irriter; tout ce qu'on fait autour d'eux les inquiète. Comme ils ne subsistent qu'avec peine, plus ils sont pauvres, plus ils tiennent au peu qu'ils ont; les approcher, c'est attenter à leur vie. De-là leur vient ce tempérament irascible, si prompt à se tourner en fureur contre tout ce qui les bleſſe. Ainsi leurs voix les plus naturelles sont celles de la colère & des menaces, & ces voix s'accompagnent toujours d'articulations fortes, qui les rendent dures & bruyantes.

Voilà, selon l'opinion de l'Auteur, les causes physiques les plus générales de la différence caractéristique des langues primitives. Celles du Midi dûrent être vives, sonores, accentuées, éloquentes, & souvent obscures à force d'énergie. Celles du Nord dûrent être sourdes, rudes, articulées, criardes, monotones, claires à force de mots plutôt que par une bonne construction. Les langues modernes cent fois mêlées & refondues, gardent encore quelque chose de ces différences.

» Le François, l'Anglois, l'Allemand, sont le langage privé des » hommes qui s'entr'aident, qui raisonnent entr'eux de sang-froid, ou » de gens emportés qui se fâchent : » mais les Ministres des Dieux annonçant les Mystères sacrés, les sages » donnant des loix aux peuples, les » Chefs entraînant la multitude, doivent parler Arabe ou Persan. Nos » langues valent mieux écrites que » parlées, & l'on nous lit avec plus » de plaisir qu'on ne nous écoute. » Au contraire, les langues orientales

» écrites perdent leur vie & leur cha-
» leur. Le ſens n'eſt qu'à moitié dans
» les mots, toute la force eſt dans les
» accens. Juger du génie des Orien-
» taux par leurs livres, c'eſt vouloir
» peindre un homme ſur ſon cadavre.
» Pour bien apprécier les actions des
» hommes, il faut les prendre dans
» tous leurs rapports, & c'eſt ce qu'on
» ne nous apprend point à faire.
» Quand nous nous mettons à la place
» des autres, nous nous y mettons
» toujours tels que nous ſommes mo-
» difiés, non tels qu'ils doivent l'être;
» & quand nous penſons les juger ſur
» la raiſon; nous ne faiſons que com-
» parer leurs préjugés aux nôtres.
» Tel, pour ſçavoir lire un peu d'A-
» rabe, ſourit en feuilletant l'Alco-
» ran, qui, s'il eût entendu *Mahomet*
» l'annoncer en perſonne dans cette
» langue éloquente & cadencée, avec
» cette voix ſonore & perſuaſive, qui
» ſéduiſoit l'oreille avant le cœur, &
» ſans ceſſe animant ſes ſentences de
» l'accent de l'enthouſiaſme, ſe fût
» proſterné contre terre en criant:
» Grand Prophète, envoyé de Dieu,

» menez nous à la gloire, au martyre ;
» nous voulons vaincre ou mourir
» pour vous. Le fanatiſme nous paroît
» toujours riſible, parce qu'il n'a point
» de voix parmi nous pour ſe faire
» entendre. Nos fanatiques même ne
» ſont pas de vrais fanatiques, ce ne
» ſont que des frippons ou des foux.
» Nos langues, au lieu d'inflexions
» pour des inſpirés, n'ont que des
» cris *pour des poſſédés du Diable.* »

Avec les premières voix ſe formèrent les premières articulations, ou les premiers ſons, ſelon le genre de paſſion que dictoient les uns ou les autres. La colère arrache des cris menaçans, que la langue & le palais articulent ; mais la voix de la tendreſſe eſt plus douce, c'eſt la glote qui la modifie, & cette voix devient un ſon. Seulement les accens en ſont plus fréquens ou plus rares, les inflexions plus ou moins aigues, ſelon le ſentiment qui s'y joint. Ainſi la cadence & les ſons naiſſent avec les ſyllabes, la paſſion fait parler tous les organes, & pare la voix de tout leur éclat ; ainſi les vers, les chants, la

parole, ont une origine commune.
» Autour des fontaines dont j'ai
» parlé, dit l'Auteur, les premiers
» discours furent les premières chan-
» sons : les retours périodiques & me-
» surés du rhytme, les inflexions
» mélodieuses des accens firent naître
» la poésie & la musique avec la
» langue, ou plutôt tout cela n'étoit
» que la langue même pour ces heu-
» reux climats & ces heureux temps,
» où les seuls besoins pressans qui de-
» mandoient le concours d'autrui,
» étoient ceux que le cœur faisoit
» naître. Les premières histoires, les
» premières harangues, les premières
» loix furent en vers; la poésie fut
» trouvée avant la prose; cela devoit
» être, puisque les passions parlèrent
» avant la raison. Il en fut de même
» de la musique; il n'y eut point d'a-
» bord d'autre musique que la mélo-
» die, ni d'autre mélodie que le son
» varié de la parole; les accens for-
» moient le chant, les quantités for-
» moient la mesure, & l'on parloit
» autant par les sons & par le rhytme,
» que par les articulations & les voix.

» Une langue qui n'a que des articu-
» lations & des voix, n'a donc que la
» moitié de ſa richeſſe : elle rend des
» idées, il eſt vrai; mais pour rendre
» des ſentimens, des images, il lui
» faut encore un rhytme & des ſons,
» c'eſt-à-dire une mélodie : voilà ce
» qu'avoit la langue Grecque, & ce
» qui manque à la nôtre. Nous ſom-
» mes toujours dans l'étonnement ſur
» les effets prodigieux de l'Eloquence,
» de la Poéſie & de la Muſique parmi les
» Grecs; ces effets ne s'arrangent point
» dans nos têtes, parce que nous n'en
» éprouvons pas de pareils, & tout ce
» que nous pouvons gagner ſur nous, en
» les voyant ſi bien atteſtés, eſt de faire
» ſemblant de les croire par complai-
» ſance pour nos Savans. *Burette*
» ayant traduit, comme il put, en no-
» tes de notre muſique, certains mor-
» ceaux de muſique Grecque, eut la
» ſimplicité de faire exécuter ces mor-
» ceaux à l'Académie des Belles-Let-
» tres, & les Académiciens eurent la
» patience de les écouter. J'admire
» cette expérience dans un pays dont
» la muſique eſt indéchiffrable pour
» toute autre nation. Donnez un mo-

» nologue d'opéra François à exécu-
» ter par tels Muſiciens étrangers qu'il
» vous plaira, je vous défie d'y rien
» reconnoître. Ce ſont pourtant ces
» mêmes François qui prétendoient
» juger la mélodie d'une Ode de Pin-
» dare miſe en muſique il y a deux
» mille ans ! J'ai lu qu'autrefois en
» Amérique, les Indiens voyant l'ef-
» fet étonnant des armes à feu, ramaſ-
» ſoient à terre des balles de mouſ-
» quet; puis les jettant avec la main,
» en faiſant un grand bruit de la bou-
» che, ils étoient tout ſurpris de n'a-
» voir tué perſonne. Nos Orateurs,
» nos Muſiciens, nos Savans reſſem-
» blent à ces Indiens. Le prodige n'eſt
» pas qu'avec notre muſique nous ne
» faſſions plus ce que faiſoient les
» Grecs avec la leur; il ſeroit, au con-
» traire, qu'avec des inſtrumens ſi dif-
» férens on produisît les mêmes ef-
» fets ».

L'étude de la Philoſophie & le progrès du raiſonnement ayant perfectionné la Grammaire, ôtèrent à la langue ce ton vif & paſſionné qui l'avoit d'abord rendue ſi chantante. Dès le temps

de *Ménalippide* & de *Philoxène*, les Symphoniſtes, qui d'abord étoient aux gages des Poëtes, & n'exécutoient que ſous eux, & pour ainſi dire à leur dictée, en devinrent indépendans, & c'eſt de cette licence que ſe plaint ſi amèrement la muſique dans une comédie de *Phérécrate*, dont *Plutarque* nous a conſervé le paſſage. Ainſi la mélodie commençant à n'être plus ſi adhérente au diſcours, prit inſenſiblement une exiſtence à part, & la muſique devint plus indépendante des paroles. Alors auſſi ceſsèrent peu-à-peu ces prodiges qu'elle avoit produits, lorſqu'elle n'étoit que l'accent & l'harmonie de la Poéſie, & qu'elle lui donnoit ſur les paſſions, cet empire que la parole n'exerça plus dans la ſuite que ſur la raiſon. Auſſi, dès que la Grèce fut pleine de Sophiſtes & de Philoſophes, n'y vit-on plus ni Poëtes, ni Muſiciens célèbres. En cultivant l'art de convaincre, on perdit celui d'émouvoir.

« Bientôt la ſervitude ajouta ſon » influence à celle de la Philoſophie. » La Grèce aux fers perdit ce feu qui

» n'échauffe que les ames libres, & » ne trouva plus pour louer ſes ty- » rans le ton dont elle avoit chanté » ſes héros. Le mélange des Romains » affoiblit encore ce qui reſtoit au » langage d'harmonie & d'accent. Le » latin, langue plus ſourde & moins » muſicale, fit tort à la muſique en » l'adoptant. Le chant employé dans » la Capitale altéra peu à-peu celui » des Provinces; les Théâtres de Ro- » me nuiſirent à ceux d'Athènes : » quand *Néron* remportoit des prix, » la Grèce avoit ceſſé d'en mériter; » & la même mélodie partagée à deux » langues, convint moins à l'une & à » l'autre. Enfin arriva la cataſtrophe » qui détruiſit les progrès de l'eſprit » humain, ſans ôter les vices qui » en étoient l'ouvrage. L'Europe » inondée de barbares & aſſervie par » des ignorans, perdit à la fois ſes » ſciences, ſes arts, & l'inſtrument » univerſel des uns & des autres, ſa- » voir la langue harmonieuſe perfec- » tionnée. Ces hommes groſſiers que » le Nord avoit engendrés, accou- » tumèrent inſenſiblement toutes les

» oreilles à la rudeſſe de leur organe ; » leur voix dure & dénuée d'accent, » étoit bruyante ſans être ſonore. » L'Empereur *Julien* comparoit le » parler des Gaulois au croaſſement » des grenouilles. Toutes leurs arti- » culations étant auſſi âpres que leurs » voix étoient nazardes & ſourdes, » ils ne pouvoient donner qu'une ſorte » d'éclat à leur chant, qui étoit de » renforcer les voyelles pour couvrir » l'abondance & la dureté des con- » ſonnes, &c. »

L'Auteur fait voir enſuite comment notre muſique s'eſt formée, en ſubſtituant l'harmonie à la mélodie, c'eſt-à-dire en détruiſant le véritable ſyſtême muſical ; comment le chant devint par degrés un art entièrement ſéparé de la parole dont il tire ſon origine ; comment les harmoniques des ſons firent oublier les inflexions de la voix, & comment enfin la muſique ſe trouva privée des effets moraux qu'elle avoit produits, quand elle étoit doublement la voix de la nature.

Notre Philoſophe termine cet Ef-

ſai par un chapitre fort court ſur le *Rapport des Langues aux Gouvernemens.* On ſent combien ce ſujet pouvoit prêter de développemens curieux & profonds à un Ecrivain comme *Rouſſeau*, s'il l'avoit traité avec autant d'étendue qu'il le méritoit. Le morceau que je vais vous citer de ce chapitre, vous donnera peut-être une idée de tout ce qu'il auroit pû y ajouter.

« Il y a des langues favorables à » la liberté, ce ſont les langues ſono» res, proſodiques, harmonieuſes, » dont on diſtingue le diſcours de fort » loin. Les nôtres ſont faites pour le » bourdonnement des Divans,... Chez » les anciens on ſe faiſoit entendre » aiſément au Peuple ſur la place pu» blique; on y parloit tout un jour » ſans s'incommoder. Les Généraux » haranguoient leurs troupes; on les » entendoit, & ils ne s'épuiſoient point. » Les Hiſtoriens modernes qui ont » voulu mettre des harangues dans » leurs hiſtoires, ſe ſont fait mocquer » d'eux. Qu'on ſuppoſe un homme » haranguant en françois le Peuple de

Paris

» Paris dans la place de Vendôme, » qu'il crie à pleine tête, on entendra » qu'il crie ; on ne distinguera pas un » mot. *Hérodote* lisoit son histoire aux » peuples de la Grèce, assemblés en » plein air, & tout retentissoit d'ap- » plaudissemens. Aujourd'hui l'Aca- » démicien qui lit un Mémoire, un » jour d'assemblée publique, est à » peine entendu au bout de la salle. » Si les Charlatans des places abon- » dent moins en France qu'en Italie, » ce n'est pas qu'en France ils soient » moins écoutés, c'est seulement » qu'on ne les entend pas si bien ».

Telle est, Monsieur l'Analyse fidelle de l'*Essai sur l'origine des Langues*. Pour mieux suivre le fil des idées principales de l'Auteur, je les ai dégagées d'un grand nombre de digressions qui, malgré le rapport qu'elles peuvent avoir au sujet, ne laissent pas de distraire fréquemment l'esprit du Lecteur, & l'empêcher de bien saisir l'ensemble des raisonnemens. Je vais revenir maintenant sur quelques-unes de ces digressions qui m'ont paru les plus intéressantes. Je

ne vous parlerai point du chapitre, où *Rousseau* veut nous persuader qu'*Homère* n'a pas connu l'écriture, & que ces Poëmes se sont conservés long-temps par la seule tradition orale. Cette opinion, déjà avancée par un Ecrivain Anglois, n'a pas assez de degrés de probabilité pour être discutée sérieusement, d'autant plus qu'elle est démentie, dans l'Iliade même, par l'histoire de *Bellérophon*, qui prouve que les Grecs savoient écrire long-temps avant *Homère*.

Au Chapitre neuvième, je trouve une réflexion qui ne me paroît pas bien vraie, & qui mérite d'être combattue.

« Les affections sociales, dit notre » Philosophe, ne se développent en » nous qu'avec nos lumières. La pi- » tié, bien que naturelle au cœur de » l'homme, resteroit éternellement » inactive sans l'imagination qui la » met en jeu. Comment nous laissons- » nous émouvoir à la pitié? En nous » transportant hors de nous-mêmes; » en nous identifiant avec l'être souf- » frant. Nous ne souffrons qu'autant » que nous jugeons qu'il souffre; ce

» n'eſt pas dans nous, c'eſt dans lui » que nous ſouffrons. Qu'on ſonge » combien ce tranſport ſuppoſe de » connoiſſances acquiſes ! comment » imaginerois-je des maux dont je » n'ai nulle idée ? Comment ſouf- » frirois-je en voyant ſouffrir un » autre, ſi je ne ſais pas même qu'il » ſouffre, ſi j'ignore ce qu'il y a de » commun entre lui & moi ? Celui » qui n'a jamais réfléchi, ne peut pas » être ni clément, ni juſte, ni pitoya- » ble : il ne peut pas non plus être » méchant & vindicatif. Celui qui n'i- » magine rien, ne ſent que lui-même; il » eſt ſeul au milieu du genre humain ».

Je croirois, au contraire, que la pitié eſt eſſentiellement liée à notre conſtitution phyſique, & que nous avons beſoin de la réflexion pour la contenir dans les bornes qu'elle doit avoir. Les cris, les plaintes affectent douloureuſement nos organes, avant d'ébranler notre imagination. Nous courons, par un mouvement involontaire, du côté d'où partent ces plaintes & ces cris. C'eſt là le principal lien que la nature a mis entre les

êtres ſenſibles. Nous ſouffrons réellement avant de connoître les ſouffrances de celui qui gémit, & des gémiſſemens bien contrefaits nous affectent de la même ſenſation. C'eſt par ce mouvement naturel, indépendant de la réflexion, qu'on s'expoſe ſoi-même à de grands dangers pour ſecourir celui qui ſouffre : il faut que ce premier mouvement de l'humanité ſoit bien fort, puiſqu'un Chirurgien, c'eſt à-dire un homme endurci par la vue habituelle des douleurs humaines, ayant entendu les cris perçans d'un miſérable qui venoit d'être écraſé dans la rue, ſous la roue d'une voiture, accourut à un balcon aſſez élevé, d'où il ſe précipita ſoudain, pour ſecourir ce malheureux, & ſe bleſſa lui-même dangereuſement dans ſa chûte. Tous les raiſonnemens du monde ne prouvent rien contre le ſentiment ; cette émotion involontaire que nous éprouvons dès que l'accent de la douleur nous a frappés, nous dit aſſez que la pitié eſt entièrement en nous l'ouvrage de la nature, & qu'elle n'a pas beſoin de *connoiſ-*

fances acquises pour être éveillée dans le cœur humain.

Vous ſerez plus ſatisfait de la manière dont l'Auteur veut prouver, au quinzième chapitre, que nos plus vives ſenſations agiſſent ſouvent par des impreſſions morales. « Tant qu'on » ne voudra conſidérer les ſons que » par l'ébranlement qu'ils excitent » dans nos nerfs, on n'aura point de » vrais principes de la muſique & de » ſon pouvoir ſur les cœurs. Les ſons » dans la mélodie n'agiſſent pas ſeulement ſur nous comme ſons, mais » comme ſignes de nos affections, de » nos ſentimens; c'eſt ainſi qu'ils excitent en nous les mouvemens qu'ils » expriment, & dont nous y reconnoiſſons l'image. On apperçoit quelque choſe de cet effet moral juſques » dans les animaux: l'aboyement d'un » chien en attire un autre. Si mon » chat m'entend imiter un miaulement, à l'inſtant je le vois attentif, » inquiet, agité. S'apperçoit-il que » c'eſt moi qui contrefais la voix de » ſon ſemblable, il ſe raſſied & reſte » en repos. Pourquoi cette différence

» d'impreſſion, puiſqu'il n'y en a » point dans l'ébranlement des fibres, » & que lui-même y a d'abord été » trompé ? Si le plus grand empire » qu'ont ſur nous nos ſenſations, n'eſt » pas dû à des cauſes morales, pour- » quoi donc ſommes-nous ſi ſenſibles » à des impreſſions qui ſont nulles » pour des Barbares ? Pourquoi nos » plus touchantes muſiques ne ſont- » elles qu'un vain bruit à l'oreille d'un » Caraïbe ? Ses nerfs ſont-ils d'une » autre nature que les nôtres ? Pour- » quoi ne ſont-ils pas ébranlés de » même, ou pourquoi ces mêmes » ébranlemens affectent-ils tant les » uns & ſi peu les autres ? On cite » en preuve du pouvoir phyſique des » ſons, la guériſon des piqûres des » Tarentules. Cet exemple prouve » tout le contraire : il ne faut ni des » ſons abſolus, ni les mêmes airs pour » guérir tous ceux qui ſont piqués de » cet inſecte ; il faut à chacun d'eux » des airs d'une mélodie qui lui ſoit » connue, & des phraſes qu'il com- » prenne. Il faut à l'Italien, des airs » Italiens ; au Turc, il faudroit des

» airs Turcs. Chacun n'eſt affecté que
» des accens qui lui ſont familiers ;
» ſes nerfs ne s'y prêtent qu'autant
» que ſon eſprit les y diſpoſe. Il faut
» qu'il entende la langue qu'on lui
» parle, pour que ce qu'on lui dit
» puiſſe le mettre en mouvement. Les
» Cantates de *Bernier* ont, dit-on,
» guéri de la fièvre un Muſicien Fran-
» çois ; elles l'auroient donnée à un
» Muſicien de toute autre Nation.
» Dans les autres ſens, & juſqu'au
» plus groſſier de tous, on peut ob-
» ſerver les mêmes différences. Qu'un
» homme ayant la main poſée, &
» l'œil fixé ſur le même objet, le
» croye ſucceſſivement animé & ina-
» nimé, quoique les ſens ſoient frap-
» pés de même, quel changement
» dans l'impreſſion ? La rondeur, la
» blancheur, la fermeté, la douce
» chaleur, la réſiſtance élaſtique, le
» renflement ſucceſſif, ne lui donnent
» plus qu'un toucher doux, mais in-
» ſipide, s'il ne croit ſentir un cœur
» plein de vie palpiter & battre ſous
» tout cela. Je ne connois qu'un ſens
» aux affections duquel rien de moral

» ne ſe mêle ; c'eſt le goût. Auſſi la
» gourmandiſe n'eſt-elle jamais le
» vice dominant que des gens qui ne
» ſentent rien. Que celui donc qui
» veut philoſopher ſur la force des
» ſenſations, commence par écarter
» des impreſſions purement ſenſuelles,
» les impreſſions intellectuelles & mo-
» rales que nous recevons par la voie
» des ſens, mais dont ils ne ſont que
» les cauſes occaſionnelles ; qu'il évite
» l'erreur de donner aux objets ſenſi-
» bles un pouvoir qu'ils n'ont pas, ou
» qu'ils tiennent des affections de l'a-
» me qu'ils nous repréſentent. Les
» couleurs & les ſons peuvent beau-
» coup comme repréſentations & ſi-
» gnes, peu de choſe comme ſimples
» objets des ſens. Des ſuites de ſons
» ou d'accords m'amuſeront un mo-
» ment peut-être ; mais pour me char-
» mer & m'attendrir, il faut que ces
» ſuites m'offrent quelque choſe qui
» ne ſoit ni ſon ni accord, & qui me
» vienne émouvoir malgré moi. Les
» chants mêmes qui ne ſont qu'a-
» gréables & ne diſent rien, laſſent
» encore ; car ce n'eſt pas tant l'o-
» reille qui porte le plaiſir au cœur,

» que le cœur qui le porte à l'o-
» reille. Je crois qu'en développant
» mieux ces idées, on se fût épargné
» bien de sots raisonnemens sur la
» musique ancienne. Mais dans ce siè-
» cle où l'on s'efforce de matérialiser
» toutes les opérations de l'ame, &
» d'ôter toute moralité aux sentimens
» humains, je suis trompé si la nou-
» velle Philosophie ne devient aussi
» funeste au bon goût qu'à la vertu ».

Je me suis laissé entraîner, Monsieur, au plaisir de vous citer ce qui m'avoit frappé le plus agréablement à la lecture de cet ouvrage. Vous ne vous plaindrez point sans doute de ces citations aussi intéressantes par le fonds des pensées, que par le charme de l'élocution. Nous voudrions bien qu'il parût plus souvent de bons livres, afin qu'en nous bornant à de simples analyses, nous puissions attacher suffisamment l'attention de nos Lecteurs : mais le plus grand nombre des ouvrages qui paroissent sont si fatiguans à lire, que la critique seule & les réflexions peuvent en assaisonner l'extrait & le rendre supportable.

Il eſt plus doux & plus aiſé d'admirer que de critiquer : mais l'admiration deviendroit ſtupidité, en rendant compte d'une mauvaiſe production ; & ſi l'on n'en faiſoit qu'une analyſe purement exacte & sèche, on ne tireroit autre choſe d'un livre ennuyeux qu'un extrait plein d'ennui.

Je ſuis, &c.

LETTRE VI.

Lettres édifiantes & curieuſes, écrites des Miſſions étrangères. Nouvelle édition; tomes 1, 2, 3, 4 & 5. *A Paris, chez* Mérigot le jeune, *Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.*

CES Précepteurs du genre humain, ces Philoſophes, Monſieur, qui portent dans leur cœur le Turc comme le Chinois, le Ruſſe comme l'Indien,

que font-ils pour le bonheur de leurs frères? Des livres; quoi encore? Des livres & toujours des livres. Guidés par la gloire, ils ne ſongent qu'à ſe faire ouvrir les portes du Temple de l'Immortalité. La célébrité ſeule devient l'objet & le prix de leurs travaux : encore, ſi par leurs leçons ils ſavoient nous rendre le génie & la vertu ſacrés; mais leur eſprit n'a d'autre plaiſir que de troubler notre raiſon. S'ils nous parlent des Cieux, c'eſt pour nous y peindre un Dieu paralytique, qui laiſſe flotter négligemment les rènes du Monde entre les mains du temps. Levent-ils le voile derrière lequel travaille la Nature, ils n'admirent pas plus l'ame de *Neuton* que le ſein de *Cléopâtre*, & entre *Archimède* & une huître, ils ne trouvent que la figure qui gâte le parallèle. Sommes-nous envieux de connoître notre origine? A les en croire, des poiſſons ſont peut-être nos premiers pères. Notre fin? La vie n'a point d'iſſue; nous devons rentrer dans le néant, pour renaître, mourir & renaître encore. Pour la morale, cette

base sur laquelle reposent l'intérêt des Nations & la sureté des loix, elle n'est que le rêve d'un Politique. C'est le frein du vulgaire stupide & méchant, qui a besoin d'être traité comme des esclaves. Si j'étois Roi, Monsieur, & que j'eusse le malheur de commander à des Philosophes, je leur répéterois souvent l'apologue que *Charles II* imagina, lorsque les Quakers lui demandèrent d'être crus en justice sans prêter serment: mes amis, leur dit-il, *Jupiter* ordonna un jour que toutes les bêtes de somme vinssent se faire ferrer. Les ânes s'écrièrent que leur loi ne le permettoit pas. Eh bien, dit *Jupiter*, on ne vous ferrera point, mais au premier faux-pas que vous ferez, vous aurez cent coups d'étrivières.

Je ne sais trop pourquoi, Monsieur, je vous parle de ces grands hommes, tandis que je ne dois vous entretenir que de pauvres Missionnaires. C'est sans doute pour vous donner l'idée de les rapprocher, de les comparer, d'examiner enfin s'ils ne sont pas les vrais amis de l'humanité, les citoyens du

monde entier, ces pieux Argonautes qui ont osé entreprendre d'éclairer, de civiliser même les Hurons & les Iroquois : qui ont arrosé de leurs sueurs, & quelquefois de leur sang, des terres inconnues : qui, jaloux de faire d'un troupeau de barbares, des hommes & des Chrétiens, devenoient sauvages avec eux, apprennoient leurs langues, vivoient comme eux, couroient les bois avec eux, se prêtoient enfin à tout ce qui n'étoit pas mal, pour les porter à écouter, à aimer, à estimer, à pratiquer ce qui étoit bien. Voyez ces Apôtres infatigables, grimper par des chemins escarpés, un bâton à la main, nuds pieds, portant sur leur dos leur chapelle, quelques vivres & des remèdes; prouver par leur exemple encore mieux que par des préceptes, qu'il faut adorer Dieu, honorer ses parens, secourir ses amis, obéir aux loix. Avec quelle douceur ils parviennent à arracher le bandeau de l'ignorance & de la superstition ! avec quelle onction ils font le catéchisme aux enfans, & des instructions aux adultes ! comme ils

visitent & consolent les malades ! que ne puis-je, Monsieur, vous les faire suivre dans leurs courses Evangéliques. Vous les accompagneriez à Constantinople, à Smyrne, à Théssalonique, à Scio, à Naxie, en Syrie & en Egypte; & partout vous seriez témoin de leur zèle & de leurs succès. Mais je crois que rien ne peut mieux vous mettre dans le cas de juger de leurs peines, que la connoissance des peuples qu'ils se chargeoient d'instruire. Voici un trait qui doit caractériser les Grecs voisins de la montagne de Siméon Stylite. Un d'eux soutenoit qu'il étoit très-possible de faire pénitence de ses péchés après la mort. La proposition vous paroit extravagante. La preuve qu'il en rapportoit ne l'est pas moins. N'est-il pas vrai, disoit-il, qu'aussi tôt que Judas eût vendu J. C. il alla se pendre? Et pourquoi se pendit-il ? N'est-ce pas parce qu'il étoit convaincu que s'il se trouvoit dans les Limbes lorsque J. C. y descendroit, & qu'alors il lui demandât pardon de son crime, il l'obtiendroit

& iroit dans le Ciel jouir de la gloire avec les ames des Saints Pères ? Ce n'eſt pas tout, ajouta-t-il : J. C. qui ne vouloit pas lui pardonner, permit que la branche de l'arbre à laquelle il s'étoit pendu, penchât preſque juſqu'à terre, de manière qu'il ne pouvoit pas s'étrangler, & il demeura en cet état juſqu'après la réſurrection du Sauveur ; alors la branche ſe redreſſa & il mourut. Je ſuis ſûr que vous ne vous attendiez pas à ce dénouement. Mais ſi vous vous donnez la peine de paſſer en Egypte, vous trouverez les Moines Schiſmatiques encore plus ignorans. J'ai ſous les yeux une preuve de l'extravagance de leurs opinions.

« Le Père *Siccard*, Miſſionnaire en Egypte, s'entretenoit avec le Supérieur d'un Couvent, homme de beaucoup d'eſprit ; & ſur la fin de notre converſation, dit ce reſpectable Jéſuite, je l'avertis que n'ayant pas encore dit Vêpres, il étoit temps de les commencer. La prière, me répondit-il, eſt défendue à l'heure qu'il eſt. Pourquoi, repris-

je? Parce que c'eſt préciſément l'heure que les Démons font la leur, me répliqua-t-il. Le Ciel eſt préſentement fermé pour nous, & des Religieux ne doivent pas d'ailleurs ſe trouver en ſi mauvaiſe compagnie ; mais dans demi-heure d'ici l'enfer ſe fermera, le Paradis s'ouvrira, & alors nous dirons nos Vêpres, & Dieu nous écoutera. Comment, lui dis-je, un homme d'eſprit comme vous peut-il donner dans une ſi ridicule rêverie? Où avez-vous vu que les Démons ſortent de l'enfer, qu'ils faſſent à Dieu leurs prières & que Dieu les écoute? Qui ſont les hommes aſſez inſenſés pour vous avoir débité de pareilles ſottiſes, qui ne vous doivent donner que du mépris pour eux? Comment accommodez-vous cette prétendue défenſe d'offrir à Dieu vos prières à l'heure qu'il eſt, avec ce que le Sauveur du Monde nous enſeigne en S. Luc, chap. 18 : qu'il faut toujours prier & ne ſe point relâcher? La Ste. Vierge, les Apôtres & les Diſciples de J. C. étoient-ils donc dans la mau-

vaise compagnie des Démons, & le Ciel étoit-il fermé pour eux, lorsqu'ils passoient les jours & les nuits en prières pour se préparer à la descente du S. Esprit? S. Paul avoit donc tort d'exhorter les Ephésiens de prier à toute heure & en tous lieux? »

Vous serez sans doute surpris, Monsieur, de l'extravagance des Coptes, qui soutiennent que plusieurs Martyrs avec la Ste Vierge, Reine des Martyrs, descendent du Ciel en plein jour dans l'église de Ste Gémianne. Voici le mystère : « il y a, joignant l'Eglise & à son couchant, une grande citerne au milieu d'une platte-forme, où s'assemblent continuellement ceux qui viennent puiser de l'eau. Le soleil dont les rayons frappent tout ce monde assemblé sur la platte-forme, réfléchit confusément leurs images sur la blancheur des murs du dôme de l'Eglise, qui ne reçoit son jour que par une petite fenêtre d'un pied ou deux en carré. Les Coptes, transportés de joie & d'admiration, s'écrient à la vue de ces images réfléchies : voilà les

Saints du Paradis qui viennent en foule nous rendre visite. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les différentes couleurs des habits des hommes & des femmes qui se promènent sur la platte-forme, venant à s'y peindre sur les murs intérieurs du dôme, nommé par excellence le dôme des apparitions, les Peuples, à la vue de ces nouveaux objets qui se remuent & qui marchent, pour ainsi dire, à mesure que les hommes & les femmes font différens mouvemens, se mettent à crier & à saluer les Saints qu'ils s'imaginent voir. Si l'objet est verd, ils le prennent pour S. George & le saluent; si l'objet est rouge, voilà S. Ménas, Martyr, disent-ils, saluons-le; si l'objet est jaune, ils le prennent pour S. Victor, & lui adressent le salut. Ils affectent ces différentes couleurs à ces différens Saints, parce qu'ils leur sont ordinairement représentés ainsi coloriés dans leurs tableaux. Mais lorsque les puiseurs d'eau en répandent autour de la citerne, la réflexion de cette eau venant à se peindre sur les murailles de la Chapelle, alors ce Peu-

ple ignorant & grossier ne se tenant plus de joie, s'écrie : voilà la Reine du Ciel revêtue de son grand manteau blanc. Non, s'écrient les Arabes, c'est Ste Gémianne, & ils la saluent en se prosternant à terre. Ainsi les avis étant partagés, tous crient, contestent, chantent des hymnes ; c'est un charivari effroyable ».

Ce miracle, Monsieur, est pourtant aussi commun qu'il est naturel. Il est l'effet de certaines ombres formées par la réflexion des rayons du soleil, & la Catoptrique explique de quelle manière se forment ces rayons. Mais que font les hommes quand la superstition & l'ignorance les conduisent? Aurais-je tort, s'il m'étoit permis d'emprunter ici une allégorie de la Fable, d'applaudir à Momus, lorsqu'il dit que les Dieux étoient yvres de nectar, quand ils firent l'homme, & que de sens froid ils ne purent regarder leur ouvrage sans rire.

Vous croiriez peut-être qu'il n'y a dans les *Lettres Edifiantes* que des détails de Religion, des Relations de Miracles. On y trouve, Monsieur,

des obſervations ſur les Mœurs, les Uſages, des Anecdotes intéreſſantes ou agréables. Vous dirai-je que nos Marchands d'Alexandrette, pour porter des nouvelles à leurs correſpondans d'Alep, ſe ſervent de ces fameux pigeons de Bagdad, les plus prompts & les plus rapides meſſagers de l'univers : ils font en trois heures ce que nos Cavaliers ne font qu'en trois jours. Vous apprendrai-je de quelle manière les Curés Grecs de la campagne conſervent la Sainte Euchariſtie, & l'adminiſtrent à leurs malades ? Ils font faire un grand pain le jeudi Saint ; ce pain étant tout chaud, ils le conſacrent ; étant conſacré, ils le trempent dans les eſpèces du vin, & l'expoſent enſuite au ſoleil pour le faire ſécher ; étant ſec, ils le pulvériſent dans un petit moulin, & gardent cette poudre dans un ſac aſſez malpropre ; lorſqu'on les appelle pour donner le Saint Viatique, ils prennent un peu de cette poudre avec une cueiller, & la font doucement tomber dans la bouche du malade. Je n'oſe preſque pas vous faire remarquer les abus

que l'incapacité des Prêtres Arméniens a introduits dans le Sacrement de Pénitence. Le Confesseur, pour avoir plutôt fait, & pour recevoir sa rétribution, a par écrit une longue liste de péchés qu'il récite, sans y supprimer les plus énormes. Le pénitent, soit qu'il s'en reconnoisse coupable ou non, répond : *j'ai péché contre Dieu.* Si ce confesseur, mieux instruit de son devoir, interroge son pénitent, il ne lui dira mot sur l'accusation qu'il lui fera de péchés griefs : mais s'il vient à s'accuser de quelques faits, qui sont plutôt des superstitions que des péchés, comme d'avoir tué un chat ou un oiseau, alors le Confesseur, prenant un ton sévère, fait de rudes réprimandes à son pénitent, lui impose de rigoureuses pénitences. Il n'oublie pas surtout de le questionner s'il n'a point de bien d'autrui; car s'il le cas y écheoit, il s'applique où à son église la restitution qui est due à l'homme volé.

Vous seriez sans doute édifié de la modestie & du respect que les Ethiopiens apportent dans les Eglises. Ils n'y en-

trent que pieds nuds : on n'y entend ni parler ni moucher, & on n'y tourne jamais la tête. Il faut avoir du linge blanc pour s'y préſenter.

Tout le monde connoit, Monſieur, les moyens dont un Procureur ſe ſervit pour annuller une fauſſe obligation ; il produiſit une fauſſe quittance. Mais qui ſe ſeroit attendu à trouver dans un juge l'ame d'un Procureur ? ...

« Deux Grecs portoient une affaire devant le Juge de Scio. Une des parties avoit des papiers & des raiſons qui décidoient en ſa faveur ; il plaida ſa cauſe avec toute l'éloquence que peuvent inſpirer & l'eſprit d'intérêt, & l'aſſurance du bon droit ; les aſſiſtans croyoient le plaidoyer ſans replique & condamnoient déjà ſon adverſaire. La partie adverſe ſe préſenta cependant avec un air de confiance qui ſe reſſentoit du triomphe : pour toutes pièces juſtificatives, il n'avoit à la main qu'un ſimple papier blanc, dans lequel il avoit enveloppé quelques pièces d'or. Après que le premier eût dit tout ce qu'il avoit à dire, il s'avance, & ſans perdre le temps à ha-

ranguer, il va droit au fait, préſentant au Cadi ce papier plein de pièces d'or : Seigneur, dit-il, tout ce que ma partie vient d'avancer eſt faux, en voici la preuve par témoins, je vous prie de l'examiner vous-même. Le Cadi reçut le papier, il le déploya, & après avoir compté les ſequins, il dit au premier : mon ami, tes raiſons ſont bonnes, mais celui-ci a quarante témoins d'une ſincérité éprouvée, qui diſpoſent contre toi : je ſuis obligé de te condamner, à moins que tu n'en fourniſſes d'auſſi bons & en auſſi grand nombre. Comme ce miſérable n'en avoit ni le pouvoir ni la volonté, les quarante ſequins l'emportèrent ſur le bon droit ». Quel fléau pour des citoyens qu'un Juge qui eſt perſuadé, comme petit Jean, que l'honneur ſans argent eſt une maladie !

Quoique je ſois bien perſuadé, Monſieur, que les meilleurs repas ne ſont pas ceux que *Lucullus* donna dans la ſalle d'*Apollon*, je me permettrai de vous donner une idée de ceux qui ſe font en Perſe. Vous

ſavez que l'uſage des feſtins publics y eſt très-ancien, puiſque le livre d'*Eſther* fait mention de la ſomptuoſité du banquet d'*Aſſuerus*. C'eſt durant ces banquets que le Roi donne audience aux Miniſtres des Princes étrangers. On y étale tout ce qu'il y a de plus précieux : les tapis ſur leſquels on s'aſſeoit ſont de grand prix ; les napes ſont de brocard, on ſert le Roi dans un vaſe d'or pur, de plus de trois pieds de diamètre ; le couvercle & le cadenat ſous lequel ſa portion eſt renfermée, ſont de même matière, & on porte ce vaſe en cérémonie ſur un eſpèce de brancard, orné de lames d'or. L'Ecuyer Tranchant ouvre le cadenat devant Sa Majeſté ; il ſe met à genoux, & après avoir goûté les mets, il les ſert dans pluſieurs plats d'or, avec une cueiller & une fourchette d'or qu'il garde toujours à ſon côté. Les bouteilles & les taſſes ſont d'or émaillé, garnies de pierreries. On les range ſur les bords d'un baſſin de marbre qui eſt au milieu de la ſalle, & on place au coin de ce baſſin quatre petits tonneaux d'or & quatre d'argent, qui pèſent

pèſent chacun la charge d'un homme. Les Seigneurs de la Cour ſont aſſis ſur leurs talons, par reſpect ; les enfans du Sérail, debout, donnent de l'air avec de longs éventails faits avec des queues de paon. On met en parade devant la ſalle à manger quantité d'éléphans, de lions, de tigres, de léopards. Les chaînes & les clous avec leſquels on les attache ſont d'or, & chacun de ces animaux a devant lui deux cuvettes d'or, dans l'une deſquelles eſt ſa boiſſon, & dans l'autre ſa nourriture. Mais ce qui relève l'éclat de ce pompeux étalage, c'eſt le coup d'œil magnifique que préſentent dix-huit chevaux de main, rangés devant cette ſalle; chaque cheval vaut un tréſor. Les étriers ſont d'or, les brides, les ſelles ſont d'or émaillé, garnies de pierres précieuſes, auſſi bien que les houſſes. Le harnois de l'un eſt couvert de diamans, & celui de l'autre d'émeraude, de rubis, de ſaphirs, de très-groſſes perles. On range quelquefois parmi ces chevaux des ânes ſauvages. « Un Eſpagnol, ſurpris de les voir ſi bien parés, per-

dit sa gravité & ne pût s'empêcher de rire. Un Officier de la Cour s'approcha de lui & lui demanda fort civilement ce qui lui donnoit occasion de rire; il répondit qu'il rioit de voir traiter avec tant de distinction des animaux qu'on traitoit avec le dernier mépris en Espagne. L'Officier lui répliqua avec respect: c'est que les ânes sont communs dans votre pays, & nous en faisons grand cas dans le nôtre, parce qu'ils y sont très-rares ».

J'oublois de vous observer que, dans ces magnifiques repas, le Roi, par politique, force les grands de sa Cour de boire jusqu'à l'excès, pour apprendre d'eux bien des vérités qu'il ignoreroit sans cet artifice. Il est donc vrai que partout la vérité n'entre dans les oreilles des Princes, que comme l'argent dans leurs coffres; un pour cent.

Dans un siècle où les femmes ne se contentent pas de se parer, comme la mère des Gracques, où le desir de nous plaire sans doute leur fait épuiser toutes les ressources de l'art, ne seroit-ce pas leur donner des

marques de notre reconnoissance, que d'offrir à la mode de nouveaux modèles ? Je me fais un devoir de leur peindre les Mahométanes. « Elles sont coëffées en cheveux d'une manière fort variée, tantôt en pyramide, tantôt en triangle ou en croissant, d'autre fois en rose ou en tulippe & en d'autres figures de fleurs, qu'elles imitent en assujetissant leurs cheveux sur la tête, par le moyen de boucles d'or garnies de diamans. Plus communément elles divisent leurs cheveux en tresses pendantes sur leurs épaules : elles y attachent de petites plaques légères d'or & de pierreries. C'est un art que de savoir alors faire certains mouvemens de tête qui fassent paroître la beauté & le brillant de leur chevelure. Elles se percent une des narines & y portent un anneau d'or où est enchassé quelque gros diamant. Leurs oreilles sont aussi percées tout autour de plusieurs trous, pour y attacher autant de pierreries, en demi cercle; elles se peignent les bouts des ongles d'un beau rouge qu'elles expriment de la feuille d'un arbrisseau,

& elles ont toujours à la main quelques fleurs, quelques fruits, ou un petit flacon d'eau de senteur ».

Vous voyez, Monsieur, que les fervens Missionnaires de la Compagnie de Jésus ne se sont pas bornés à rendre compte de leur situation, de leurs travaux, de leurs succès. Leurs Lettres écrites d'une manière simple, claire, élégante, naturelle & méthodique, sont parsemées de dissertations savantes & d'observations utiles sur la Géographie & l'Astronomie, sur les Mœurs, les Usages & le gouvernement de beaucoup de Nations qui nous étoient inconnues. Enfin, il n'est pas de livre, selon M. *de Fontenelle*, qui réponde mieux à son titre que les *Lettres édifiantes & curieuses*. M. *de Querbeuf*, dont les vertus animent les talens, a donc servi la Religion & les Sciences, en sauvant de la nuit du temps cette précieuse collection. M. *Brotier*, l'Editeur célèbre de *Tacite* & de *Pline*, l'a aidé de ses conseils & de ses lumières. Je ne doute point, Monsieur, que vous ne vous apperceviez avec autant de plaisir que

de reconnoissance, combien cette édition l'emporte sur la première. Dans celle-ci on avoit mis en quelque sorte pêle-mêle les Lettres de la Chine, de l'Inde & de l'Amérique ; & si dans cet arrangement on gagnoit d'un côté de la variété, il s'y trouvoit aussi une confusion désagréable pour les Lecteurs qui aiment à suivre les objets, & à classer sans peine leurs idées & leurs connoissances. Ce recueil est partagé en quatre parties : la première renfermera les Mémoires du Levant, la plus ancienne des Missions Françoises, & l'une des plus importantes à soutenir & à conserver. La seconde sera composée de Lettres de l'Amérique, tant Septentrionale que Méridionale. La troisième sera consacrée aux Indes ; & la quatrième à la Chine, au Tonquin & à la Cochinchine. Il a déjà paru douze volumes de cette précieuse collection ; & les bornes de ce Journal ne m'ont permis de vous parler aujourd'hui que des cinq premiers.

Je suis, &c.

LETTRE VII.

Oraiſon Funèbre de Meſſire Pierre-Auguſtin-Bernardin de Roſſet de Fleury, *Evêque de Chartres, grand Aumônier de la Reine, Commandeur de l'Ordre du Saint Eſprit, &c. Par M.* le Boucq, *Doyen de l'Egliſe Collégiale de Saint André de Chartres, & ancien Profeſſeur de Rhétorique au Collège de la même Ville. A Chartres, chez* Michel des Hayes, *rue des Changes, à la Providence. Et à Paris, chez* Baſtien, *rue du petit Lion, Fauxbourg Saint Germain.*

Vous plaignez ſouvent notre ſiècle, Monſieur, d'avoir beaucoup d'eſprit & peu de raiſon. Vous gémiſſez ſurtout de voir que la religion, qui ouvre aux hommes la voye du bonheur, ſoit le jouet de cet eſprit du jour, & l'objet des mépris

d'une philosophie audacieuse. Cependant quelle que soit la licence de la plupart de nos écrivains, il est encore des sujets fidèles à leur serment, qui combattent vaillamment sous les drapeaux de l'Eglise; il en est, qui, à la tête du camp d'Israël, poursuivent ses ennemis avec les armes invincibles de la parole divine; il en est, dont le cœur, sanctuaire de l'innocence, dont les mains pures, toujours élevées vers le ciel, attirent les regards du Très Haut sur les soldats de cette armée sainte & sur ses chefs.

Tel a été le sage & vertueux Prélat, dont M. le *Boucq* nous fait le portrait, dans l'éloge funèbre que je vous annonce. L'Orateur débute par le tableau de la douleur, & de la consternation de tous les ordres de la Ville, qui déplorent, dans la personne de leur Evêque, la perte d'un Pasteur assidu, d'un Pontife qui honoroit la religion & l'humanité. Les louanges publiques que l'on décerne aux vertus de cet illustre Prélat, à sa modestie, à sa sensibilité, à sa foi animée & agissante pour les intérêts de la religion, sont

la matière de ce discours. L'Auteur ne veut être que le fidèle écho de la voix publique ; dans ce dessein, il fixe deux points de vue, sous lesquels il fait envisager son héros : « L'influence » de la foi dans les actions de la vie » publique de M. l'Evêque de Chartres : » L'influence de la foi dans les ac- » tions de la vie privée. C'est-à-dire : » que la foi présida constamment aux » entreprises laborieuses du zèle de » ce Prélat : Que la foi dirigea constam- » ment sa main dans la dispensation » de ses immenses bienfaits. » Tel est le plan du Panégyriste : suivons-le dans la distribution de son ouvrage. Qu'y verrons nous ? Des titres fastueux, des images, des noms, des exploits, pompe orgueilleuse dont on entoure la cendre des hommes illustres ? Non. « Tout cet amas d'une gloire, » Hélas ! qui n'est plus, peut bien » servir d'aliment à l'orgueil de ces » ames communes qui naissent quel- » quefois parmi les grands. Mais dût-il » jamais entrer dans l'éloge d'un Pon- » tife du Très-Haut ? *Ah !* la vraie » noblesse d'un Evêque, est d'être

» l'un des successeurs des Apôtres, & » toute sa gloire est d'en retracer les » vertus. Voilà ce qui fait sa véritable » grandeur; voilà ce qui lui attire les » hommages des peuples. »

Si vous suivez l'Evêque de Chartres avec son Panégyriste, vous le verrez dans l'âge des écarts, embrasser la sagesse, entrer dans ses voies, les pratiquer constamment, en puiser le goût dans les entretiens de ses disciples, & fuir les compagnies dangereuses des esprits frivoles. Le jeune Abbé *de Fleury* marche avec succès dans la carrière des études, il s'exerce à toutes les vertus du sacerdoce, il en nourrit son cœur : bientôt les portes du Sanctuaire s'ouvrent pour le recevoir; il obtient l'onction sacrée, dont il se montre vraiment digne, en frémissant sous la main qui lui impose le fardeau de son auguste état. Appellé à la Cour par la feue Reine, il a le courage de s'y montrer régulier dans sa conduite, inébranlable dans la vertu; cet exemple glorieux fixe sur lui tous les regards, on l'admire, on l'estime, on le juge digne du trône

Epiſcopal ; il y monte. Là il juſtifie ſon élévation, & met le comble aux eſpérances qu'on a conçues de lui. « Il parle ; le feu de l'amour divin » brûle dans ſon cœur, la modeſtie » brille en ſes traits, le tréſor des gra- » ces céleſtes eſt dans ſes mains ; ſon » *maintien, ſes exemples*, ſes larmes, » ſemblent répéter ce qu'*Auguſtin* di- » ſoit au peuple d'Hyppone : *non, je* » *ne veux point être ſauvé ſans vous*, » *duſſai-je n'avoir qu'une moindre* » *gloire dans le Ciel & la partager* » *avec mes chers enfans* ». Son zèle éclate dans toutes les fonctions Epiſcopales ; inſtructions, viſites, exhortations, aumônes, ſynodes, tout eſt mis en uſage pour le bonheur de ſon troupeau, pour animer ſes coopérateurs à le ſeconder utilement. Dans les Aſſemblées du Clergé, il réclame en faveur de l'ancienne diſcipline contre toute innovation funeſte au ſalut des ames conſacrées à la retraite ; contre *les productions impies de ces hommes ſans frein, qui bravent avec une égale audace & la main qui porte*

le sceptre, & la main qui lance le tonnerre.

Dans les visites de son Diocèse, il se montre avec la sainte ardeur d'un Apôtre & la tendresse d'un père. Lisez, Monsieur, ce morceau entier, & vous y trouverez beaucoup d'intérêt. Vous aimerez surtout le passage que je vais vous rapporter.

« C'est là que, plus satisfait de pénétrer dans un humble réduit, que » d'habiter dans le Palais des Rois, » il est assis à côté de l'indigent & du » moribond, conversant avec eux, » répandant avec eux des larmes, » mêlant à ses bienfaits des paroles de » consolation, & leur montrant la » couronne que le Ciel réserve à leurs » privations & à leurs souffrances. » C'est là que, pacificateur affable, » *autant qu'*ami de l'équité, il juge » les différens, termine les débats, » réconcilie le Pasteur avec les Ouailles, les Ouailles avec le Pasteur, *exerçant sur les uns & sur les autres*, sans » orgueil comme sans effort, cet aimable empire que la vertu donne

» aux ames supérieures sur le reste » des hommes ».

Dans les calamités publiques, les disettes, les incendies, l'Evêque de Chartres déploye toute l'activité du zèle d'un Pasteur sensible; il se porte partout, il remédie à tout; il ne rougit point de prêter ses mains aux ministères les plus fatiguans, d'exposer sa vie aux dangers, pour arracher à la mort ses victimes. Il ouvre sa bourse aux malheureux dépouillés de toute subsistance par les fureurs de l'embrasement; à ceux que les injures du temps & d'une saison fâcheuse ont frustré du fruit de leurs travaux; il veut qu'on y puise largement de quoi suffire à leurs besoins & réparer leurs pertes. « Il prodigue ses secours à ces » familles respectables, descendantes » d'ayeux, dont la valeur ne fut point » mettre de bornes à ses sacrifices; » mais avec quelle délicatesse & quel » ménagement » ! Cet endroit vous plaira, Monsieur, par le sentiment qui l'anime.

De ces faits qui prouvent que la foi dirigea constamment les entreprises

de la vie publique de ſon héros, l'Orateur paſſe à ceux qui ſont admirer l'influence de la foi dans les actions de ſa vie privée; ſeconde partie de cet éloge.

Les ambitieux ne cherchent que la gloire des actions d'éclat; réduits à la vie privée, ils n'offrent plus rien qui ſoit digne d'admiration. Là, c'étoit le héros, ici ce n'eſt plus que l'homme; ils veulent paroître grands, & ne cherchent point à l'être. Mais une ame dont la foi régla les mouvemens & les démarches, offre un ſpectacle intéreſſant dans quelque carrière qu'on la ſuive. De ce lieu commun, plus étendu dans le texte, qui, par-là même, vous paroîtra peut-être un peu affoibli, l'Orateur paſſe au détail de la vie privée de ſon héros.

L'Evêque de Chartres ne fut jamais altéré de la ſoif de l'ambition; jamais la proſpérité ne l'enyvra, dans l'âge même où les paſſions exercent ſur l'homme tout leur empire. Le Cardinal *de Fleury*, ſon oncle, s'oppoſe, par modeſtie, à ce qu'on le décore, avant le temps, de la pourpre Epiſcopale.

Le neveu, non moins modeſte, ne ſait point murmurer de cette oppoſition; il y applaudit. Devenu Evêque, il eſt toujours auſſi humble, auſſi déſintéreſſé. Le Prince veut lui ouvrir les tréſors du Sanctuaire; le Prélat, riche de ſa modération, s'excuſera d'accepter cette libéralité.

Vous n'attendez pas de moi, Monſieur, que je fixe votre attention ſur tous les détails de l'Orateur. Il en eſt qui vous paroîtront communs; d'autres qui vous ſembleront ſaillants, & pour leſquels le peintre anime ſon pinceau. « Libre de tout intérêt, dit » M. *le Baucq*, M. l'Evêque de Char» tres à la Cour, *a placé ſon ambition* » *dans un lieu* bien plus élevé que le » trône des Rois. Réfugié dans les » bras de la foi, comme dans un aſyle, » c'eſt de-là qu'il contemple la fragi» lité de ces chimères humaines qu'on » appelle grandeurs; c'eſt de-là qu'il » apprend tous les jours à ſe déſabu» ſer du vain éclat des biens de la » terre; c'eſt de-là que le ſpectacle du » courtiſan yvre d'ambition, eſt pour » lui une leçon conſtante de détache-

» ment, comme autrefois chez un peu-
» ple célèbre, la vue d'un esclave dans
» l'yvresse étoit pour les ames bien-
» nées une leçon de tempérance ».

Après plusieurs exemples accumulés de la piété du Prélat défunt, dont quelques uns sont touchans, l'Orateur insiste avec sentiment sur la perte de ce Pontife, sur la gloire de son Eglise & l'honneur de la religion. Ensuite il chante son apothéose d'une manière qui vous paroîtra neuve.

» Ah! s'écrioit David dans sa douleur,
» après la mort de Saül & de Jona-
» thas : gardez-vous de l'annoncer aux
» ennemis d'Israël & sur les places de
» Geth & d'Ascalon : & moi par un
» mouvement contraire à celui de
» David, je dirai : annoncez, annon-
» cez aux superbes ennemis de la re-
» ligion, la mort du pieux Evêque de
» Chartres; qu'ils jouissent du spectacle
» de ses funérailles, & qu'ils soient
» confondus; qu'ils voient couler les
» larmes du vertueux Monarque &
» de l'auguste Reine qui l'honorent
» solemnellement de leurs regrets ».

Cette Oraison Funèbre respire par-

tout l'honnêteté, la nobleſſe & la ſenſibilité. L'Orateur paroît s'être peint lui-même, en peignant ſon Evêque; car le diſcours prend ordinairement la teinte des mœurs de l'Ecrivain. Vous l'eſtimerez à ce titre, Monſieur; vous n'y trouverez point de ces mouvemens qui étonnent, qui tranſportent; de ces traits brillans qui frappent; mais ni le ſujet, ni le plan de l'Orateur ne les comportoient.

A l'égard du ſtile & de la diction, vous rencontrerez des tours, des conſtructions, des images qui bleſſeront votre oreille délicate; des mots étonnés de ſe voir enſemble, des défauts d'harmonie. Un peu trop de monotonie dans l'exécution & la compoſition; une abondance ſtérile, des circonlocutions traînantes, des tranſitions bruſques; mais ces taches ne vous empêcheront pas d'eſtimer cet ouvrage pour le fond, & même pour les détails en général; vous paſſerez donc ces foibleſſes en faveur de la bonté de l'enſemble.

Je ſuis, &c.

LETTRE VIII.

Hiſtoire Naturelle de la France Méridionale, ou Recherches ſur la Minéralogie du Vivarais, du Viennois, du Valentinois, &c. Tome ſecond. Par M. l'Abbé Giraud-Soulavie. *A Paris, chez* Quillau, *rue Chriſtine;* Mérigot, *Quai des Auguſtins, près le Pont-Neuf, &* Belin, *rue Saint-Jacques.*

Les montagnes volcaniſées ſont l'objet du ſecond volume de cet ouvrage. Un volcan éteint s'offre ordinairement ſous la forme d'un cône tronqué: vers ſa ſection ſe trouve le Cratère ou la bouche ignivome, de laquelle on voit encore partir les anciens courans de laves qui ſont étendues dans les baſſes vallées. Comme les fluides, elles ſont ſemblables ſouvent au mache-fer, toujours ſpongieuſes, toujours attirables à l'aimant, douées de beaucoup

de feu électrique & toujours fusibles à un feu médiocre.

Les Amateurs de l'antiquité, de la saine physique, de l'histoire de la nature & de la religion, liront avec plaisir que l'Auteur a trouvé l'époque de l'éruption de quelques uns de ces volcans: il les place vers le commencement de l'ère chrétienne, [page 356, *tome* 2] ce qui anéantit l'opinion de ceux qui ont donné à la terre une antiquité démesurée, parce que, disoient-ils, on ne trouve pas dans les histoires, le récit de ces incendies. On lira avec plaisir dans l'ouvrage de M. *Soulavie*, que non-seulement ce récit se trouve dans l'histoire, comme on le voit, mais que le nom de chaque Montagne volcanisée, conserve encore l'idée de l'ancien embrasement, comme l'observe l'Auteur, page 181: on ne peut donc conclure, pour l'antiquité du globe, de l'extinction actuelle de ces volcans.

Mais quand même l'Auteur n'auroit point assigné leur époque, il suffiroit de savoir que le Vésuve avant l'éruption de 1631, ne donnoit plus de

feu depuis cent trente ans; ſa bouche s'étoit fermée, ſes croupes étoient ornées de beaux arbres; tout-à-coup il éclata, lorſque les peuples voiſins avoient oublié que cette montagne avoit brûlé.

Dans ſon étude & ſes deſcriptions des volcans, M. Soulavie ſuit la marche de l'eſprit humain, qui procède dans ſes recherches, du plus ſimple au plus compoſé, & du plus connu vers le moins connu; il décrit ainſi les laves en détail & en forme de nomenclature, avant de décrire les volcans qui les ont vomies, & chaque volcan particulier, avant ce groupe de Montagnes volcaniques entaſſées, qui forment les hautes Montagnes Vivaroiſes, celles du Vèlai & de l'Auvergne, & qui ſemblent partir par branches de volcans propagés vers le Rouergue, vers le Languedoc & la Provence, juſques dans les Iſles de la Méditerranée. Que les phénomènes de tous ces incendies dûrent être effrayants, lorſque la France méridionale fut inondée de fleuves de lave brûlante! Ne ſoyons pas ſurpris

que les hommes aient exprimé leur frayeur, en nommant la plupart de ces bouches ignivomes, le *Tartare*, le *Mont-du-Diable* : toutes ces étimologies annoncent bien l'âge récent de ces incendies, & quadrent merveilleusement avec leur époque annoncée dans l'hiſtoire.

Après avoir décrit ces volcans les uns après les autres, l'Auteur décrit celui de Neivac ou de Saint-Leger ; ſes flames voltigeantes, ſes eaux martiales chaudes, les exhalaiſons méphytiques, mortelles pour tous les animaux qui les reſpirent, des roches qui en communiquant avec le foyer embraſé ſouterein, ſont encore toutes chaudes, annoncent le feu intérieur couvé & caché : l'Auteur a fait pluſieurs obſervations ſur ces vapeurs, pour examiner leur nature ; elle eſt analogue à celle de la vapeur de charbon de bois ; comme elle, elle donne la mort, mais bien plus vîte aux animaux qui la reſpirent. L'Auteur a fait l'ouverture de ces animaux ſur les lieux ; il a obſervé quelles parties étoient attaquées, d'où il déduit la

théorie & les remèdes des maladies des aphyxiés ; il a eû même le courage d'anſpirer ces vapeurs pour en décrire le goût, qui eſt acide, d'où il infère que c'eſt là un ſoupirail ſulphureux, émané du foyer encore embraſé.

Après avoir examiné ces petits volcans, l'Auteur décrit les groupes de volcan du Mont Coiron : cette grande Montagne eſt un vrai crible de bouches volcaniques : elles ont vomi un grand plateau de laves poſées ſur un ancien lit de rivière, dont elles ont détourné la marche ; ce lit fluviatile eſt lui même ſur une roche calcaire, celle ci ſur des roches granitiques. C'eſt ſur ces pics iſolés & inacceſſibles, que les Seigneurs du Vivarais établiſſoient leur demeure ; ils défioient toute la Terre lorſqu'ils étoient barricadés ſur ces pics : tel eſt l'ancien Château de Cheylus d'un aſpect le plus pittoreſque ; il n'en reſte que des maſures qui arrêtent les regards du voyageur, & qui ſont les monumens de l'ancien génie des François, ſous le Gouvernement féodal.

Les volcans de la montagne terminent cette partie ; rien de plus imposant que l'aſpect de ces laves froides & inactives, délaiſſées par le feu ſur des hauteurs ſouvent inacceſſibles : la Loire deſcend de ces pics & du pied d'un volcan, entraînant juſqu'à la mer des pierres uſées volcaniques : ces Pays ſont le théatre des météores où ſe forment la grêle, le tonnère, & ils abondent en fluides électriques.

Je ſuis, &c.

Comédie Françoiſe.

M. *du Roſoy* n'a fait qu'un ſaut du Théâtre Italien au Théâtre François. Le 6 Juillet on y a repréſenté une Tragédie de cet Ecrivain, où les ſpectateurs n'ont deſiré autre choſe qu'un ſtile pur, du mouvement, des ſituations, de la vraiſemblance & de la raiſon. Tout cela excepté, la pièce & le plan ont paru dignes de la plume à qui nous devons le *Poëme des ſens* ;

mais admirez la malice du Public. Pour prix des efforts de M. *du Rosoy*, on a hué la plus grande partie du premier acte de sa Tragédie, & par une progression naturelle, les murmures ont doublé pendant le cours entier des deux actes suivans. Au quatrième acte, les esprits se sont un peu appaisés en faveur d'une situation servilement copiée d'après le *Gustave de Piron*. Quelques scènes du cinquième acte ont mérité des applaudissemens, & personne, pas même les caractères les plus pacifiques, n'a voulu donner son approbation au Dénouement.

Voilà, Monsieur, dans sa plus exacte vérité, l'effet qu'a produit ce *Richard III* accueilli à *Toulouse*, il y a quelques années, avec un enthousiasme qui tenoit du délire. Pourquoi cette opposition de sentimens sur le même ouvrage? C'est qu'il y a plus de goût sans doute chez les peuples qui avoisinent la Garonne, que parmi les habitans de la Capitale. M. *du Rosoy* ne balancera point à décider la question.

Messieurs les Comédiens n'ont rien négligé pour assurer le succès de cette

Tragédie ; on doit leur rendre la juſtice qu'ils ont mis de leur côté beaucoup d'ardeur & d'enſemble. Félicitons M. *du Roſoy* d'être en faveur auprès de *Meſſieurs les Csmédiens*. N'auroit-il eu que le talent d'exciter leur bienveillance, c'eſt toujours un talent. Au reſte, il dépendroit des hommes de Lettres de jouir du même avantage, en renonçant à leur prééminence chimérique ; car tout bien conſidéré, que ſont-ils auprès de *Meſſieurs les Comédiens* du Théâtre de la Nation ?

Je ſors d'une ſeconde repréſentation de *Richard III*. Jugez de l'inconſtance de nos pauvres têtes. Quelques mains ont donné des applaudiſſemens aux mêmes endroits qu'on avoit honnis la première fois, & pour comble de ſottiſe on a demandé l'Auteur. En vérité, vous rirez de notre patience & de notre biſarrerie, quand l'impreſſion vous mettra ſous les yeux la Tragédie de M. *du Roſoy*.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIV.

Éloge de Charles de Sainte-Maure, Duc DE MONTAUSIER, *Pair de France, Gouverneur du Dauphin, Fils de* Louis XIV, *Discours qui a remporté le Prix de l'Académie Françoise en 1781, par M.* Garat, *avec cette Epigraphe :*

Jamais l'art de la Cour & son souffle infecté
N'altéra de son cœur l'austère pureté.

(VOLTAIRE.)

A Paris, chez Demonville, *Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Christine, aux Armes de Dombes.*

DANS le siècle précédent, lorsqu'il y avoit encore peu de livres dignes

d'être lus, la fonction d'Ecrivain devoit être fort commode pour un homme d'esprit. Quelle moisson abondante d'idées neuves & intactes chaque sujet ne lui fournissoit-il pas? Mais aujourd'hui tout est dit; tous les genres sont épuisés; on a tant pensé, on a tant écrit sur toutes les matières, qu'il reste aux modernes peu de choses à glaner; quel doit être l'embarras & le tourment d'un Auteur à prétention, qui veut dire des choses neuves sur un sujet usé? Quelle contention! quels efforts!

L'homme de génie est bien plus à son aise: il a un caractère qui lui est propre, une manière de voir qui n'est qu'à lui: les idées les plus rebattues prennent en passant à travers son imagination une teinte nouvelle; il trouve dans son âme une source inépuisable de sentimens vrais & naïfs, une chaleur féconde qui répand de l'intérêt sur les choses les plus communes; & quand on intéresse, on est toujours neuf.

L'esprit n'a aucune de ces ressources: il n'a point de ton qui lui appartienne & qui le caractérise; il est essen-

tiellement froid ; il peut plaire, éblouir, étonner, mais il n'échauffe jamais. Que fera donc un Auteur ingénieux qui aſpire à la palme de l'éloquence, mais qui n'eſt pas né Orateur ? Comment pourra-t-il vaincre la ſatiété du public, réveiller le lecteur dégouté du ſolide, & blaſé ſur le bon ſens ? Au défaut des idées neuves qu'il ne pourra pas créer, il en préſentera de fauſſes ; le faux a toujours un grand air de nouveauté ; il ſe jettera dans des digreſſions propres à faire briller ſes vues morales & politiques ; quand il lui arrivera de penſer d'une manière juſte & naturelle, pour ſauver ſon honneur, il aura ſoin de s'envelopper miſtérieuſement dans des expreſſions obſcures guindées, qui donneront à ſes conceptions l'apparence de la profondeur ; l'emphaſe lui tiendra lieu de chaleur & de ſentiment ; ſes mouvemens oratoires feront des maximes & des antithèſes ; il fatiguera ſa tête, parce que le cœur ne lui dira rien.

Ces défauts ſont devenus en quelque ſorte néceſſaires dans ce ſiècle où le génie eſt extrêmement rare & l'ef-

prit fort commun. Il eſt naturel de ſe ſervir de ſes avantages; il faut bien qu'un Auteur étale ſon eſprit, quand il n'a pas un talent ſupérieur à l'eſprit même; voilà ce qui a perdu l'éloquence : nos modernes Orateurs ne ſongent qu'à accumuler des penſées hardies & brillantes : cependant ce n'eſt point avec des ſentences bruſques, iſolées & ſans aucun développement, qu'on peut perſuader & toucher. L'éloquence veut des ſentimens & non des axiomes, des images, & non des réflexions, des tours vifs, & non de froids raiſonnemens : dans les plus beaux endroits de nos Orateurs célèbres, on ne trouve rien qu'un autre n'eût pû penſer comme eux. Qui jamais après avoir lu l'éloge du grand *Condé*, s'eſt aviſé de ſonger que l'Auteur eût de l'eſprit? Les grands traits de *Boſſuet* ne ſont que les élans de ſon âme; le cœur de *Fénelon* dirigeoit ſa plume. Je dirois donc aux Orateurs comme aux Poëtes de nos jours, qui déshonorent leurs talens par une puérile affectation : oubliez-vous vous mêmes, & faites que le lecteur

vous oublie; pénétrez vous de votre sujet, sentez vivement, soyez simples, naturels & vrais, c'est alors que vous paroîtrez absolument neufs.

La plupart de ces observations peuvent s'appliquer à l'Eloge de *Montausier*, couronné par l'Académie Françoise. On ne reconnoit point dans ce discours, d'ailleurs estimable, le ton ni le goût de la véritable éloquence; l'Auteur qui marche sur les traces de *Montesquieu*, semble aspirer à la gloire d'un penseur profond, plutôt qu'à celle d'un Orateur.

Le sujet est bien saisi & présenté sous le point de vue convenable; il ne s'agit point de louer les exploits guerriers, les talens politiques & littéraires de *Montausier*, c'est son caractère vertueux, c'est sa franchise austère au milieu d'une cour voluptueuse, qui doit être le principal objet de son éloge: cette idée un peu developpée, est l'unique fonds de l'exorde; mais le développement n'est pas heureux, & l'Auteur dès son début, semble annoncer qu'il fait peu de cas de la clarté & de la justesse des pensées.

A cette époque des merveilles des Arts, où l'esprit humain pouvoit s'égarer dans l'orgueil des prodiges qu'il enfantoit; la renommée de Montausier *semble avoir été destinée à mettre la gloire de la vertu à côté ou au-dessus de la gloire du génie.*

Voilà une phrase bien pénible & bien entortillée. L'orgueil *égare* l'esprit humain, mais l'esprit humain ne s'*égare* point *dans l'orgueil.* Quelle est donc la pensée que nous cache ce pompeux étalage de mots? Il me semble que la voici. *Il est étonnant que* Montausier *par sa vertu seule ait acquis tant de gloire, dans un temps où l'admiration pour les Arts pouvoit rendre la Nation insensible à tout autre mérite*: cette pensée est spécieuse; mais elle n'a rien de solide: ce n'est pas lorsque les chefs-d'œuvre de l'art commencent à éclore qu'ils excitent la plus vive admiration, parce que le Public n'est pas encore assez éclairé pour en connoître tout le prix. Les meilleurs ouvrages de *Molière* & de *Racine* ont été plus critiqués qu'admirés dans leur naissance. *Saint Evremont* confondoit l'*Andromaque* & le *Britannicus* avec la *Mu-*

riane, & l'*Alcyonée*. Quant aux chefs-d'œuvre de Peinture & de Sculpture, le nombre des connoisseurs en ce genre étoit réduit alors à un bien petit nombre; les Courtisans étoient plus occupés de leurs intrigues que des statues du parc de Versailles; il n'étoit donc gueres possible que la Nation s'*égarât dans l'orgueil des prodiges qu'elle enfantoit*, & cet orgueil ne pouvoit pas empêcher qu'on ne rendît justice à la vertu de *Montausier*, qui, lui-même, étoit un de ces *prodiges*; d'ailleurs, les lumières d'un siècle poli par les Arts, bien loin de le rendre indifférent sur la vertu, lui servent à la mieux apprécier; & quand la vertu est connue, il est impossible de ne pas lui rendre hommage; aussi *Tacite* regarde-t-il l'ignorance comme un des plus grands obstacles aux honneurs dûs à la vertu. « Notre siècle, dit-il, malgré son indifférence pour ce qu'il produit, rend hommage à la vertu, lorsqu'un éclat supérieur l'a fait triompher de l'envie & de l'*ignorance* » : *quoties magna ac nobilis virtus vicit ac supergressa est..... Ignorantiam recti & invidiam.*

Tous les grands Hommes du siècle de Louis XIV *ont trouvé depuis des successeurs, nul depuis* Montausier *ne s'est rendu immortel par l'exemple seul de sa vie.*

L'Auteur seroit bien embarrassé de nommer ces prétendus successeurs de tous les grands hommes du siècle de *Louis XIV*. Il seroit à souhaiter pour l'honneur de la Nation que cette pensée fût vraie.

S'il est vrai que l'Eloge d'un grand Homme soit presque toujours une accusation contre les Rois ou contre les Peuples, il doit être intéressant sans doute, de connoître quel a été le sort d'un homme qui, pendant quarante années de suite, a dit la vérité, &c.

Voilà un tour extrêmement louche ; il n'y a nulle liaison entre les deux parties de la phrase. Quand même il ne seroit pas vrai que l'*éloge d'un grand Homme est presque toujours une accusation contre les Rois ou contre les Peuples ;* il seroit cependant *intéressant de connoître quel fût le sort* d'un homme vertueux à la Cour. On entrevoit que l'Auteur a voulu dire : que les grands Hommes étant presque toujours victi-

mes de l'envie & de l'injuſtice, il eſt extraordinaire que *Montauſier* ait joui conſtamment de la faveur de ſon Roi & de l'eſtime publique; mais ſes penſées ne perdroient rien de leur prix, quand elles n'auroient pas beſoin d'interprète.

On remarque dans ce diſcours une ſorte de plan : l'Orateur ſe propoſe d'examiner *Montauſier*, d'abord comme Courtiſan, enſuite comme Gouverneur du Dauphin; mais il n'eſt pas fidèle au deſſein qu'il a tracé. Au lieu de nous montrer *Montauſier* à la Cour, il s'arrête aux actions de ſa jeuneſſe; ainſi cette apparence de plan n'empêche pas qu'il ne ſuive en effet l'ordre hiſtorique.

Les premières années de *Montauſier* ſe paſsèrent ſous le miniſtère de *Richelieu* & de *Mazarin*; l'Orateur ne peut ſe diſpenſer de dire ſon ſentiment ſur ces deux hommes fameux, c'eſt même une occaſion précieuſe pour faire briller ſon eſprit : malheureuſement un grand nombre de très-beaux eſprits ont déjà peint ces deux Miniſtres des couleurs les plus brillantes; tous les traits ſont épuiſés. Il eſt aiſé d'apper-

cevoir la gêne & l'embarras de l'Auteur, particulièrement dans l'esquisse qu'il nous donne du caractère de *Richelieu*, tout y est faux obscur ou commun.

« Cet homme qui étendoit la gloire de la Nation en attaquant sa liberté ; qui donnoit de la grandeur à des hommes dont il vouloit faire des esclaves, qui eût eu peut-être toutes les vertus d'un Roi, si on lui eût laissé la puissance absolue qui détruit communément toutes les vertus, &c. »

En attaquant sa liberté. Richelieu, il est vrai, a étendu l'autorité Royale & abaissé les grands ; mais il a procuré par la même le repos & le bonheur de la Nation, qui est devenue beaucoup plus libre, sous l'empire d'un seul Maître, que sous la domination d'une foule de petits tyrans qui l'opprimoient.

Qui donnoit de la grandeur. Il faut encore ici deviner la pensée de l'Orateur : veut-il parler des créatures de *Richelieu*, qu'il élevoit aux premières dignités de l'Etat, parce qu'il étoit sûr de leur soumission ; s'agit-il du Peu-

ple François, dont il étendoit la gloire en même-temps qu'il l'asservissoit à un pouvoir despotique ? Quelque sens que l'on adopte, l'expression manque de justesse ; on peut donner des places, des dignités à ses favoris, on peut illustrer une Nation par des victoires, mais la *grandeur* ne se donne point, elle tient au caractère ; il est visible que le bon sens a été sacrifié aux antithèses, ornement nécessaire des portraits.

Qui eût eu peut-être toutes les vertus d'un Roi : rien n'est plus prudent que ce correctif *peut-être*, car il est extrêmement douteux que *Richelieu* sur le trône, eût été juste, humain, modéré. *La puissance absolue qui détruit communément les vertus*, n'en donne jamais : le seul mérite de cette phrase consiste dans un jeu de mots peu digne d'un sujet aussi grave.

Les autres traits de ce tableau sont extrêmement communs & usés ; l'Orateur passe ensuite au portrait de *Mazarin*.

« *Mazarin* a apporté de l'Italie cette » politique artificieuse & vile, née au » milieu des attentats de quelques pe-

» tits Princes contre la liberté de plu-
» sieurs Républiques. Il exerce un
» pouvoir légitime en tyran adroit,
» qui craint de perdre une autorité
» usurpée, traite avec les passions qu'il
» devroit gouverner, distribue les em-
» plois & les graces à ceux dont il
» soupçonne la fidélité, & laisse dans
» l'oubli la vertu dont il n'a rien à
» craindre. *Montausier* est déjà assez
» connu pour que le Ministre soit sûr
» que c'est lui sur-tout qu'on peut né-
» gliger impunément. Dans le parti des
» rebelles, *Montausier* voit un Prince,
» son ami; il voit *Condé* qui l'appelle à
» des postes importans: sur le Trône
» il voit *Mazarin* & ses injustices. *Mon-*
» *tausier* demeure fidèle au Thrône, &
» se condamne à la fois à l'obéissance
» & à l'obscurité ».

M. *Garat* exagère les défauts de *Mazarin*, & ne rend point justice à ses grandes qualités: ce morceau d'ailleurs est écrit avec précision & avec noblesse, mais l'Auteur ne se soutient pas long-temps sur ce ton, & la suite est d'un style bien différent.

« Ceux qui *ne sont point étrangers au sentiment du besoin de la gloire*, sçavent

bien que c'eſt le ſacrifice qui doit coûter le plus à la vertu. Ainſi les années où *Montauſier* pouvoit prendre parmi les guerriers de la France, la place qu'il ambitionnoit, s'écoulent dans des emplois ſubalternes, *dont les ſuccès* mêmes ne donnent point de célébrité, & il eſt forcé de renoncer aux plus belles eſpérances de ſon cœur : *car la gloire, & ſur-tout celle des armes, aime à porter ſon éclat ſur des fronts, où brille encore l'éclat de la jeuneſſe.*

Ceux qui *ne ſont point étrangers au ſentiment du beſoin de la gloire.* Ceux qui ne ſont point *étrangers* à l'affectation du langage moderne, reconnoîtront dans cette phraſe une de ces tournures pénibles & guindées, que nos Ecrivains employent ſouvent pour exprimer les choſes les plus ſimples; n'eût-il pas mieux valu dire tout bonnement, *ceux qui aiment la gloire*, car c'eſt là où aboutit ce long circuit de termes pompeux.

Emplois dont les ſuccès. Peut-on dire le *ſuccès des emplois ?*

La dernière phraſe de ce paſſage qui eſt d'un *éclat* éblouiſſant ; *car la gloire aime à porter ſon éclat ſur*

des fronts où brille l'éclat de la jeunesse. Je ne dis rien de la conjonction *car*, si mal placée, & qui n'a aucune liaison avec ce qui précède : ce défaut est éclipsé par la foule des beautés dont cette phrase étincelle. que le tour en est brillant & poëtique ! l'Orateur personnifie la gloire & lui prête du sentiment : cette expression *porter l'éclat sur des fronts* est neuve & hardie ; mais ce qui doit fixer l'attention, c'est cette agréable opposition entre l'*éclat de la gloire* & l'*éclat de la jeunesse.*

Montesquieu égayoit quelquefois par des épigrammes, des sujets sérieux ; mais jamais son imagination n'a produit d'aussi ingénieuse antithèse. On diroit que M. *Garat* s'est fait un devoir d'employer dans l'Eloge de *Montausier*, le style de l'Hôtel de Rambouillet, sans doute pour honorer l'épouse de son héros, qui présidoit à ce sénat Littéraire.

Aux temps orageux de la Fronde succèdent des jours pleins de gloire & de splendeur ; *Louis XIV* commence à régner par lui-même. Tant de plumes

éloquentes ont célébré les merveilles de ce règne glorieux, que l'Auteur, pour paroître neuf, a été forcé d'être outré. « La gloire, dit-il, qui n'est jamais que l'ambition du petit nombre, est devenue le besoin de tout » un Peuple ». *La gloire qui est l'ambition du petit nombre*, ne paroît une façon de parler peu correcte. *La gloire devenue le besoin de tout un peuple*, est une idée fausse; le peuple même sous *Louis XIV*, a toujours été *étranger au sentiment du besoin de la gloire*. Souvent il a eu *besoin* de pain, mais jamais de gloire. Cette expression *besoin de la gloire*, est d'une création nouvelle, & l'Auteur la répète souvent avec complaisance.

Quelquefois M. *Garat* s'élève à la hauteur de la Poësie. « Les Arts dans » l'yvresse de leurs premiers succès *prennent* le Monarque qui les encourage » pour le Dieu qui les inspire ». Il ne faut pas lui reprocher ces débauches d'imagination qui sont extrêmement rares, mais elles ne s'accordent guères avec le ton général du Discours qui est plus philosophique qu'oratoire.

A l'aſpect de la Cour brillante de *Louis XIV*, il ſe demande à lui-même à quoi ſert tout cet éclat pour le bonheur du Peuple. Cette réflexion eſt juſte, & d'un Philoſophe ſenſible. Mais ce qu'il ajoute pour l'étendre & la développer, n'eſt qu'une déclamation vague, dénuée de toute eſpèce de raiſonnement & de logique.

« Le Peuple recevra-t-il de ce Thrône » environné de tant d'éclat & de magni» ficence l'exemple des mœurs qui » conviennent à la ſimplicité de ſa con» dition ? » Non, ſans doute, & ce n'eſt pas du Thrône qu'il doit recevoir cet exemple : les mœurs de la Cour la plus ſimple, ſont encore fort éloignées de celles qui conviennent à la ſimplicité du Peuple.

« Ah ! la politeſſe des Cours, les » vertus de l'héroïſme ſont trop étran» gères à ſon ſort. » Pourquoi cette exclamation ? Cela doit être ainſi ; & le peuple n'en eſt pas plus malheureux, parce que la Cour eſt polie, & que l'état eſt défendu par des héros. Obſervez que cette expreſſion *vertus de l'héroïſme* manque de juſteſſe, puiſ-

qu'il eſt évident qu'il s'agit ici de l'héroïſme guerrier : il eſt bon de remarquer que l'Auteur, après avoir dit que tout le peuple éprouvoit *le beſoin de la gloire*, ſoutient ici que les vertus de l'héroïſme lui ſont étrangères; c'eſt cependant le beſoin de la gloire qui fait les héros.

« Les Arts, ces productions aimables & brillantes de la jeuneſſe & des » paſſions de l'eſprit humain, s'occupent peu de ſes vrais beſoins & de ſa » morale ». Je ne puis concevoir comment un Ecrivain du mérite de M. *Garat*, un penſeur profond, peut avancer des idées démenties par le ſimple bon ſens.

Comment les Arts ſont-ils les productions *de la jeuneſſe & des paſſions de l'eſprit humain ?* Les Artiſtes, ſur-tout les Poëtes, ont preſque toujours produit leurs chefs-d'œuvre dans l'âge mur, parce que l'eſprit jouit alors de toute ſa force, & n'eſt point égaré par la fougue de la jeuneſſe. Sans doute un homme de génie a une imagination vive & ardente, mais bien loin que les paſſions contribuent à la production

de ſes ouvrages ; leur effet ordinaire eſt de détourner l'artiſte du travail & de lui faire négliger ſon talent : la ſeule paſſion qu'il doit connoître, c'eſt l'émulation & l'amour de la gloire.

Comment pourroit-on ſoutenir que les Arts s'occupent peu *des vrais beſoins & de la morale de l'eſprit humain* : quels ſont *les vrais beſoins* de l'eſprit ? N'eſt-ce pas la culture, l'inſtruction, les lumières ; les Arts ne ſont-ils pas occupés à ſatisfaire ces beſoins : je ne ſais pas ce que c'eſt que la *morale de l'eſprit humain*, mais je ſais que les Arts s'occupent beaucoup de la morale, qui conſiſte dans la connoiſſance de nos devoirs ; je ſais que tous les bons Poëtes embelliſſent des charmes de leur ſtyle les plus utiles leçons ; je ſais qu'*Homère* eſt plus inſtructif que *Chryſippe & Crantor* :

Qui quid ſit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Fortius & melius Chryſippo & Crantore dicit.

L'autorité du Philoſophe *Horace* me paroît avoir plus de poids que celle de M. *Garat* ; il n'eſt donc pas vrai que les

Arts en général s'occupent peu des *vrais besoins & de la morale de l'esprit humain.* Nous allons bientôt voir l'Orateur se contredire lui-même, & soutenir que les Arts sont le seul moyen de montrer aux Rois la nature & de leur apprendre la vérité. Cette contradiction me semble une preuve évidente que M. *Garat* n'a pas médité son sujet, & qu'il a jetté au hazard sur le papier des pensées vagues & incohérentes, plus spécieuses que solides.

Quand ce morceau seroit bien pensé il seroit défectueux, parce qu'il fait longueur ; le Lecteur est impatient de voir *Montausier* à la Cour : cette pénible transition le fatigue.

Louis XIV appelle *Montausier* à la Cour. « Mais quel séjour pour le caractère de *Montausier* ! tous les objets qui peuvent irriter & enflammer les passions, sont rassemblés dans ce qui forme la pompe & la puissance du Thrône : l'homme y voit à la fois d'*un seul regard* tout ce qui peut le corrompre. Le Courtisan y va briguer les dépouilles du peuple, comme des témoignages honorables de la faveur du Monarque.

Séparés de la Nation par l'authorité de leur rang, & par l'orgueil des dignités, les Grands croiroient se rabaisser jusqu'à elle, en se soumettant aux mêmes devoirs, & ils mépriſent la vertu comme une partie du joug & de la ſervitude du Peuple. Corrompus par la vue du Thrône, où leurs regards ſont toujours attachés, ils veulent y porter à leur tour la corruption qu'ils y ont priſe. La vertu du Prince eſt attaquée à la fois par toutes les paſſions que ſa puiſſance a irritées, & dans tous les ſiècles le génie des Cours n'a été que le talent de corrompre les Rois. Ah! combien leur demeure devroit être plus pure & plus ſainte! de combien de vertus il faudroit entourer ces âmes à qui le Ciel a remis le ſort des hommes! La Cour d'un Monarque devroit être compoſée avec autant de *ſcrupule* que ces Sénats où des Magiſtrats veillent ſans ceſſe ſur le dépôt ſacré des Loix ».

On a tant parlé de la Cour & des Courtiſans, qu'il ne faut pas être ſurpris ſi l'on ſent un peu dans cette ti-

rade les efforts que l'Auteur a faits pour rajeunir ce lieu commun. Au reste, cette peinture de la Cour offre des traits vrais & bien choisis : la touche un peu sèche a de la force & de la netteté. Je n'y remarque qu'une tache bien légère : *une Cour composée avec scrupule*, est une façon de parler bien bisarre.

M. *Garat* suppose que *Montausier* en entrant à la Cour, compare les fonctions du Courtisan avec celles des Ministres, des Magistrats, & des Guerriers, & qu'il se dit à lui-même :

» Les Ministres proposent au » Monarque leurs plans & leurs vues, » mais c'est dans l'entretien de ceux » avec lesquels il vit que le Monarque » puise souvent les lumieres avec » lesquelles il peut juger les desseins » de ses Ministres ; le Magistrat veille » sur les loix, l'homme de Cour, ver- » tueux, veille pour ainsi dire sur le » législateur lui-même, & c'est lui qui » entretient la pureté des sources de » la félicité publique. Le Guerrier » étend la gloire du Souverain par » des victoires, l'homme de Cour

» peut ſauver ſouvent à un peuple » entier les calamités d'une guerre. » C'eſt lui ſeul quelquefois qui fait » parvenir juſqu'au Prince, les lumiè- » res que l'homme de génie a répan- » dues dans la nation, & qui y reſ- » teroient perdues. Placé entre le » Monarque & le peuple, il leur ſert, » non de barrière, mais de communi- » cation: telle eſt enfin ſon influence, » que toutes les fois qu'on voit la » vertu près du trône, on eſpère la » félicité de l'Empire ».

Cette diſſertation peut faire honneur à l'eſprit & à la ſagacité de l'orateur: mais j'oſe le dire, elle eſt ridicule dans la bouche de *Montauſier*: quand on fait parler un perſonnage, il faut lui prêter un langage conforme à ſon caractère, & on ne ſe perſuade pas que l'auſtère *Montauſier* ait jamais fait ſur ſes devoirs des réflexions ſi ſubtiles & ſi alembiquées. Veut-on entendre *Montauſier* parler? qu'on liſe ce que M. de la *Cretelle* lui fait dire, (*)

(*) La multitude des obſervations qu'exige le Diſcours de M. Garat, ne m'a pas per-

voilà le vrai langage de cet homme franc & vertueux.

Le premier service que *Montausier* rend à sa patrie, suivant M. *Garat*, est de concourir à faire naître le règne des arts & du génie : je ne crois pas que la nation ait sur cet article de grandes obligations à *Montausier*; ce courtisan qui avoit plus de vertus que de génie, imbu du mauvais goût qu'il avoit puisé à l'Hôtel de Rambouillet, ami & protecteur de Chapelain, n'a rendu d'autre service aux lettres que de faire commenter pour l'usage du grand Dauphin, les auteurs classiques. Et même la plupart de ces commentaires sont peu estimés : au reste l'Orateur s'embarrasse peu que l'éloge soit bien fondé, pourvu qu'il lui fournisse l'occasion de placer ces réflexions brillantes sur l'utilité que les Rois peuvent retirer des Arts.

» Que de vertus on inspire souvent » à un Roi, avec ce goût des Arts

---

mis de le comparer avec celui de M. de la Cretelle : ce détail m'eût entraîné au-de-là des bornes d'un Extrait ; mais je réserve pour le prochain N°, ce parallèle intéressant.

» qui ne semble destiné qu'à ses plaisirs ! Le peuple trouve ailleurs la » règle de ses devoirs & de ses mœurs : » heureusement condamné à ne pas » s'éloigner de la nature, il en recevra » des leçons plus pures & plus touchantes. Mais éloignés de la nature » par l'élévation de leur rang, les » Princes, les Monarques, ne la verroient presque jamais, si les Arts » ne leur en offroient des images, ils » oublieroient sa voix, si le talent ne » la leur faisoit entendre. C'est par les » Arts qu'ils peuvent recevoir encore » ses impressions & ses leçons, & » lorsque tout obéit aux Rois, le » genie seul semble avoir conservé le » droit de *les enseigner* ».

M. *Garat* ne peut se dissimuler que le zèle de *Montausier* pour la gloire de *Chapelain*, & sa haine contre *Boileau*, ne font pas d'honneur au goût de son Héros; il répond à ce reproche, que *Montausier* défendit dans *Chapelain* son ami, & n'en estima pas moins les satires de *Boileau*, quoiqu'il les jugeât *coupables*. On sent assez la foiblesse de cette réponse, je ne m'arrête

m'arrête point à la réfuter : il eſt certain que *Montauſier* admiroit le mérite littéraire de *Chapelain*, & par conſéquent il ne pouvoit eſtimer celui de *Boileau*; mais ce qui doit particuliérement être examiné, c'eſt le prétendu crime qu'on attache aux ſatyres de *Boileau*. Cet honnête écrivain a-t-il jamais attaqué les mœurs & la réputation d'aucun citoyen? tous ſes traits ne tombent-ils pas ſur des ouvrages ridicules, qu'on avoit encore la ſottiſe d'eſtimer? qu'on liſe ſa neuvième ſatire, & l'on verra comment il ſe juſtifie des imputations odieuſes qu'on n'a pas honte de répéter, d'après les Chapelains & les Cotins. Ce ſont ces mêmes ſatires qu'on décrie aujourd'hui comme des libelles, qui ont éclairé le public & purgé la littérature des fades écrivains qui la déshonoroient. Tandis que l'intérêt forçoit *Molière* de rabaiſſer ſon génie juſqu'à des farces; tandis que *Racine* flattoit par des intrigues galantes la Cour de *Louis XIV*; *Boileau*, lui ſeul armé du glaive de la ſatire, a extirpé les reſtes du mauvais goût, flétri le faux bel eſprit, proſcrit le

fade jargon des Romans, & renverſé ces idoles qu'on adoroit encore. C'eſt lui ſur-tout qui a ramené les François au bon ſens & à la vérité, dont on s'écarte ſi fort aujourd'hui; voilà ſon crime, & c'en eſt un grand, ſans doute, aux yeux de certains auteurs. Que de réflexions n'aurois-je pas à faire ſur cette haine injuſte qu'on a conçue contre *Boileau*, ſur ce mépris qu'on affecte pour ſes ſatires? Mais ces réflexions paroîtroient ſatyriques; & comment ſouffriroit-on la ſatyre même littéraire, aujourd'hui qu'on tolere à peine la plus legère critique.

Montauſier verſé dans la ſcience de l'adminiſtration, communique au Prince ſes lumières, mais il dédaigne de ſe lier avec les Miniſtres. *Ils ne veulent pas des amis*, dit-il, *& je ne ſuis pas fait pour être leur eſclave.* Il défend les grands hommes que l'envie attaque auprès du trône, tandis qu'ils ſont occupés à ſervir l'Etat; il oſe même ouvrir les yeux ſur les foibleſſes du Monarque; ſa préſence écarte les flatteurs & fait trembler les vices. Ces différens ſervices de *Montauſier* ſont

détaillés peut-être un peu longuement, toujours avec beaucoup d'esprit & de finesse. L'auteur mêle souvent à l'éloge de son Héros, celui de *Louis XIV*. Ce qu'il dit sur la familiarité de ce Prince, quoique commun pour le fond des choses, est relevé par de jolies antithèses.

« Jamais Monarque n'a donné plus d'éclat & de magnificence à la représentation de la Souveraineté, mais les pompes de sa grandeur n'étoient point cette étiquette vaine & timide, qui éloigne les Princes des lumières bien plus encore que de leurs sujets, qui les renferme dans leur ignorance bien plus encore que dans la majesté de leur rang. *Séparé de sa nation par sa Cour, Louis ne veut pas l'être encore de sa Cour par son trône.* Il est sûr que sa familiarité ne fera que montrer sa grandeur de plus près. »

Les courtisans attaquent le caractère de *Montausier* par le ridicule, ils prétendent que c'est lui que *Molière* a peint dans le *Misantrope* : *Montausier* après avoir vu la pièce, s'écrie : *je voudrois ressembler au misantrope de*

Molière: à l'occasion de cette anecdote l'Orateur justifie son Héros de cette prétendue misantropie qu'on lui reproche, & cite plusieurs traits d'humanité qui prouvent que le sévere *Montausier* avoit le cœur le plus sensible : tout cet endroit est sagement traité, si les idées sont communes, elles sont justes & claires ; on y désireroit seulement plus de précision, de chaleur & de variété.

Dans la seconde Partie, l'Orateur nous montre *Montausier* chargé de l'éducation du Dauphin, il entre dans le détail des différens moyens que ce sage Gouverneur employoit pour former un Roi ; c'est à ce sujet qu'il se demande ce que c'est qu'un Roi, & qu'il en donne une définition bien singulière & bien peu philosophique.

« Qu'est-ce en effet qu'un Roi ? » Quel est cet Etre créé pour la so- » ciété, & dont l'existence semble » étonner la Nature ? Dans ses mains » sont réunies toutes les forces, dans » ses desirs toutes les volontés, dans » sa personne toute la majesté d'une » Nation. La Justice dans ses Tem-

» ples attend de lui les loix qu'elle dif-
» pense aux Peuples; les richesses de
» tout un Empire forment son trésor,
» & son Thrône semble être celui de
» la Fortune. Il ne se présente qu'en-
» touré d'un appareil qui fait baisser
» les regards, ou qui les enchante.
» Les Arts lui ont élevé des demeu-
» res qui ne ressemblent pas à celles
» des mortels; ils l'ont environné de
» prodiges, & lui-même paroît le plus
» grand de tous. Une Nation entière,
» sans cesse occupée à lui rendre des
» hommages, semble vouloir l'élever
» assez pour le séparer de l'humanité.
» On diroit que les Peuples, persua-
» dés qu'un homme ne peut pas être
» digne de les gouverner, craignent
» de reconnoître un mortel dans ce-
» lui qui les commande; & celui en
» effet qui contemple un Roi dans sa
» puissance & dans sa gloire, peut à
» peine y retrouver son semblable ».

Tout ce passage n'est qu'une vaine déclamation. Est-il possible que M. *Garat* regarde la pompe & le faste comme essentiels à un Roi : si un Prince, ami de la simplicité, écartoit

de ſa perſonne & de ſa Cour cet éclat frivole qui n'augmente pas le reſpect des ſujets, & qui diminue leur amour; ſuivant la définition de M. *Garat*, ce ne ſeroit pas un Roi. Notre bon Roi *Henri* n'étoit pas *entouré d'un appareil* capable de *faire baiſſer les yeux ou de les enchanter*. Il n'étoit point *environné de prodiges*; & cependant c'étoit un Roi.

On trouve encore moins de logique & de jugement dans les réflexions de l'Orateur, ſur les avantages qu'un Dauphin peut retirer pour ſon éducation du ſpectacle de la Cour. M. *Garat* a voulu ſe donner le plaiſir de ſoutenir un paradoxe, pour étaler les reſſources de ſon eſprit; il expoſe d'abord l'opinion commune, & qui ſans doute eſt la mieux fondée. Il paroît certain que le ſéjour du luxe & de la moleſſe n'eſt pas propre à l'éducation d'un Prince deſtiné au Thrône : le ſpectacle de la grandeur qui l'attend; la magnificence & l'éclat dont ſes yeux ſont continuellement frappés, ne peuvent que nuire à l'effet des leçons du gouverneur : témoin des adorations

des Courtisans, il se persuadera difficilement qu'il est homme. Peut-être faudroit-il cacher à un Prince sa naissance, le transporter, non-pas dans une solitude, mais au milieu du Peuple qu'il doit gouverner un jour; lui faire bien connoître les misères de l'humanité, les lui faire appréhender pour lui-même, lui montrer ce qu'il ne verra jamais sur le Thrône, & ne lui révéler le grand secret de sa destinée qu'après avoir muni son cœur contre les séductions de l'orgueil.

M. *Garat* soutient au contraire que le séjour de la Cour n'est pas aussi dangéreux pour un jeune Prince, qu'on se l'imagine, & qu'il peut même lui être fort avantageux. La pluspart des raisons qu'il apporte, prouvent qu'il connoît mal le cœur humain.

« L'âme d'un jeune homme ne peut-» elle pas s'aggrandir, ses idées ne » peuvent-elles s'élever & s'étendre au » milieu de tous ces objets qui lui par-» lent sans cesse de la grandeur des des-» tinées qui l'attendent, & de l'éten-» due des devoirs qui lui sont impo-» sés »,

A la vue de ces objets qui lui parleront de sa grandeur, l'orgueil du jeune homme sera flatté, & il ne verra point les devoirs que cette grandeur impose.

« Tandis qu'on lui fera chercher » dans l'Histoire le tableau des règnes » & des Empires, faudra-il détourner » ses regards de l'exemple d'un règne » qui passe sous ses yeux, & dont il » peut contempler les événemens au » pied du Thrône même qui les dis- » pense ».

Le jeune Prince éloigné de la Cour n'en profitera que mieux de l'exemple du règne présent; pour en contempler les événemens, ce n'est pas au pied du Thrône qu'il faut être placé : on en juge mal sous ce point-de-vue.

« Quelles instructions plus tou- » chantes & plus persuasives que cel- » les qu'on reçoit de la gloire ou des » malheurs d'un père ! »

La prospérité du père pourra corrompre le fils, ses malheurs ne l'instruiront pas, parce qu'il ne les rapportera point à leur véritable cause, & qu'il n'en verra point d'effet sensi-

ble. Un Roi malheureux n'en eſt pas moins adoré dans ſa cour.

« *Montauſier* oppoſera à l'orgueil » de l'attente d'un Thrône, l'énergie » de ſon caractère & la hauteur du » génie de *Boſſuet*. *Boſſuet* parlera de » Dieu au Prince, *Montauſier* lui par- » lera de la vertu ».

Les objets qui frappent les yeux ſont bien plus d'impreſſion que les paroles.

M. *Garat* prétend auſſi que le jeune Prince pourra acquérir à la Cour cette ſenſibilité, qui eſt la ſource de toutes les vertus bienfaiſantes : On lui fera voir d'un côté le luxe & les délices de quelques hommes; de l'autre, les beſoins & les misères d'une Nation, & ſon ame ſera vivement frappée de ce contraſte. Cette idée lui donne lieu de s'étendre ſur la puiſſance de l'impreſſion que fait le contraſte : ſes réflexions peuvent être vraies ſi le contraſte eſt habituel ou très-fréquent, mais elles ſont abſolument fauſſes ſi le contraſte eſt paſſager & momentané. Les grands & les riches rencontrent

tous les jours des pauvres & des malheureux, & l'on ne voit pas que le contraste agisse puissamment sur eux. En entrant dans leurs palais, des objets plus riants ont bientôt effacé ces tristes images. Il en est de même d'un jeune Prince, à qui l'on fera voir en passant quelques infortunés, il s'attendrira un moment, mais l'éclat continuel qui l'environne, aura bientôt effacé de son ame ces sentimens d'humanité. L'Anecdote touchante de la chaumière, où *Montausier* fait entrer le Dauphin, prouve même que ces sortes d'occasions sont rares : le Prince n'entrera pas souvent dans des chaumières, & il habitera toujours un palais superbe. D'ailleurs, comme le remarque judicieusement *J. J. Rousseau* : on ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne se croit pas exempt soi-même ; il est difficile de plaindre les pauvres, quand on est assuré de ne jamais le devenir.

Les études & les exercices pénibles auxquels *Montausier* assujettit le Dauphin, fournissent aux courtisans un prétexte de décrier sa conduite :

on fait entendre au Roi que la santé du Prince est menacée : à ces accusations la Reine joint les plaintes d'une mère alarmée, sur les jours de son fils.

» *Montausier* attend l'arrêt de son » juge, & ce juge est le père de » l'enfant dont on l'accuse d'exposer » les jours ; c'est *Louis XIV* ».

« Parois, Monarque magnanime, toi » qu'on accuse d'avoir tout fait pour ta » propre gloire & rien pour le bonheur » de ta Nation ; toi qui n'as pu sauver » ta mémoire du reproche d'avoir pensé » que ton Peuple devoit s'immoler à » tes goûts, & que tu ne devois pas te » sacrifier à ses besoins : viens ; prononce » entre ta Cour & un Homme que tu » as connu vertueux & éclairé, entre » les intérêts de la France & les foibles- » ses de ton Fils ; viens prouver que » quelquefois au moins tu as mérité, » par ton amour pour tes Peuples, ce » titre de Grand que tu as obtenu par » tes conquêtes & par ton goût pour les » Arts. *Je n'ai qu'un fils*, dit Louis » XIV, au milieu de sa Cour qui atten- » doit la condamnation de *Montausier*, » *je n'ai qu'un fils ; mais j'aimerois mieux*

» *qu'il mourût, que de le voir ſans lumiè-*
» *res & ſans vertu, & de préſager qu'il*
» *ſera un jour funeſte à mes Sujets* ».

Ce mouvement eſt beau & vraiment éloquent : il mérite d'autant plus d'être remarqué, qu'il eſt preſque le ſeul qu'on rencontre dans ce diſcours.

L'éloge eſt terminé par des réflexions ſur la faveur conſtante dont *Montauſier* a joui à la Cour, ſur la gloire du ſiècle de *Louis XIV*, & ſur la décadence des eſprits dans le nôtre.

Le public a été avare à l'égard de M. de *Garat*, des applaudiſſemens dont il eſt ordinairement ſi prodigue. La lecture de ſon diſcours a été entendue aſſez froidement : ſoit qu'en effet l'ouvrage ſoit dénué d'intérêt, ſoit que le lecteur ne lui ait point prêté le charme ordinaire de ſon débit.

Ce qui choque ſur-tout dans cet éloge de *Montauſier*, c'eſt la multitude d'idées fauſſes échappées à l'auteur. Il eſt aiſé de s'appercevoir qu'il a ſacrifié la vérité & la ſolidité du raiſonnement au deſir de paroître neuf & ſingulier : penſer d'une manière juſte & naturelle, c'eſt aujourd'hui un mérite trivial qu'on dédaigne : c'étoit auſſi l'erreur des

beaux esprits du siècle de *Quintilien*, & voici le sentiment de ce judicieux critique sur ce sujet. Le passage est important & très-remarquable : je voudrois que tous les auteurs à prétention le fissent graver en lettres d'or dans leur cabinet.

» Ce qu'ils mépriſent comme aiſé, je ne ſais ſi c'eſt faute de le vouloir pratiquer ou de le pouvoir. Car plus on aura d'expérience, plus on trouvera que rien n'eſt ſi difficile que de dire ce qu'après nous avoir entendus, chacun croit qu'il eût dit auſſi bien que nous, par la raiſon que ce que l'Auditeur regarde ainſi, ne lui paroît pas beau, mais ſeulement vrai. Or l'Orateur ne parle jamais mieux que lorſqu'il ſemble dire vrai. Mais la ſimplicité n'eſt pas du goût d'aujourd'hui. » *

On peut auſſi reprocher à M. *Garat* des longueurs, des diſſertations traînantes, une roideur & un apprêt dans le ſtile qui fatigue le lecteur, de la ſéchereſſe & de l'emphaſe, défauts qui vont ſouvent enſemble, quoiqu'ils

* Traduction de l'Abbé Gedoin.

paroiſſent oppoſés : on voudroit trouver dans ſon diſcours moins d'antithèſes & plus de mouvement, moins de recherches & de manière, mais plus de chaleur & de variété, moins de fineſſe & plus d'éloquence.

Je ſuis, &c.

LETTRE X.

Hiſtoire de Miſſ. Eliſe WARWICK, *traduit de l'Anglois ; 2 Parties. A Amſterdam, chez* D. J. Changuion, *& à Paris, chez* Merigot le jeune, *Libraire, Quai des Auguſtins. 1781, 2 vol.* in-12. *Prix, broc. 3 liv.*

L'ANGLETERRE depuis long-temps eſt en poſſeſſion de fournir la France de Penſeurs & de Romanciers ; & nos Traducteurs ſemblent dédaigner toute autre ſource pour ne puiſer que dans celle-là. Depuis que la guerre eſt venue nous obſtruer cette branche féconde de notre Littérature moderne,

nos Ecrivains Nationaux ont cru devoir encore capter la bienveillance du Lecteur Anglomane, en annonçant leurs productions sous le titre modeste, mais attrayant, de traduction Angloise, & souvent pour le faire croire, ils n'ont eu besoin que du titre. D'où nous vient cette manie d'accueillir indistinctement tout ce qui porte un cachet étranger? C'est ce que je vous laisse examiner avec loisir, Monsieur, je ne me propose en ce moment que de vous entretenir d'un nouveau Roman, dont l'Auteur a cru sans doute assurer le succès, en lui faisant arborer le pavillon Anglois.

Les Romans ont été relégués par nos Rigoristes, dans la dernière classe des productions de l'esprit; ils ne les croient propres qu'à amuser les jeunes gens & les femmes; la perte du temps est, dit-on, le moindre des inconvéniens qu'entraîne la lecture de ces ouvrages futiles & dangereux.

C'est la faute des Auteurs, si les Romans sont tombés dans un pareil discrédit. Entre les mains d'un homme de génie, ce genre deviendroit un des

plus utiles & des plus importans de toute la Littérature. En représentant au naturel les mœurs de la société, il offriroit le même genre d'instruction que la Comedie, avec encore plus d'intérêt & de variété, *Richardson* me paroît avoir atteint le dégré de perfection dont le Roman est susceptible, & si l'on considère l'invention, le plan, les caractères, la force & la vérité du dialogue; ses ouvrages sont de véritables poëmes. Parmi les productions purement littéraires, il en est peu qui offrent des instructions plus solides: Peut-on lire *Clarice* & *Grandisson* sans être pénétré de respect pour la vertu & d'horreur pour le vice?

Il faut convenir qu'il est peu de Romans de cette espèce; mais celui que je vous annonce, quoique foible d'invention & de style, joint à un intérêt touchant, des sentimens honnêtes, une morale pure, & des tableaux toujours décens.

La scène se passe en Angleterre, quoiqu'en francisant le nom des personnages, elle eût été tout aussi bien placée en France.

Miſſ, Eliſe Warwick, retirée dans la maiſon de la Marquiſe de *Huntley*, aime le Marquis, ſon fils, & en eſt aimée. La mère, qui d'abord a paru favoriſer cette inclination réciproque, ſe retracte pour faire épouſer à ſon fils un parti plus riche qu'on lui offre. Le Marquis n'en veut point entendre parler. *Eliſe* ſe retire en France dans un Monaſtère de la ville de Dijon, pour plaire à la Marquiſe, qui, outre cette ſéparation, exige encore qu'elle écrive à ſon fils l'hiſtoire détaillée de ſa vie, afin de le guérir & de lui oter toute prétention ſur ſon cœur & ſur ſa main. Ces événemens poſtérieurs ſervent de cadre ou de prétexte à ce qui eſt véritablement le Roman. *L'Heroïne*, avant ſes propres avantures, raconte celles de ſa mère, auxquelles elles ſont liées étroitement.

Fille du Comte de *Tenterdon*, & produite de bonne heure à la Cour, on veut lui faire épouſer le Duc *de Beauvariſe*, qui n'avoit pas ſçu lui plaire. Le jeune Colonel *Warwick*, ſon voiſin, étoit perſécuté par ſon

père pour les mêmes raisons. Ces deux victimes des convenances se rencontrent dans le même bosquet, rêvant toutes deux au même objet. La conformité de leurs destinées acheve dans leur cœur l'ouvrage de l'amour. De leur côté les parens insistent. Mais le généreux Duc *de Beauvarise* a le courage de porter lui-même une lettre d'*Elise* au Colonel *Warwick*, son rival heureux, & les deux amans partent pour l'Ecosse, favorisés dans leur évasion par le Duc, qui leur en fournit les moyens. Les parens du jeune Comte sont furieux d'un départ, que leurs vues ambitieuses avoient occasionné. Devenus époux, les deux amans reviennent quelque temps après à Londres, & pour subvenir à leurs besoins, *Beauvarise*, toujours le même, sollicite & obtient pour *Warwick* un grade de Lieutenant Général. Mais il falloit suivre le Régiment; la nécessité y contraint le tendre époux d'Elise; comme il alloit à bord du vaisseau, il périt misérablement en voulant sauver le chef d'une famille nom-

breuse, & laisse son épouse enceinte de celle même qui raconte cette triste histoire. *Elise*, accompagnée de la fidelle *Jenny*, sa femme de confiance, va implorer en vain le pardon & la pitié de ses parens. Elle en est repoussée & meurt de désespoir. Le Duc *de Beauvarise*, revenant pour consoler la veuve de son ami, qu'il aimoit toujours, n'arrive que pour la pleurer, pour ordonner ses funérailles & servir de père à l'enfant qui venoit de naître; & que *Jenny* lui recommande de la part de la mère. Il se montre jaloux de ce devoir, & ayant remis la jeune Elise entre les mains de madame *Hebert*, femme respectable, il la fait élever chez lui comme sa propre fille.

Parmi les jeunes Seigneurs qui fréquentent la maison de son tuteur, la jeune Elise ne tarde pas à distinguer son neveu, le séduisant, mais dangereux, Sir Charles *de Beaufort*, personnage, qui après elle joue le plus grand rôle dans ce Roman. Sir Charles est une espèce de *Lovelace*. Il commence par s'assurer le cœur d'Elise, & lui fait faire même à l'insçu de tout le

monde, quelques démarches hasardées. Cependant son oncle, qui désiroit cette union, meurt quelque temps après madame *Hebert*, & laisse *Elise*. *Warwick* seule avec la fidelle & prudente *Jenny*. Sir Charles revient près d'elle; & déjà engagé par un mariage réel, & dans les formes avec une certaine Lady *Gertrude de Dorset*, il ose en contracter un qui n'étoit qu'apparent & illusoire avec la tendre & crédule *Elise*; c'est ce qu'elle apprend long-temps après de la bouche même de sa rivale qui vient la voir; cet incident est pris tout entier & presque sans aucun changement d'un Roman de madame *Ricoboni*, c'est un véritable plagiat.

Ladi *Gertrude* emmene Elise à Londres, & se conduit peu génereusement à son égard. Ce qui oblige cette infortunée à embrasser une vie ignorée & pauvre, en travaillant aux modes. Charles *de Beaufort* apprend sa retraite, s'y présente, mais ne peut la résoudre à accepter un contrat de rente de 1000 livres sterling. Cependant la véritable épouse de ce Séducteur

meurt & lui fait concevoir l'espérance de réparer ses torts envers Elise. Mais il ne peut rien obtenir, pas même l'entremise de *Jenny* mourante. Cette dernière catastrophe fait encore changer de demeure à *Elise*. M. *Warley*, un de ses anciens soupirants la retrouve & veut la venger ; mais Sir *Charles* se fait justice lui-même en se perçant de l'épée de son généreux ennemi. Le séjour qu'*Elise Warwick* fait ensuite chez la sœur de sa mère, Ladi *Norfolk* ne pouvant lui convenir à cause de la dureté & de l'orgueil de cette tante, qui a encore des prétentions à l'art de plaire, elle se retire chez Mde. *Huntley*. C'est là qu'elle conçoit une nouvelle passion. Le fils de cette Marquise l'aime & s'en fait aimer. En vain sa mère veut lui faire épouser Ladi *Isabelle Trévice*. Le Marquis de *Huntley* passe la mer & se rend auprès de sa chère *Elise*, dont la santé, déjà tant de fois attaquée, n'avoit pu résister au dernier coup que lui avoit porté la Marquise en lui faisant accroire que son fils étoit d'accord avec elle pour lui préférer

Iſabelle. Il arrive trop tard pour lui ſauver la vie, mais aſſez-tôt pour être le témoin de la ſcène la plus déchirante ; ſon Amante expire entre ſes bras, & lui-même meurt quelques jours après.

J'ai omis quelques épiſodes mais ce récit exact & fidele ſuffit pour montrer que chaque événement conſidérable de ce Roman, porte avec lui ſa moralité. Le dénouement ſur-tout eſt terrible, & bien propre à faire impreſſion ſur le cœur de ces parens ambitieux ou aveugles, qui ſacrifient à leurs vues d'intérêt les penchans légitimes de leurs enfans, & contrarient la nature qu'on ne contrarie pas toujours impunément. Souvent ils ſe préparent les remords les plus cuiſans, & leur vieilleſſe ſe trouve privée de l'appui & de la conſolation qu'ils étoient en droit d'attendre de ceux à qui ils ont donné le jour & l'éducation. La fin de ce Roman a quelque rapport avec *la mort d'Amour*, qu'on lit avec intérêt dans les derniers volumes des *Contemporaines* de M. *Retif de la Bretonne*; & on ſait que toutes

les avantures qu'il a rédigées se sont passées à Paris sous les yeux de l'Auteur.

Les caractères tracés dans ce Roman, ne sont pas approfondis & prononcés; l'étendue de l'ouvrage ne le comportoit pas, mais ils se soutiennent bien. Celui de l'Héroïne offre une femme sensible, honnête & reconnoissante; son attachement pour son tuteur & pour sa fidèle *Jenny*, dispose déjà en sa faveur; mais deux traits sur-tout achèvent de lui gagner l'estime du Lecteur: c'est le noble refus qu'elle fait, après la mort de sa rivale, de légitimer les liens qu'elle a contractés déjà avec son perfide amant; les pleurs qu'elle donne à *Sir Charles*, & l'aveu de sa vive tendresse pour lui, après son trépas funeste. Le caractère de *Sir Charles* laisseroit une impression odieuse, si l'Auteur n'avoit eu le soin de lui donner des remords sincères; on finit par plaindre celui qu'on avoit détesté d'abord. Le Duc *de Beauvarise* est un de ces êtres rares & heureusement nés, qui savent commander à leurs passions, & qui trouvent dans l'exercice de la bienfaisance, un dédommagement

des plaisirs qu'un sentiment plus vif n'a pu leur procurer. Il en est tant d'autres que les contrariétés & les circonstances fâcheuses aigrissent & même corrompent ! *Jenny* pourroit être proposée pour modèle aux personnes chargées de remplacer une mère ; sa prudence & son attachement lui ont acquis un ascendant mérité sur sa jeune Maîtresse, qui la révère & qui l'aime. Que de ravages n'ont point causés dans le sein des familles des gouvernantes mal choisies ou trop foibles.

Quoiqu'il n'y ait pas beaucoup d'invention dans ce Roman, on doit savoir gré à l'Auteur de l'avoir conduit sagement, & d'en avoir rejetté tous les moyens extraordinaires ou bizarres, qui étonnent sans intéresser. Tout se passe naturellement, & le Lecteur est d'autant plus affecté, qu'en déplorant les malheurs d'autrui, il peut en craindre de semblables pour lui-même.

Il est aisé de voir que cette brochure n'est point traduite de l'Anglois. Les détails domestiques, les ridicules, les mœurs qu'on y peint, ressemblent

ressemblent parfaitement, à quelques nuances près, à ce qui se passe journellement en France.

Le style en général, est assez correct & d'un bon goût. L'Auteur a su se défendre de ces phrases précieuses & à prétention, qui ne font que refroidir l'intérêt ; il ne court point après l'esprit, & n'affiche pas la philosophie : une morale en action touche beaucoup plus que les maximes. Cependant on rencontre de temps en temps de ces fautes grossières & ridicules, qui n'échappent pas aux plus médiocres Ecrivains, & qui pourroient faire croire que la langue Françoise n'est pas naturelle à l'Auteur, qu'il l'a apprise par principes & dans les livres, mais qu'il manque d'usage. Voici quelques exemples assez singuliers.

Dès que le Duc de Beauvarise *fut arrivé à Londres, il accourut à la maison* MORTUAIRE, pour dire : *il accourut à la maison où alloit se faire le convoi de madame.*

Le reste de ce morceau est un tableau bien peint; je vais vous en faire juger.

Comme il ignoroit que ma mère avoit été instruite du sort de son époux, il n'étoit nullement préparé à la scène tragique qui l'attendoit. Une femme qui lui ouvrit, portoit sur son visage l'empreinte d'une profonde tristesse; elle avoit les yeux enfoncés, l'air pâle & défait, extenué de fatigues & de veilles. En voyant le Duc son affliction se renouvella, & ses larmes coulèrent avec abondance. Frappé de cet aspect, *Beauvarise* éprouve un pressentiment sinistre. Où est votre maitresse ? fut sa première question. Les sanglots de la servante redoublerent. Où est-elle ? cria le Duc —Ah ! Milord ! — c'est tout ce qu'elle put répondre. Dieu ! que veut dire ceci ? Je veux la voir — la consoler, s'il est encore temps, & sans attendre d'autre éclaircissement, il monte l'escalier & entre dans un des appartements. Quel spectacle ! Ma mère étendue sur un sopha à côté de son cercueil ! Je dormois dans mon berceau, aux pieds de ma mère. *Jenny* étoit à genoux près de sa maitresse,

tenant une de ses mains qu'elle baignoit de ses larmes. Tels furent les objets qui s'offrirent aux yeux de Beauvarise ».

Jenny me prit entre ses bras, & d'un air farouche, & en même-temps SOLEMNEL, *elle me présenta au Duc.*

Jenny me fit sentir mes torts : par une suite de ma conduite indiscrete, Sir Charles avoit osé me mettre au nombre DES FACILES.

Encore un mot comme celui-là, (dit Sir Charles) *& mon épée vous le fera* RENGORGER.

Dans une lettre qu'*Elise Warwick* adresse à Sir *Charles ;* elle lui dit : *Madame Morris vous* BONIFIERA *la somme que vous avez eu la bonté de lui avancer : bonifiera* pour *completera.*

Tous ces Messieurs, si j'en excepte le Colonel Middleton, *étoient si mal* ACCOMMODÉS, *qu'ils ne savoient plus ce qu'ils disoient. Accommodés* pour *yvres*, n'est pas du stile noble.

Il ne me reste plus, Monsieur, qu'à faire passer sous vos yeux quelques échantillons du stile de ce Roman. Pag. 97, tom. I. Il s'agit d'un rendez-vous que Sir *Charles* presse *Elise Warwick* de lui accorder :

» Hé bien ! je ferai donc accompagnée de Jenny ? Non, *Miss Warwick*, s'écria Sir *Charles* d'un ton désolé ; ne pensez plus à m'obliger ; je ne veux pas vous exposer. Je vous fais peur, vous croyez qu'il seroit dangereux de vous fier à moi. Adieu, belle *Elise*, pardonnez la peine que je vous ai causée. Il alloit me quitter ; je le retins. Un moment, Sir Charles — écoutez — je n'ai jamais rien caché à ma fidele Jenny. — Je suis si jeune — je ne sais si je fais bien de vous accorder votre demande ; mais je me flate que vous ne m'engagerez point dans une démarche imprudente : je vous regarde dans ce moment comme mon frere ; si j'étois votre sœur, dites : me conseilleriez vous d'accepter une pareille entrevue ? *Beaufort* parut frappé de cette remarque, & encore plus du ton dont elle fut

prononcée ; cependant il se remit bien vite. L'aimable simplicité ! la charmante innocence ! s'écria-t-il. Oui, mon *Elise*, quand même je serois votre frere, je serois peu inquiet d'un rendez-vous donné à quelque heure & en quelque endroit que ce fut à un homme d'une probité reconnue ; si vous avez quelque doute de la mienne, vous êtes en droit de me refuser cette faveur. Eh bien, Sir *Charles*, je vous croirai ? comptez sur moi jeudi prochain. Il ne se possédoit pas de joie, &c. »

Le Duc *de Beauvarise* est mort & enseveli ; *Elise Warwick* trompe ses surveillans, & pendant la nuit s'achemine vers l'endroit où on l'a exposé :

» J'entre avec confiance. J'approche du lit ; mais il n'y étoit plus : j'ouvre la porte du cabinet, & j'y trouve tout aussi peu l'objet que je cherche. Je m'arrête ; je prête l'oreille : un morne silence règne dans toute la maison. Où l'ont-ils mis, me dis-je dans le désespoir ? Est-il déjà descendu dans sa tombe ? Sans doute, & je ne le verrai plus. Dans ma désolation, je frappe des

mains ; je prononce le nom, le nom sacré de *Beauvarise*. Une voûte solitaire répète mes accens lugubres. Je retombe dans mes terreurs ; je m'imagine avoir vu la figure de mon ami. Je le vois lutter contre la violence de son mal ; j'entends sa voix mourante, j'entends ses cris ; je fuis en tremblant cette demeure, où tout augmente ma peur & ma crainte. Prête à rentrer dans ma chambre, il me vient dans l'esprit qu'on peut avoir transporté le corps dans la salle : l'envie de le voir triomphe encore une fois de mes terreurs ; je descends. J'ouvre doucement la porte, & mes yeux sont frappés de tout l'appareil de la mort. La chambre étoit tendue de noir, & au milieu je vois étendu, — quels noms lui donnerai-je ? — mon protecteur, mon père, mon ami, — la personne que j'aimois plus que tous les biens du monde. — Là il reposoit, insensible aux souffrances qui déchiroient le cœur de son infortunée Elise. Plusieurs domestiques, indifférens à ce triste spectacle, s'étoient endormis sur des sièges. Les flambeaux

disposés autour de la salle éclairoient foiblement ce deuil ; mais ceux qui entouroient le cercueil, offrirent à ma vue le visage glacé de Beauvarise. Après avoir jetté un coup-d'œil rapide sur tous ces objets, j'approche du corps, & me mets à genoux devant lui. O vous ! m'écriai-je, qui me fûtes plus qu'un père ; — vous, qui fûtes mon guide, le dépositaire de tous mes sentimens, mon consolateur ; — vous, — Beauvarise ! — jettez du haut du ciel un regard de compassion sur les malheurs d'Elise. — O mon gardien fidèle ! il eût mieux valu m'abandonner à la rigueur de mon sort, me laisser en proie à ma misère, plutôt que de m'en arracher, de m'élever dans votre sein, & de m'avoir préparé par-là la plus grande des infortunes, celle d'être séparée de vous. Je me relevai, — je restai penchée sur son cercueil, & je baisai respectueusement ses mains. Succombant enfin à l'excès de ma tristesse, je tombai sur le cadavre, &, laissant un libre cours à ma douleur, je jettai de hauts cris. Je l'appellois, je lui par-

lois de mon déſeſpoir, j'implorois ſon ſecours ; & j'étois tellement abyſmée dans l'idée de mon malheur, que je n'entendis point entrer dans la chambre le Colonel Temple. »

Je vous invite auſſi, Monſieur, à lire le récit de la mort d'*Eliſe Warwick* ; il m'a fait répandre des larmes.

Je ſuis, &c.

Retour de Provence, à l'Auteur de l'Hymne au Soleil. A Orléans, chez Couret-de-Villeneuve, *Libraire. 8 pages* in-12.

C'eſt un Poëme en grands vers adreſſé à M. l'Abbé *de Reyrac*, par M. *Bérenger*, jeune Poëte, dont vous avez pu lire avec plaiſir deux pièces dans l'Almanach des Muſes de cette année. Il y a du talent & de la Poëſie dans cette nouvelle production. L'Auteur a de l'oreille & de la ſenſibilité. En attendant que dans une ſeconde édition il rende le début de ſon poëme moins bruſque, & qu'il motive & amène avec plus d'art les détails pittoreſques de ce tableau, voici des vers heureux qui le terminent, & qui font aimer à la fois le Poëte & ſon Patron.

Heureux l'Auteur qui joint dans ſes doctes peintures
Au don de bien ſentir, au grand art de penſer,

Le goût des voluptés délicates & pures....

. . . . . .

Ses chants faits pour charmer l'amitié confidente,
Sans prétendre à l'éclat de la célébrité,
Ses chants, pleins des douceurs de sa vie innocente,
Seront tous entendus de la postérité:
Voilà l'Auteur aimé, le sage, l'honnête homme:
Tu le cherches, Reyrac, & ma muse te nomme.

Prix proposé par la Société Royale des Sciences de Copenhague.

Parmi les Dissertations envoyées à la Société Royale des Sciences, à l'occasion de la question proposée au mois de Mai 1779, sur la génération des ascarides, du solitaire & des autres vers, qui vivent dans les intestins, deux sur-tout avoient mérité l'attention de ladite Société. En conséquence la médaille d'or, qui étoit le prix pro-

mis, fut décernée à M. Bloch, Docteur en Médecine à Berlin; & l'Auteur de l'autre, M. Goeze, Pasteur de l'Eglise de S. Jean à Quedlingbourg, obtint la même médaille en argent, comme une marque de l'estime & de l'approbation de la Société.

On adjugea de même le prix proposé pour la même année, sur les Tables du Soleil & de la Lune, &c., à M. Jean Bernoully, Astronome de S. M. Prussienne, & Membre de l'Académie Royale de Berlin.

Voici les sujets qu'on propose pour cette année.

1°. *Quæritur, quæ fuerit occasio & causa tam incrementi subiti scientiarum in Dania sub Valdemaro* 1°. *Rege, ejusque Filiis, quam æque repentini earumdem occasus temporibus proximè insecutis.*

2°. *Eudiometriam, sive methodum puritatem & sanitatem aëris ad majorem perfectionis gradum evehere, atque hunc novis experimentis comprobare.*

3°. *Accuratis observationibus & dimensionibus determinare objectum datæ altitudinis, si in diversis videatur distan-*

tiis, deprimatur infra horizontem, donec tandem evaneſcit, ſimulque invenire, quantum hæ depreſſiones pro diverſo aëris ſtatu & temperie mutentur.

Le prix pour celui qui aura le mieux traité chaque ſujet, conſiſte en une médaille d'or de la valeur de 100 écus, argent de Danemarck.

Tous les Savans, excepté les Membres de la Société même ici préſens, ſont invités à concourir pour ces prix. Ils voudront bien écrire leurs Mémoires en François, Latin, Danois ou Allemand, & les adreſſer, francs de port, à S. E. Mgr. de Luxdorps, Conſeiller Privé du Roi, Chevalier de l'Ordre de Dannebrog, Préſident de la Société. Les Concurrens ſont priés de ne ſe point faire connoître, mais de mettre une deviſe à la tête du Mémoire, & d'y joindre un billet cacheté, avec la même deviſe, qui contiendra leur nom, & le lieu de leur réſidence.

Aucun écrit ne ſera admis au Concours paſſé le dernier d'Août 1782.

AVIS DIVERS.

Nouveaux Principes de Phyſique, par M. CARRA. *Ouvrage propoſé par Souſcription.*

Le grand objet de cet Ouvrage eſt la découverte démontrée, & la définition exacte d'un Agent univerſel, auquel Dieu a donné la propriété de modifier la matière en tout ſens, & d'opérer toutes les merveilles de la nature.

L'Auteur explique par cette découverte, d'une manière claire & démonſtrative, les cauſes de l'attraction, de l'impulſion, de la rotation des planetes ſur leur axe, & de leur circonvolution autour du Soleil; cauſes qui n'ont point été aſſez approfondies juſqu'à préſent.

Il démontre, par le même principe, que tout eſt lié dans la nature; que le vuide abſolu ſuppoſé par Newton, dans les eſpaces éthérés, n'eſt qu'un vuide relatif, & que ce vuide abſolu n'eſt qu'un ſyſtême que le Mathéma-

ticien Anglois a cru devoir établir pour la commodité de ſes calculs, mais qui, dans le fait, eſt entièrement contraire aux loix & aux cauſes de l'attraction, de la gravitation, de l'électriciſme & du magnétiſme des corps.

Il établit une diſtinction mathématique entre la gravitation, l'attraction, l'électriciſme & le magnétiſme, par laquelle il démontre que chacune de ces quatre principales puiſſances de la nature a des loix particulières & indépendantes, qui concourent avec ordre & liaiſon au méchaniſme univerſel.

Il préſente ſous un point de vue entièrement nouveau, la théorie du Soleil, celle des Etoiles, des Planetes, des Cometes, & de notre Globe.

Il traite enſuite, ſous des rapports également nouveaux, de la projection & promotion des trois règnes de la nature; de la lumière, & des couleurs; du feu & de la chaleur; de l'air & des ſons; de l'eau & des fluides graves; de la terre comme matière; de la

minéralisation ; de la végétation ; du système animal ; de la progression spécifique des forces & facultés de l'animal prototype ; de la génération ; de l'économie animale ; du cœur & de la circulation du sang ; du cerveau & du système nerveux ; du *sensorium* humain, de la vue ; de l'ouïe ; de l'odorat & du goût ; de la mémoire ; du méchanisme des rêves & des Somnambules ; & des passions.

L'Ouvrage est terminé par l'Histoire de l'homme, dans les progressions de sa moralité, & précédé d'un Discours préliminaire, dans lequel M. C. rend hommage à l'Etre suprême, de la portion de raison & d'intelligence qui permet à l'homme de contempler, d'admirer & d'expliquer le sublime méchanisme de ses Ouvrages. M. C. considère dans ce même Discours la philosophie sous les rapports de la modération & de la prudence qui conviennent à l'étymologie de ce mot, l'*amour de la sagesse*. Il espère que les esprits prévenus contre ce mot, daigneront en accueillir favorablement l'interprétation.

Cet Ouvrage eſt renfermé dans 4 Volumes *in*-8°. avec 24 planches pour le tout. Le premier & le ſecond Volume paroîtront à la fin de Novembre de cette année 1781, & les deux autres à la fin de Juin 1782.

La Souſcription eſt de 24 livres pour tout le Royaume & les Pays étrangers. On paiera la moitié en recevant la reconnoiſſance de Souſcription, & l'autre moitié en recevant les deux derniers Volumes. Les cédules de Reconnoiſſance ſeront ſignées de l'Auteur.

On ſouſcrit à Paris, chez ESPRIT, Libraire, au Palais Royal; chez HARDOUIN, Libraire, vis-à-vis Saint-Germain-l'Auxerrois; chez LAPORTE, Libraire, rue des Noyers; & chez les principaux Libraires de l'Europe, qui délivreront les Volumes aux perſonnes qui leur préſenteront la Reconnoiſſance de Souſcription. On s'adreſſera également à l'Auteur, rue Neuve des Petits-Pères, maiſon le Duc, en affranchiſſant le port de la lettre & de l'argent.

La Souſcription ne ſera ouverte

que jusqu'au 20 Octobre prochain. Ceux qui n'auront pas souscrit avant ce temps, paieront 30 livres.

Explications imprimées d'Auteurs Classiques, proposées par Souscriptions.

L'Auteur, persuadé que la plupart des Maîtres n'insistent point assez dans leurs explications sur la juste valeur des termes, & sur tout ce qui appartient au génie particulier de la Langue, se propose de donner des interprétations littérales des Auteurs Classiques; mais il aura toujours soin d'y joindre une traduction élégante & conforme au génie de la langue Françoise. Pour donner une idée de son travail, voici un passage de *Virgile* commenté à sa manière.

At Venus... Vulcanum alloquitur; ... & dictis, divinum aspirat amorem.

At Venus Vulcanum alloquitur, cependant Vénus parle à Vulcain, & (*suis*) *dictis*, & par ses paroles, *aspirat* (*ei*) elle lui souffle, *amorem divinum*, un amour divin; (expression de-

venue mystique chez nous, & qu'il faut changer.)

Cependant Vénus se tourne vers son époux; & par ce discours flatteur, elle l'embrâse d'un feu divin.

Ce cours de latinité comprendra une suite d'ouvrages & de morceaux choisis dans les meilleurs Ecrivains de l'antiquité Romaine, & entr'autres dans quelques-uns qui sont à peine connus dans les Classes, tels que *Juvenal*, *Plaute*, *Lucrece*, *Tacite*, &c. Il en rassemblera aussi plusieurs de quelques Latinistes modernes très-agréables, quoiqu'assez négligés aujourd'hui; du nombre desquels seront *Vida*, *Erasme*, *Santeuil*, *Rapin*, l'Auteur de l'*Anti-Lucrèce*, &c. Le texte & la traduction françoise seront chacun imprimés de manière qu'on les distinguera aisément, comme on le voit dans le passage que je viens de citer, & on pourra les lire de suite, quand on voudra; l'interprétation littérale & paraphrasée s'abrégera de plus en plus, à mesure que les Eleves avanceront; & insensiblement elle le réduira à de simples notes sur les

endroits difficiles, relativement aux personnes à qui elle sera destinée.

Comme cet ouvrage est entrepris principalement pour la jeunesse qui étudie dans les Collèges & dans les Pensions, il sera divisé en six années, suivant le nombre des Classes, depuis la Sixième jusqu'à la Rhétorique; & ces années différeront entr'elles par la quantité, comme par la difficulté des matières. L'Auteur se flatte que ce même cours pourra cependant être aussi très-utile à beaucoup de personnes qui, désirant d'apprendre le Latin ou de se le rappeller, ne peuvent pas aller au Collège. Le Recueil commencera par l'*Appendix de Diis & Heroïbus;* & il finira par *Tacite*. On en donnera chaque mois un petit volume *in*-12 d'environ deux cens pages, dont le premier paroîtra au mois de Janvier 1782.

Le prix de chaque volume broché, pris à Paris, sera d'*une livre quatre sols*; & les abonnés en paieront une année ou 14 liv. 8 s. d'avance. Il n'en sera tiré d'exemplaires que pour eux.

On souscrira chez *Colas*, Libraire, place Sorbonne.

Cette idée n'eſt pas neuve, elle a déjà été exécutée par *du Marſais* & *Launay*: on a de ce dernier les fables de *Phèdre* ainſi expliquées. Nous ſommes dans le ſiècle des ſyſtêmes de toute eſpèce. Depuis que la pareſſe augmente, les méthodes pour faciliter la ſcience, ſe multiplient à l'infini; on aura beau faire, jamais on ne parviendra à diſpenſer du travail ceux qui veulent acquérir des connoiſſances. On n'apprendra jamais rien ſans beaucoup de peine, c'eſt la loi de la nature. Il n'y a que la pratique & l'expérience qui puiſſent conſtater l'utilité de ces projets, dont la théorie eſt toujours ſpécieuſe.

Le Neptune Oriental, de feu *M. d'Après de Mannevillette*, eſt un Ouvrage intéreſſant pour les Navigateurs, & ſa réputation eſt bien établie parmi ceux qui font le Commerce aux Indes & à la Chine. Il eſt probable que le Supplément à cet Ouvrage, qu'on vient de donner au Public, ſera accueilli auſſi favorablement que les autres Productions du même Auteur.

Ce Supplément eſt compoſé de la Vie de l'Auteur, de quatre Mémoires & de dix-huit Cartes dont l'analyſe ſe trouve dans le premier Mémoire : les trois autres ſont des Inſtructions ſur la Navigation.

Les Cartes de ce Supplément ſont la plupart nouvelles ; & dans le nombre des Cartes qui ſont ſubſtituées à celles qui portoient le même numéro dans la dernière édition du Neptune Oriental, il en eſt très-peu qui n'aient été regravées en entier ; de ſorte qu'on doit conſidérer ce Supplément comme un Ouvrage nouveau.

Pour prévenir les doutes, qu'avec juſte raiſon on pourroit avoir ſur un Ouvrage poſthume de cette nature, l'Inſpecteur du Dépôt général des Cartes, Plans & Journaux de la Marine, a bien voulu accorder aux Editeurs ſon Certificat imprimé à la tête de ce Supplément, pour conſtater l'authenticité des Mémoires & des Cartes qu'il préſente au Public, & dont les originaux ſont conſervés audit Dépôt.

Le prix de l'Ouvrage complet, orné

du portrait de l'Auteur avec les Instructions *in-fol.* sera de 156 liv. Le prix du même Ouvrage, avec les Instructions *in-4°.* sera de 138 liv.

On a tiré un petit nombre d'exemplaires des Cartes, ainsi que des Instructions *in-fol.* & *in-4°.* du Supplément, pour vendre séparément aux personnes qui, ayant déjà le Neptune Oriental, desireront le completter.

Le prix sera avec les Instructions, tant *in-fol.* qu'*in-4°.* de 30 liv.

Cet Ouvrage se distribue à *Paris*, chez *Demonville*, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Christine.

A *Brest*, chez *Malassis*, Imprimeur de la Marine.

Et à l'*Orient*, chez *Duquesnel*, chargé de la vente des Cartes marines de France, Place Presmenil.

Livres nouveaux.

Histoire Universelle depuis le commencement du monde jusqu'à présent, composée en Anglois, par une Société

de Gens de Lettres; nouvellement traduite en François, par une Société de Gens de Lettres, enrichie de figures & de cartes, *tome XXX*; contenant l'Hiſtoire des Indiens, des Chinois, des Eſpagnols, des Gaulois, & deux Diſſertations ſur la manière dont l'Amérique a été peuplée, & ſur l'indépendance des Arabes.

Meſſieurs les Souſcripteurs qui n'ont point encore renouvellés pour les *tomes XXXI* & ſuivants, ſont priés de le faire inceſſamment, afin de recevoir le XXXI au commencement du mois prochain.

Traité des Erections des Bénéfices; par *M. Laubry*, Docteur en Médecine, & Avocat au Parlement. A Paris chez *Demonville*, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoiſe, rue Chriſtine, 1 volume *in*-12.

Traité de la Séduction, conſidérée dans l'Ordre Judiciaire; par *M. Fournel*, Avocat au Parlement. A Paris chez *Demonville*, 1 volume *in*-12.

Eſſai ſur l'Apocalypſe, ou Expli-

cation Littérale & Historique de la Révélation de l'Apôtre Saint Jean, avec des remarques sur le Système de *M. Pastorini*, 2 volumes *in*-12. A Rouen chez *le Boucher le jeune*, Libraire, rue Ganterie, & se trouve à Paris, chez *Durand Neveu*, Libraire, rue Galande.

Knapen & Fils, Imprimeurs-Libraires, au bas du Pont Saint-Michel, ont fait l'acquisition du Spectacle de la Nature, 8 vol. *in*-12 avec fig. prix, 29 liv. Ils sépareront chaque volume pour en faciliter l'acquisition, & mettre dans le cas de se compléter ceux qui ayant déjà cet ouvrage, en auroient perdu des volumes; chaque volume relié est de 3 liv. 10 s. à l'exception du huitième qui en forme deux, qui vaut 5 liv.

On trouve chez le même Libraire, l'Histoire du Ciel, 2 vol. *in*-12 avec figures, 6 liv.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XI.

Théâtre de Société ; par l'Auteur du Théâtre à l'usage des jeunes personnes. 2 *vol.* in-8°. *A Paris, chez* Lambert & F. J. Baudouin, *Imprimeur-Libraires, rue de la Harpe, près Saint-Côme.*

M. la Comtesse de *G.* qui s'est acquise, Monsieur, une réputation brillante & bien méritée, par son *Théâtre d'éducation*, enrichit encore aujourd'hui les Lettres d'un nouveau Recueil de pièces dramatiques, dont quelques-unes avoient déjà paru dans *le Parnasse des Dames Françoises*. Le premier volume de ce recueil intéressant débute par *la Mère rivale*, comédie en

cinq actes. La tendreſſe maternelle & l'amour filial y jouent un très-beau rôle, & y donnent les plus touchantes leçons. Aiſément on reconnoît que Madame de *G.* prend toujours dans ſon propre cœur les couleurs fines dont elle peint le ſentiment; & pour le mettre en action par les reſſorts ingénieux & délicats dont elle fait uſage, il lui faut tout l'eſprit qu'elle a reçu de la nature. Malgré de tels avantages, Monſieur, il ſeroit poſſible que la lecture de cette pièce ne vous fît pas un très-grand plaiſir. Elle eſt un peu longue, cinq grands actes! & aſſez ſérieuſe d'un bout à l'autre, point de ſituation comique, nul trait plaiſant; il y a même une certaine monotonie, un certain faſte de tendreſſe & de ſenſibilité qui déplaira à la plupart des lecteurs. Je laiſſerai donc *la Mère rivale*, pour vous parler, Monſieur, de l'*Amant Anonyme*, autre pièce qui ſuit celle là, & qui eſt bien plus gaie; le plan en eſt fait avec beaucoup d'art, & les ſcènes parfaitement filées. Voici le canevas de cette Comédie.

Léontine eſt veuve depuis deux ans

d'un époux qu'elle aimoit, dont elle étoit aimée, & qui cependant n'a pas fait son bonheur : de-là elle a pris des hommes une opinion désavantageuse, elle n'est nullement tentée d'un second hymen, &, pour éviter les galanteries & les poursuites des nouveaux aspirans, elle est venue se réfugier dans une de ses terres, à soixante lieues de Paris. Une amie fort aimable, nommée *Dorothée*, lui tient compagnie dans cette solitude. Pendant huit mois, avant de quitter Paris, il étoit venu à *Léontine* des déclarations vives & respectueuses d'un amant qui ne se nommoit pas. Des fêtes galantes où brilloient les vers, la musique, les feux d'artifice avoient suivi ces tendres aveux. Un amour si mystérieux avoit un peu éguillonné la curiosité de la jeune veuve ; mais son goût de retraite & sa répugnance pour tout engagement, l'a portée à terminer cette aventure, en s'éloignant de la capitale. Voilà l'époque où le Drame commence. *Léontine* s'applaudit avec son amie du parti qu'elle a pris. « Ces lieux me plaisent, lui dit-

» elle, ce séjour sauvage & sans art, » me convient. J'aime ces rochers » dont nous sommes entourées ; ils » semblent rendre cette demeure inac- » cessible. Puissé-je à jamais y être ou- » bliée, comme je le desire !

DOROTHÉE.

Voilà des idées tout-à-fait gaies. La plus jolie femme de Paris, enfermée dans un vieux château fort avec l'idée d'y rester toujours !... pour moi je n'ai pas un goût décidé pour les rochers. Je partage avec plaisir votre solitude & votre misantropie, & je crains, je vous l'avoue, qu'après avoir quitté le monde, votre humeur sauvage ne vous fasse encore exiler l'amitié de ce désert si charmant à vos yeux.

LEONTINE.

Non, elle seule y sera reçue : je ne suis plus sensible que pour elle. Le souvenir du Vicomte, dans cet instant, me fait même plaisir. Je le reverrai avec joie ; c'est l'homme le plus estimable & le plus honnête que j'aie jamais connu. Indifférent, austère &

froid, mais sûr, essentiel, ami solide & vrai, il a toutes les qualités nécessaires pour inspirer un attachement durable.

Ce Vicomte dont il est ici question, est un ancien ami du mari de *Léontine*, il est aussi devenu le sien; cependant il cache depuis long-temps un sentiment plus vif & plus tendre. Le veuvage de *Léontine* a ranimé ce feu couvert, mais connoissant son éloignement pour le mariage, & ses projets de rester libre, il n'ose exposer son amour aux yeux qui l'ont fait naître; c'est sous les voiles du mystère qu'il cherche à attendrir & à mériter le cœur dont il est épris, & c'est lui enfin qui est cet Amant anonyme, cet Amant inconnu que *Léontine* ne sait pas deviner. Pour observer les impressions & les progrès que ses soins amoureux peuvent faire, & pour les mieux diriger, le Vicomte a placé près de *Léontine*, qui a du goût pour les sciences, son ancien précepteur, vieillard instruit & bon homme. Ce personnage, sans être ridicule, fournit à la pièce des scènes plaisantes. Il y a aussi un épisode intéressant. *Jean-*

nette & *Collin* s'aimoient, *Jeannette* & *Colin* étoient les Bergers les plus pauvres du hameau; en arrivant dans sa terre, *Léontine*, bienfaisante & sensible, dote & marie *Jeannette* & *Colin*. L'aimable veuve en voyant ces futurs époux, fait avec son amie ces réflexions douces & philosophiques, que vous ferez, Monsieur, bien aise de connoître.

LEONTINE.

Leur ingénuité me charme. Quel jour pour eux que celui-ci! Ils s'aiment, ils s'engagent à jamais; ils seront heureux, je m'en flatte. Le bonheur, ma chère Dorothée, n'est peut-être fait que pour cette classe obscure: de vaines dissipations, des plaisirs faux & tumultueux nous l'arrachent. Faits pour le goûter, nous le méconnoissons; eux seuls en jouissent. Une félicité tranquille nous paroît bientôt insipide. Nous voulons la varier, elle nous échappe. Pour eux, ils ne sont distraits ou séduits par aucune illusion. *Colin* ne quittera *Jeannette* que pour cultiver son champ; le travail & la peine lui rendront plus chère celle qui

les partage, & les fait adoucir. Elle ſera tout à la fois ſa conſolation, ſa ſociété, ſa compagne, ſon amie. Nulle autre liaiſon ne pourra nuire à cette union ſi ſainte & ſi délicieuſe; ils ne ſeront que deux dans l'univers; ils goûteront enfin ce bonheur ſuprême, qui n'eſt pour nous qu'une chimère.

Pendant qu'on s'occupe de cette noce champêtre, l'Amant Anonyme, le Vicomte *de Clemengis* reparoit auprès de *Léontine*, après huit mois d'abſence; il forme avec elle & *Dorothée* des ſcènes très-adroites & très-fines au ſujet de cet Amant inconnu, dont la galanterie ſe ſignale tout de nouveau par un bouquet, une lettre, des couplets & une petite fête paſtorale. Le caractère qu'affecte le Comte, s'y ſoutient de manière qu'aucun ſoupçon ne tombe ſur lui. Il a le plaiſir d'obſerver tout l'intérêt que ſa paſſion vive & ſingulière, fait naître dans l'ame ſenſible de la tendre veuve. Cet intérêt eſt merveilleuſement peint dans une ſcène entre elle & *Ophémon*, ce vieux ſavant, qui lui eſt attaché. Je ne puis me refuſer, Monſieur, au plaiſir de

vous la transcrire. Sous prétexte d'un mal de tête, mais en effet pour rêver au nouveau sentiment qui l'agite, *Léontine* a évité de souper avec sa compagnie; elle s'est retirée dans son cabinet, & c'est là qu'*Ophémon* vient la trouver.

LEONTINE.

Hé! c'est vous, M. *Ophémon?* Que me voulez-vous? Je suis malade, je désire être seule.

OPHEMON.

Dans ce cas je vais me retirer. Je venois pour conter à Madame une petite avanture.

LEONTINE.

Qu'est-ce que c'est donc?

OPHEMON.

Ah! rien: c'est toujours de cet Inconnu.

LEONTINE.

Comment? expliquez-vous.

OPHEMON.

Je vais vous laisser reposer; je vous conterai cela demain.

LEONTINE.

Vous m'impatientez. Parlez donc? Qu'eſt-il arrivé?

OPHEMON.

Madame eſt malade; je ne veux pas lui rompre la tête de ces bagatelles.

LEONTINE.

Mais, Monſieur *Ophémon*, quand je vous dis que je veux le ſavoir.

OPHEMON.

Cela n'en vaut pas la peine.

LEONTINE.

Quel homme inſupportable! en vérité, vous me mettez hors de moi. Ce n'eſt pas pour la choſe, elle m'eſt indifférente; mais je ne puis ſouffrir, lorſque je vous preſſe, que vous ne daigniez pas me répondre.

OPHEMON.

Eh bien, Madame, je vais vous le dire : c'eſt que je l'ai vu.

LEONTINE.

Vous l'avez vu?.... Qui?

OPHEMON.

L'Inconnu.

LEONTINE.

L'Inconnu? Mais comment? Dites-donc : achevez donc.

OPHEMON.

Pardonnez; mais je ne puis m'empêcher de rire de la vivacité naturelle de Madame, qui se manifeste... (*il rit.*)

LEONTINE.

Il y a de quoi mourir.... Vous me poussez à bout. Finirez-vous, encore une fois; comment l'avez-vous vu?

OPHEMON

On est venu me dire pendant le souper, qu'un homme demandoit à me parler à la porte du château. J'ai d'abord imaginé que c'étoit pour quelques démêlés de Payſans, un jour de noce... quelque bataille... quelque...

LEONTINE.

Eh! que m'importent vos imaginations? Après? Vous y avez été?

OPHEMON.

Non, j'ai achevé de souper fort tranquillement.

LEONTINE.

Vous n'y avez pas été ?

OPHEMON.

Si fait, mais en sortant de table.

LEONTINE.

Eh bien, qu'avez-vous vu ?

OPHEMON.

Un grand homme qui m'a pris par le bras, en me disant qu'il avoit des choses importantes à m'apprendre, & il m'a emmené au bout de l'avenue. Là, il m'a dit qu'il étoit l'Amant anonyme; qu'il me connoissoit de réputation; qu'il savoit que vous m'honoriez de votre confiance. Je l'ai interrompu pour lui demander s'il avoit lu mon dernier Ouvrage sur la Chimie.

LEONTINE.

Voilà qui étoit bien néceſſaire !

Avez-vous remarqué sa figure ? Malgré l'obscurité, avez-vous pu distinguer ses traits ?

OPHEMON.

Non, point du tout. Il faisoit nuit comme dans un four. J'ai seulement vu qu'il est très-grand, d'une belle taille, noble, dégagée.

LEONTINE.

Et son visage, il ne vous a pas été possible ?....

OPHEMON.

Oh ! non.

LEONTINE.

Il est très-grand. De quelle taille est-il à-peu-près ?

OPHEMON.

Il m'a paru... Comment vous dirai-je !... Eh, tenez, de la taille de M. le Vicomte : c'est la même chose.

LEONTINE.

Achevez donc ; que vous a-t-il dit de moi ?

OPHEMON.

Oh ! des folies... qu'il vous adoroit, qu'il ne vivoit que pour vous... Que sais-je, moi ? Et puis il m'a conté qu'il avoit entendu tout votre entretien du bosquet.

LEONTINE.

Comment ! il y étoit caché ?

OPHEMON.

Précisément. Le pauvre homme ! il est transporté de vous avoir vu son bouquet, & sur-tout de ce que vous lui avez dit que vous desiriez le connoître : &c'est pourquoi il m'a envoyé chercher.

LEONTINE.

Eh bien, eh bien ?

OPHEMON.

Eh bien, il m'a chargé de vous dire que vos desirs étoient des lois pour lui.

LEONTINE.

Il s'est nommé ?

OPHEMON.

Non, c'eſt un ſecret qu'il ne veut dire qu'à vous ſeule. Il vous demande un entretien particulier; mais comme il ne veut être vu de perſonne, il vous ſupplie de le lui accorder à la pointe du jour, à cinq heures.

LEONTINE.

A cinq heures du matin?

OPHEMON.

Oui, & il ajoute que ſi vous ne voulez pas le voir, il s'éloignera pour jamais, & ſans retour.

LEONTINE.

Mais recevoir un homme à cette heure, ſeule chez moi!

OPHEMON.

Il prétend que vous ne devez douter ni de ſon reſpect ni de ſa délicateſſe; il s'engage même à ne vous point parler de ſon amour: & d'ailleurs il permet que je ſois préſent à cette entrevue, ſi vous l'exigez abſolument.

LEONTINE.

Oh! cela ſeroit différent, en effet. Allons... mais je ne veux point le voir.

OPHEMON.

C'eſt ce que je lui ai dit. que vous n'y conſentiriez jamais; que cette prétendue curioſité que vous aviez témoignée, n'étoit au fond qu'une plaiſanterie; que ſes ſoins vous déplaiſoient, vous importunoient, & qu'enfin vous le regardiez comme un extravagant digne des petites maiſons.

LEONTINE.

Mais de quoi vous mêlez-vous? A quoi bon ce verbiage? Qui vous a chargé d'expliquer mes ſentimens?

OPHEMON.

Je voulois le guérir de ſa folie : car réellement elle eſt intéreſſante. Il parloit avec un feu, une éloquence, un ſon de voix qui alloit au cœur. Moi, j'avoue qu'il m'a touché, & ſi vous le refuſez, ma foi je ne ſerois pas ſur-

pris que ſon déſeſpoir ne le portât à quelque parti violent.

LEONTINE.

Et vous lui avez dit que ſes ſoins me déplaiſoient, qu'il m'étoit odieux... Vous l'aurez perſuadé : le bel ouvrage, de déſeſpérer un malheureux que je dois plaindre, qui doit m'intéreſſer !

OPHEMON.

Enfin, Madame, il ne tient qu'à vous de lui donner une conſolation qui lui rendra la vie... Il m'attend : j'ai promis de porter votre réponſe, voyez.

LEONTINE.

Tout ce que vous lui avez dit de ma part eſt d'un impoliteſſe, d'une malhonnêteté... Je ſuis en quelque ſorte obligée à réparer ce procédé injurieux : voilà cependant où vous me réduiſez.

OPHEMON.

Le coup eſt porté, cela eſt vrai. Si vous ne le voyez pas, j'aurai beau lui

dire de votre part les choſes les plus honnêtes, il n'en croira rien.

LEONTINE.

Vous m'auriez épargné cet embarras cruel, ſi vous aviez bien voulu ne me faire parler que d'une manière polie & convenable, au lieu de me peindre ſi injuſte, ſi ingrate. Pour le guérir, il falloit l'aſſurer encore que j'en aimois un autre ! C'eſt à quoi peut-être vous n'avez pas manqué; je le parierois. Dans votre fureur de le guérir...

OPHEMON.

Oh ! je n'ai touché cette corde-là que bien légèrement, & je ne lui ai donné que des ſoupçons vagues.

LEONTINE.

Je m'en ſuis doutée. Mais, par exemple, vit-on jamais rien de plus inconcevable ? Je ſuis dans une colère, dans une agitation... Aſſurément vous lui avez laiſſé une jolie opinion de moi. Il croit que je le mépriſe, que je le hais, que je le tourne en ridicule, que j'en fais l'objet de mes plai-

ſanteries, & que j'ai un amant que je favoriſe en ſecret.

OPHEMON.

Mais permettez, Madame, je n'ai point dit cela; même quand il a voulu me tourner pour ſavoir le nom de celui que vous préfériez, je l'ai vu venir d'une lieue, & j'ai répondu que je n'étois pas inſtruit parfaitement.

LEONTINE.

J'ai peine à me contenir; je ſuis dans un état violent... Il ne voit ici que le Vicomte, il n'aura pas manqué d'imaginer qu'il eſt ſans doute cet amant ſecret.

OPHEMON.

Il m'en a bien dit quelque petite choſe; mais j'ai fait la ſourde oreille.

LEONTINE.

Allez le chercher, Monſieur, allez, n'y perdez pas un moment; j'ai trop d'intérêt pour ma gloire, pour ma réputation à le déſabuſer.... Dites-lui qu'il vienne à cinq heures, que je le verrai... Voilà une déſagréable ſitua-

tion ! C'eſt le fruit de votre rare prudence.

OPHEMON.

Je cours le chercher.

LÉONTINE.

Un moment. Je vous défends de parler à qui que ce ſoit de toute cette aventure.

OPHÉMON.

Je ſuis bien mal-adroit, bien gauche : mais pour la diſcrétion....

LÉONTINE.

Allez, allez. Laiſſez-moi.

OPHÉMON, *à part, en s'en allant.*

Courrons porter au Vicomte cette excellente nouvelle (*Il ſort.*)

Convenez, Monſieur, que cette ſcène vous a paru fort agréable, & que vous ne vous êtes point apperçu de ſa longueur. Une autre ſcène non moins délicate amène enfin le dénouement. Bien ſûr d'avoir touché le cœur de *Léontine*, le Vicomte ſe devoile

& se fait connoître pour l'Amant anonyme. Un tendre hymen termine la pièce suivant l'usage.

Après cette jolie comédie, Monsieur, il en vient une autre, à laquelle je n'accorderai pas la même épithète ; elle est intitulée *les fausses Délicatesses*. Une note nous apprend que l'*Amour mécontent de soi-même*, conte de M. *Marmontel*, a donné l'idée de cette pièce. Madame la Comtesse de *G.* a cru, sans doute, *qu'on ne pouvoit s'égarer sur les traces* d'*Hercule* ; mais elle s'est trompée. En marchant sur les pas de l'*Hercule Conteur*, elle a fait un mauvais drame, fastidieux à lire, & qui ne signifie rien du tout. *Lucinde* & *Celie*, qui en sont les Heroines, présentent dans leurs personnes, deux précieuses insipides, qui ne savent ni ce qu'elles disent ni ce qu'elles veulent. On seroit tenté de s'écrier, comme le Chevalier *de Saint Albin*, personnage de la pièce, *ces deux femmes me sont insupportables*. S'il m'étoit permis de donner un conseil à l'Auteur, je lui dirois : Madame, quand vous voulez plaire, quand vous voulez charmer, pa-

roiſſez avec les ſeules graces qui vous appartiennent, ou ſi vous en voulez montrer de nouvelles, empruntez en d'auſſi parfaites que les vôtres.

En conſéquence, Monſieur, ſi vous daignz m'en croire, vous paſſerez *les fauſſes Delicateſſes*, pour voir bien vîte *la Tendreſſe maternelle*; tableau naïf & vrai, des inquietudes, des agitations d'une mère, dont le fils eſt à l'armée, au moment d'une bataille. Vous y rencontrerez une petite maîtreſſe aſſez bien deſſinée qui vous amuſera, & un bon vieux Commandeur au ton loyal & bruſque qui vous fera rire. Vous y trouverez auſſi une ſcène de bienfaiſance, entre la mère du Comte de *Rozanne*, & la mère d'un Soldat. Cette ſcène ne peut manquer d'intereſſer votre âme honnête & ſenſible. Elle vous fera ſouvenir que vous êtes avec Madame de *G.* c'eſt-à-dire, avec la plus tendre amie de l'humanité.

Un joli petit drame appellé la *Cloiſon*, termine le premier tome du *Théatre de Société*. Deux jeunes Amans s'y parlent au travers d'une cloiſon :

cette position est neuve, & a je ne sais quoi de piquant.

Le second volume commence par *la Curieuse*, pièce intéressante; mais dont je puis me dispenser de vous parler, Monsieur, puis qu'elle a déja été placée dans le Théatre d'Education que vous connoissez. Je ne sais pour quoi elle se retrouve ici: c'est apparamment pour completer le volume, car je n'y apperçois aucun changement. Mais quelque bonne que soit cette comédie, je ne crois pas que le Public aimera beaucoup qu'on lui fasse payer deux fois le même ouvrage.

Venons en, Monsieur, à *Zelie* où l'*Ingenue*, comédie en cinq actes. Le fond en est un peu romanesque; mais les détails en sont intéressans. Madame de *G.* a si bien l'art d'exciter la curiosité, qu'on passe facilement sur les longueurs qui s'y trouvent. Le Marquis de *Sainville*, l'un des héros de la pièce, est un riche garçon de trente-huit ans, qui possède un château en Normandie, désigné pour le lieu de la scène. L'histoire d'une jeune personne qu'il tient renfermée,

occupe vivement sa famille : il n'y a pas plus de six mois qu'on est certain du lieu qu'elle habite ; les uns prétendent qu'il l'a secrettement épousée ; d'autres que ce n'est que sa maîtresse ; d'autres enfin, & c'est l'opinion la plus générale, sont persuadés qu'elle est sa fille. Un oncle de *Sainville*, qui veut absolument sçavoir ce qui en est, s'est transporté chez lui pendant son absence. Je vais transcrire ici une conversation de cet oncle & de l'Intendant du Marquis à ce sujet ; elle vous paroîtra curieuse.

ARISTE.

Vous savez la tendresse que j'ai toujours eue pour mon neveu ; une curiosité fondée sur un intérêt si vif, n'est pas faite pour inspirer la réserve & la défiance.

L'INTENDANT.

Je ne puis, Monsieur, vous donner que de très-foibles lumières... Le sort de cette enfant est un mystère impénétrable.

ARISTE.

Mais quel genre d'éducation a-t-elle pu recevoir dans une captivité si dure ? & comment se peut-il que, confiée à votre garde, vous ne l'ayez jamais vue ?...

L'INTENDANT.

Elle occupe la partie du Château opposée à celle-ci, toutes les vues de son appartement donnent sur le parc qui est entouré de murs d'une hauteur prodigieuse, j'ai seul ici la clef d'une porte qui conduit à un cabinet de son appartement. Il y a dans ce cabinet un tour immense, semblable à ceux qu'on voit dans les Couvents ; c'est-là que chaque jour je vas prendre ses ordres, & lui porter toutes les choses qu'elle sire.... excepté une seule cependant....

ARISTE.

Laquelle ?

L'INTENDANT.

Ah ! cela est très-singulier... M. le Marquis m'a expressément défendu de donner

donner à Zélie aucune espèce de livres : cependant la bibliothèque du château est fort bien composée ; il n'y a presque que des livres d'histoire & de morale ?

ARISTE.

Mais que faire dans une solitude si profonde, sans le secours de la lecture.

L'INTENDANT.

Oh ! elle lit, elle lit beaucoup ; M. le Marquis, quand il est à Paris, m'envoie souvent des livres ; mais ces livres-là sont toujours écrits par lui.

ARISTE.

De l'écriture de mon neveu !

L'INTENDANT.

Oui, Monsieur, de sa propre main, toujours...

ARISTE.

Quelle patience ! & à quoi bon !

L'INTENDANT.

Avant-hier encore, j'ai porté au

tour deux volumes qu'il m'avoit envoyés....

ARISTE.

On vous parle donc à travers ce tour?

L'INTENDANT.

Non, je trouve un papier sur lequel *Zélie*, ou sa bonne, ont tracé les ordres qu'elles me prescrivent; tous les matins je vais le prendre : seriez-vous curieux de voir celui d'aujourd'hui?

ARISTE.

Infiniment.

L'INTENDANT.

Il est écrit de la main de *Zélie*.

ARISTE.

A quoi connoissez-vous cela?

L'INTENDANT.

Par la quantité de lettres qu'elle écrit à mon Maître, dont j'ai toujours été chargé. (*Il lui donne le papier, Ariste le déploie, l'Intendant continue.*) Il faut vous dire qu'il y avoit dans le tour,

à côté de ce papier, une petite lettre pour M. le Marquis.

ARISTE *lit tout haut.*

Il faut envoyer sur le champ, par un homme à cheval, cette lettre au devant de M. de Sainville, afin qu'il la reçoive sûrement avant d'arriver. Ceci n'eſt-il pas inquiétant? Mon neveu revient ce ſoir, il faut qu'il leur ſoit arrivé quelque choſe de bien extraordinaire.

L'INTENDANT.

Oh! Monſieur, point du tout, toutes les fois que mon Maître revient, c'eſt la même choſe; c'eſt apparemment une attention pour qu'il reçoive de ſes nouvelles en chemin.

ARISTE *à part.*

Hom, voilà une attention bien tendre, & qui reſſemble bien à la paſſion. (*Il continue la lecture.*) *Il faut apporter au tour des plumes, des crayons, de l'encre & du papier;* des crayons, elle ſait donc deſſiner?

L'INTENDANT.

Oh, sûrement, & je lui suppose encore bien d'autres talens; car elle me demande continuellement de la musique, des cordes d'instrumens, & mille autres choses qui me persuadent qu'elle fait fort bien employer son temps.

ARISTE *à part.*

Mon étonnement redouble à chaque mot. (*Il reprend la lecture.*) *Le dîner & le souper aux heures ordinaires; des glaces à cinq heures.* (*Il rend le papier.*) Il faut que vous n'ayez pas d'autres occupations que celle d'aller à ce tour & d'exécuter les ordres qu'on vous y donne; je vois par-là tout votre temps employé.

L'INTENDANT.

Cela est vrai; mais je suis payé pour cela.

Cette *Zélie*, élevée d'une façon si singulière & soustraite à tous les regards humains, est fille d'un ami de *Sainville* : l'infortuné père obligé de s'expatrier, après une aventure mal-

heureuse, a laissé aux soins du Marquis, le seul gage qui lui restoit, d'une union dont la mort avoit brisé les liens. L'étrange éducation qu'a reçue *Zélie*, n'a fait qu'embellir son heureux naturel, en lui donnant une ingénuité charmante, ce qui produit des scènes agréables. *Zélie* est d'ailleurs un modèle de tendresse & de piété filiale; elle prouve ce sentiment de son cœur, par un trait sublime; car son père que l'on croyoit mort reparoissant dans la pièce, elle quitte son amant pour le suivre: ce qui prépare un dénouement qui doit plaire à tout lecteur sensible. Le personnage de *Sainville* merite aussi des éloges, il est rempli d'honnêteté, de bienfaisance & de délicatesse. Dans un temps où de faux systêmes dessechent toutes les ames, & font perir le germe des vertus, on ne sauroit marquer trop de reconnoissance aux Auteurs estimables qui nous donnent de semblables productions.

La dernière pièce du recueil dont je vous entretiens, Monsieur, est *le Méchant par air*: il me semble que ce

caractère n'existe pas dans la société, & dès-lors ce n'étoit pas la peine d'employer cinq actes à le peindre. Vous aimerez pour tant, je crois, la manière dont le valet de ce méchant d'espèce nouvelle trace le portrait de son maître.

FLAMAND.

M. le Chevalier, j'en conviens, a cette manie, il veut passer pour un homme qui... là... un esprit fort; tu entends bien : devant le monde il me brusque, fera le fier, & quand nous sommes seuls, il cause familièrement, amicalement, & il est doux comme un mouton. En toutes choses, c'est-là son caractère; il étoit naturellement très-sensible; eh bien, à l'entendre, il a le cœur plus dur qu'un rocher : tiens, il est amoureux comme un fou de Mademoiselle Henriette, ta maîtresse; il desire bien qu'elle en soit persuadée; mais il seroit au désespoir que les autres le pensassent; il joue l'indifférent, l'ingrat même; il prétend qu'il est vindicatif, haineux, & il n'a non plus de fiel qu'un enfant; en un mot, il s'amuse à se décrier, à se noircir lui-

même de gayeté de cœur, c'eſt-là ſon paſſe-temps favori.

CÉSARINE.

Mais, dis-moi, quel profit trouve-t-il à cela?....

FLAMAND.

Il veut être craint, conſidéré, & regardé comme un Philoſophe, un homme ſans préjugés, dit-il....

C'eſt à mon avis, Monſieur, un aſſez bon ſarcaſme contre la nouvelle philoſophie, que de dire que quelqu'un affecte de paroître dur, indifférent, bruſque, ingrat, vindicatif, haineux, pour être regardé comme un philoſophe, un eſprit fort: voilà le ſeul trait ſaillan tque j'aie trouvé dans la Comédie. Et tout bien examiné, Monſieur, je penſe qu'on auroit ſagement fait de réduire le *Théâtre de Société* à un ſeul volume, c'eût été le rendre plus précieux. Il eſt à préſumer que Madame la Comteſſe de *G.* a cédé aux inſtances de ſes Libraires, empreſſés d'augmenter un bénéfice que leur aſſure ſa

réputation. En murmurant un peu de cette condescendance, je n'en suis pas moins, comme vous venez de le voir, Monsieur, l'admirateur sincère des bonnes pièces de Madame de *G.* & personne ne sait plus que moi révérer ses talens.

Je suis, &c.

LETTRE XII.

Les Hochets de ma jeuneſſe; par M. le Chevalier de Cubieres, 2 *vol.* in-8°. *A Amſterdam, & ſe trouve à Paris, chez* Valleyre l'ainé, *rue de la vieille Bouclerie.*

IL n'eſt point d'année, de mois, & même de ſemaine, où l'on ne voye paroître des recueils de Poéſies fugitives; il n'eſt point de nation plus riche que la nôtre dans ce genre. Mais cette richeſſe apparente cache une pauvreté réelle: dans le nombre incroyable d'ouvrages qu'enfante la manie de paſſer pour Ecrivain, il en eſt bien peu que le bon goût puiſſe approuver, & qui parviennent à la poſtérité. L'égoïſme a corrompu les ſources de notre littérature, chacun affecte du génie & prétend aux palmes littéraires. Un jeune homme, à peine échappé du Collège, jette au hazard des vers ſur le papier, il ſe croit Poëte, parce qu'il

a une disposition naturelle à rimer; son imagination exaltée par la lecture, & aiguillonnée par le desir de la célébrité enfante des Epîtres, des Idylles & autres Poësies légères. De ce moment il se regarde comme un grand homme; envain la raison lui dit que ce genre demande le goût le plus fin, le plus exercé, la versification la plus brillante, le style le plus naturel, une connoissance exacte de nos mœurs & de nos usages, enfin tous les talens d'un Littérateur consommé, & la morale d'un Philosophe aimable; rien ne l'arrête; il commence sa carrière au point où d'autres finissent, & reste ignoré avant d'avoir vécu pour la gloire.

On ne fera pas à M. le Chevalier *de Cubière* l'injure de le comparer avec ces petits Ecrivains: ses Opuscules poëtiques lui assurent une place distinguée dans notre Littérature, & je pense que ses *Hochets* pourroient encore amuser les gens d'un âge mur. On peut les regarder comme un partere émaillé de toutes sortes de fleurs: ici ce sont les roses d'Anacréon, là les Myrthes de Sapho,

plus loin vous voyez les soucis d'Ovide, mêlés aux tendres fleurettes de Catulle. La Muse de M. *de Cubieres* prend toutes les formes possibles : tantôt c'est une Nymphe à demi nue qui se joue mollement sur un tapis de verdure, quelquefois c'est une Bacchante ivre de volupté. Je ne m'arrêterai pas sur les idées un peu trop libres *des Hochets de ma jeunesse*; il se trouvera des lecteurs qui les regarderont comme des licences poétiques, autorisées par ces vers de *Catulle :*

Nam Castum esse decet pium poetam
Ipsum ; versiculos nihil esse necesse est.

Mais ceux qui tiennent encore à la pureté de la langue & des mœurs, blameront cet abus des privilèges de la poésie, même en rendant justice aux talens de l'Auteur. Dans le nombre des Poësies légères de ce recueil, il suffira d'en citer une ou deux dans chaque genre, pour les Lecteurs à portée de se convaincre par eux-mêmes du mérite littéraire de M. le Chevalier *de Cubieres*. Je commence par les Epitres : ce genre de poësie que *Voltaire* a porté

à un degré de perfection étonnant, & que le C. *de B.* a rendu si intéressant par ses Epitres aux Graces & aux Dieux Pénates, est devenu fort à la mode dans ce siècle léger; il n'est cependant pas sans difficultés, il exige un goût délicat, une versification aisée, riche & sonore, une finesse d'expression, une touche agréable, & ce vernis philosophique, qui donne à la morale le coloris animé des graces. M. le Chevalier s'y est essayé avec quelques succès, & il est telle de ses Epîtres que nos meilleurs Poëtes ne désavoueroient pas.

Je désirerois pouvoir rapporter ici l'Epître *à nos Pères*. Cette pièce qui parut il y a plusieurs années dans l'Almanach des Muses, sous le titre d'*Epître à mon Siècle*, fut bien accueillie du Public, on y reprit seulement quelques expressions hazardées & un peu trop fortes, comme celle-ci : *ô mes très-sots grands pères!* On ne peut que savoir bon gré à l'Auteur de l'avoir fait disparoître dans l'édition de ses Œuvres. On remarque dans cette Epître une originalité d'idées unique, une versifi-

cation brillante, l'art de bien grouper les objets, un perſiflage charmant, une peinture frappante de nos mœurs, de nos travers, de nos ridicules, & la pointe de l'Epigramme cachée ſous les fleurs : on peut enfin la regarder comme le cadre le plus ingénieux qu'on puiſſe donner à un grand tableau. L'Epître qui a pour titre le *Souper*, eſt pleine d'idées & de mouvement, mais on eſt faché d'y trouver des images dégoutantes comme celles-ci :

Des feſtins du ſatrape altier rival des Rois,
Admirer la pompe ſanglante.
. . . . . .
Ne m'offre donc jamais les ſquelettes rotis
De ces tendres oiſeaux devenus ſi chéris.

Un ſquélette eſt un aſſemblage d'os décharnés ; les pigeons qu'on ſert ſur nos tables ont au moins de la chair.

Mais j'abhorre le meurtre, il ſoulève mon cœur.
. . . . . .

Sur l'autel de Comus chargé de trois ſer-
vices
De cadavres épars les membres odieux.

Quelle idée pour un ſouper ! mais qui pourra lire les vers ſuivans, ſans la plus tendre émotion :

Hélas ! quel mortel ſans frémir,
Sans craindre de l'ouir gémir,
Peut dévorer une jeune colombe ?
Cette colombe, hélas ! cette jeune per-
drix,
Dont le trépas me cauſe une douleur amère,
Ont un époux, & des petits ;
L'une eſt amante, l'autre mère.
De leurs chaſtes amours je juge par les
miens ;
Ah ! Thémire, ayez pitié d'elles,
De ces charmans oiſeaux reſpectons les
liens,
Et n'imitons pas nos modèles.

On ne ſait pas pourquoi l'Auteur, en dévouant à la mort & à nos beſoins, les animaux nuiſibles, comme le ſanglier, le lapin & les carnivores, n'en excepte pas le bœuf, cet animal ſi

utile : il lui reproche de joindre *la bleſſure à l'affront, & de rougir de ſang humain les cornes de ſon front.* Plus bas :

Les oiſeaux de l'Amour
Font l'ornement & l'honneur de la terre.

Il eût été plus vrai de dire : *le plaiſir & l'agrément de la terre.*

Celle qui a pour titre l'*opération céſarienne*, eſt remarquable par de très-beaux vers & des ſituations touchantes ; le ſombre du déſeſpoir y contraſte avec la douce mélancolie de l'amour malheureux. Parmi le nombre de beaux vers, je regrette de n'en pouvoir citer quelques uns comme ceux-ci :

Que ne puis-je à mon tour te déchirer le ſein !
Que ne peut cette main à t'écrire occupée,
Y plonger lentement, y retourner l'épée,
L'en retirer fumante & l'y plonger encor !

C'eſt ainſi que s'exprime la frénéſie de la douleur. La tirade qui concerne la mère de *Céſar* eſt de la plus grande beauté, elle eſt terminée par ces vers

philoſophiques que l'humanité a dictés.

Que l'on ſoit citoyen, mais ſans ceſſer d'être homme.

On peut oppoſer à ce ſentiment doux le deſir de la vengeance, qui s'échappe dans ces trois vers » :

Crains de m'y voir voler, la vengeance a des ailes,
Les Dieux, puiſque tu vis, puniſſent lentement,
La foudre eſt ſans éclair dans la main d'un amant.

Les vers ſuivans contiennent une vérité phyſique qui remplit l'ame d'amertume :

Si l'épouſe conçoit au milieu des délices,
La mere enfante hélas! au milieu des ſupplices.

Quel contraſte dans le tableau qui ſuit!

A ſon malheureux fils prêt à voir la lumière,
Quelle inviſible main oppoſe une barrière?
Rien ne peut la forcer, jour affreux! jour de deuil!

Berceau, disparoissez, il ne faut qu'un cercueil!

Les Contes de M. le Chevalier *de Cubieres*, n'ont pas la naïveté piquante *de la Fontaine*, ce sel attique, cette fleur d'esprit & de coquetterie qui distinguent ceux de *Dorat* & de M. *Imbert*, cette marche philosophique, cette ironie délicate qui caractérisent ceux de *Voltaire*; mais ils ont le mérite, bien rare aujourd'hui, d'une versification brillante & harmonieuse. Celui qui a pour titre le *François* & le *Siamois*, offre des détails fort agréables & une moralité exquise: c'est une espèce d'apologie de ce sexe charmant, auteur de nos plaisirs & de nos peines. Le Conte pastoral intitulé *le nouveau Narcisse*, est d'un naturel qui feroit honneur au pinceau de *Gessner*, il est aussi très-ingénieux, & finit d'une manière piquante. Le sujet de celui des *deux frères* est mal choisi, & révolte le lecteur: Un frère va pour délivrer son frère des mains d'un Peuple idolâtre & sanguinaire; on s'attend à lui voir arracher cette chère victime.

à la barbarie de ces bourreaux, ou du moins à le voir mourir à ses côtés, après l'avoir vengé; le coup est manqué par un éclat de tonnère qui s'est fait entendre mal-à-propos, & contre toute vraisemblance; le zèle impie d'un Prêtre fanatique, renverse l'infortuné jeune homme sur les marches du Temple; les Prêtres crient au miracle, l'autre frère est égorgé; tout le fracas de la catastrophe amène enfin cette moralité :

Il est peu d'endroits sur la terre
Où l'on n'ait souvent vu l'erreur,
Interpréter en sa faveur
Ce que le hazard seul opère.

On voit bien que l'Auteur a voulu imiter cette scène sublime, où Mahomet voyant chanceler Séïde, qu'il a secrétement fait empoisonner, déclare avec une confiance emphatique, que le ciel se déclare en sa faveur, en frappant de mort ce jeune téméraire; mais ce ressort qui produit un effet terrible dans les mains de *Voltaire*, est sans activité dans celle d'un autre.

J'éteins avec plaisir le flambeau de la critique, pour jetter quelques fleurs sur les Idylles de M. *de Cubieres:* le genre de l'Idylle, dont *Segrais* fut comme l'inventeur, & que Madame *Deshoulieres* a traité avec tant de succès, a été long-temps négligé parmi nous, si l'on en excepte quelques-unes de MM. d'*Arnauld* & *Léonard*, les autres sont bien foibles. Les Allemands qui excellent dans ce genre de littérature, nous ont servi de modèles. Il seroit à souhaiter que nos jeunes Poëtes au-lieu de se traîner servilement sur les traces de *Gessner*, eussent le courage de créer leurs sujets; le frêle honneur de l'imitation ne vaut pas celui de l'invention. Dans le nombre des Idylles de M. le Chevalier, celle qui a pour titre *le bonheur des Amans*, est écrite dans le genre antique; on y trouve des beautés simples & naturelles, des descriptions animées; l'Auteur semble avoir pris *Bion* & *Moschus* pour ses modèles. Celle qui a pour titre *à l'arbre qui m'est cher*, est charmante, je ne puis me refuser le plaisir d'en rapporter quelques vers:

Hommes qui mépriſez cet arbre qui m'eſt cher,
Qui de ſentir, d'aimer, le croyez incapable,
Revenez, revenez, de cette erreur coupable;
La terre, ainſi qu'à vous, lui ſervit de berceau;
Quand vous étiez enfant, il étoit arbriſſeau;
Il a cru comme vous, comme vous, avec l'age
Il a développé ſes rameaux, ſon feuillage;
Comme vous il reçut de la puiſſante main
Qui d'un limon groſſier tira le genre humain,
Une sève de feu viviſiante, active,
Qui toujours réparant la chaleur fugitive,
Des pieds monte à la tige, emplit tous les vaiſſeaux,
De la tige s'éleve, atteint tous les rameaux;
Des rameaux abreuvés, par des routes voiſines,
Retourne, redeſcend juſques dans ſes racines,

Et toujours circulant, même après les beaux jours,
Dans son règne éternel se succède toujours.
Le sang, cette liqueur dont vous tenez la vie,
Hommes, n'est-elle pas à ces loix asservie,
Suivez-là dans son cours, du cœur elle descend,
Entre dans chaque veine & s'y philtre en passant,
Va par mille détours cachés, imperceptibles
Humecter du cerveau les fibres invisibles,
Y forme la pensée, y nourrit ces esprits,
Pères de la raison, qu'elle même a produits,
Retourne vers sa source, admirable Méandre,
Et ne remonte encor qu'afin de redescendre.

Certainement cette tirade porte l'empreinte du génie. Quelle noble simplicité dans ce vers : *quand vous étiez enfant, il étoit arbrisseau!* mais l'Auteur de cette ingénieuse Idylle n'a sûrement pas prétendu qu'un arbre pût sentir & aimer comme nous.

M. le Chevalier s'est aussi exercé

dans le genre ſimple, mais on ne trouve point dans ſes fables l'inimitable ſimplicité de celles *de la Fontaine*, ni l'eſprit *de la Motte*, ni la déſicateſſe ingénieuſe du D. *de N.* Je ne crains pas de le dire, M. *de Cubieres* a abſolument échoué dans ce genre. Dans la Fable de *la mort du Loup*, cet animal bourrelé par les remords, eſt tourmenté par un ſpectre qui le pourſuit : ce n'eſt pas là le ton ſimple de la Fable ; le Lecteur ſemble voir la coupable *Sémiramis* pourſuivie par l'ombre irritée de *Ninus*. Dans celle qui a pour titre *les cenſeurs du Roſſignol*, tout eſt manqué, le but & la moralité : c'eſt un corbeau qui, pour prouver à un pinçon jaloux qu'on peut chanter plus mal qu'un roſſignol, chante lui-même, & croaſſe un air diſcordant & baroque ; cet acte d'humilité n'eſt pas dans la nature, & nous ne le croyons pas fait pour un corbeau, ſur-tout depuis que *la Fontaine* nous l'a préſenté comme un imbécille, qui ſe laiſſe attraper par le renard, & qui croyoit avoir une très-belle voix. Dans cette Fable, on en-

tend les oiseaux crier *bis*, & dire que l'ariette

Ferait honneur aux *Glucks* & même aux *Piccinis*.

Ce vers est bien dur.

Celle de *la Bergère* & *le Rossignol*, n'est pas mieux traitée : la Bergère admire d'abord le gozier du petit musicien, & l'accable ensuite de sa haine, en le voyant rempli de rage,

. . . . . Enlever des fourmis,
Les croquer, les manger, elles & leurs petits.

Voici la moralité de cette fable :

Des cœurs que les forfaits n'ont jamais corrompus,
Pour avoir le suffrage auguste,
Il faut aux grands talens allier les vertus.

On trouve dans ce recueil quelques odes anacréontiques ; il suffit de lire celle *des Graces retrouvées*, pour se convaincre qu'elles ne sont pas perdues : cette petite pièce finit par la louange la plus

délicate & la plus vraie en même-temps, puisqu'elle est adressée à notre Auguste Souveraine.

Le génie de M. le Chevalier n'est pas toujours créateur, il se permet quelquefois des imitations qu'une sévère critique appelleroit du nom de plagiat, comme dans le Madrigal qui a pour titre *les cœurs mêlés*, dont l'idée est prise d'une vieille chanson qui commence ainsi : *Berger, qu'as tu fait de mon cœur*, &c. Mais on ne peut s'empêcher de lui accorder des éloges mérités pour l'Elégie intitulée *les Cyprès* : cette pièce respire la plus douce mélancolie ; ce n'est point la sombre douleur de *Young*, c'est l'attendrissement de la pitié.

L'Eloge de *Voltaire* termine le Recueil *des Hochets* : cet homme célèbre est censé parler lui-même, & j'ose dire à la gloire de l'Auteur, que son héros ne désavoueroit peut-être pas le discours qu'on lui prête dans ces vers.

Racine n'étoit plus, un veuvage éternel
Menaçoit Melpomene, & d'un d'euil
solemnel

Son Temple offroit par-tout l'image douloureuſe :
De ſes mâles attraits ma jeuneſſe amoureuſe,
La conſola bientôt ; à mes vœux, à ma foi,
Melpomene ſe livre, &c.
Et Mahomet m'élève au-deſſus de moi-même.

Cette Tragédie eſt en effet celle où il ſe rapproche le plus du génie de *Corneille*.

Ces deux vers préſentent une idée agréable.

Quoique déſaltéré dans le fleuve d'oubli
Je me ſouviens encore qu'un François eſt poli.

Quelle vérité dans les portraits de *Racine* & de *Corneille* !

Racine, diſoient-ils, rappelle en tout Virgile,
La langue, ſous ſes mains, eſt une molle argile,
Qui, docile à ſes vœux, s'arrondit & s'étend,

Que ſon goût delicat ſoumet à chaque inſtant
A de nouvelles loix, à des formes nouvelles :
Adoré des amans, idolâtré des belles,
Des orages divers qui tourmentent leur cœur ;
Son vers qui réunit la grace & la vigueur
Avec préciſion retrace la peinture ;
Et ſes tableaux toujours ſont faits d'après nature.
Corneille plus hardi, *plus ami de l'écart*,
Laiſſe marcher ſon ſtyle & ſa verve au haſard,
Il eſt ſans le ſavoir, éloquent & ſublime,
Il ne met point ſon vers ſous le joug de la lime,
Non : ſon vers tout armé de ſon cerveau jaillit ;
Corneille crée enfin, & Racine polit.

Ce dernier vers eſt dur & porte un peu à faux ; *Racine*, ſans être auſſi ſublime que *Corneille*, n'en eſt pas moins un génie créateur. Le lecteur ne peut voir ſans peine qu'on mette dans la bouche de *Voltaire*, après ſa mort, les

sarcasmes qu'il a lancés pendant sa vie, contre *Crébillon*; on ne pardonnera pas cette tirade à M. le Chevalier de *Cubieres*; c'eût été rendre en quelque sorte, le lustre à la gloire du Philosophe de Ferney, que de lui faire faire aux Champs-Elisées, une abjuration des injures qu'il s'est permises contre ce célèbre tragique, que l'Europe savante a placé parmi le petit nombre des grands hommes, malgré la foule des insectes bourdonnant à l'entour de ses couronnes. On eût été enchanté de les voir s'embrasser, dans un séjour où l'oubli des injures est réciproque. Je suis fâché que les bornes étroites de ce journal, ne me permettent pas de citer plus de passages de cet excellent morceau, qui étincelle de beautés poétiques: j'aurois désiré que la fin fût tournée d'une manière un peu plus piquante, & que l'Auteur n'eût pas mis dans la bouche de M. de *Voltaire*, tant l'emphâse de l'amour propre, sur-tout après lui avoir fait dire au commencement,

On ne peut se résoudre à bien parler de soi.

L'orgueil est en tous lieux un vice qu'on déteste,
Même après qu'on est mort, il faut être modeste.

On sait que le vieillard de *Ferney*, avoit la foiblesse de se louer; mais il est toujours révoltant pour des lecteurs instruits, de voir un Auteur s'élever des autels de sa propre main: certainement il n'est aucun homme de goût, qui ne se fit un vrai plaisir de placer M. de *Voltaire* au premier rang de la littérature, mais on n'aime pas à l'y voir suporter de lui-même.

Il me reste à parler des défauts qui m'ont frappé dans le recueil de M. de *Cubieres*, & je crois avoir acheté ce droit par les éloges mérités que je lui ai donnés. L'amour du beau & du vrai doit seul dicter les jugemens littéraires, & c'est pour ne pas me départir de cette manière de penser, que j'observe que les premières pièces des *Hochets*, sont foibles & durement versifiées: elles se ressentent de l'âge ou l'Auteur les a faites, du temps où son goût n'étoit pas encore épuré,

La déclaration commence par ce vers :

O toi qui passe la plus belle
En attraits, &c.

On dit bien *passer un cerf en vitesse*, *cela passe mon intelligence*; mais on ne dit pas *passer en attraits*. Dans l'*Amant au bain* :

Ceux-là de ses cheveux parcourant les anneaux,
Y sont restés peut-être *appendus*, &c.

Ce terme ne s'employe que pour les choses qu'on suspend dans les Temples ou dans les lieux publics.

La plus belle rose en peinture
Vaut-elle un seul bouton, *jeune enfant du hazard* ;

Un bouton de rose n'est point l'enfant du hazard; dans l'*absence*,

Qu'un labeur varié, qu'une étude amusante
Préserve toujours mon amante, &c.

Labeur ne se dit qu'en parlant d'un travail de force, l'expression ne convient pas pour une femme, dont les amusemens sont légers.

Dans le *ſolidoque* on remarque ces vers :

Mais l'ame accoutumée au joug *d'une ſuperbe.*

Il faudroit d'*une femme ſuperbe*, encore ce mot parmi nos petits-maîtres, déſigne-t-il ſouvent une très-belle femme. Dans le *ſouhait de l'amitié*, l'Auteur fait rimer *forêt* avec *ſecret*. Dans l'éloge de *Voltaire* on lit :

L'aigle brillant de Meaux a peint quelques états
L'un ſur l'autre tombant, croulant avec fracas.

Ces deux vers ont une harmonie qui ſéduit, mais ils ſont défectueux dans l'expreſſion : *un aigle ne peint point des états*, *croulant* étoit inutile après avoir dit *tombant :* roulant avec fracas eût fait plus d'effet.

Je ne paſſerai pas la lime de la critique ſur toutes les inégalités, les vers durs & proſaïques, les expreſſions hazardées, les tournures peu poëtiques, qu'on pourroit reprocher à M. de

Cubieres, je le renvoie à ces vers de M. *Dorat*, son ami, qui lui disoit :

Polis tes vers longtemps, des vers faits avec peine,
Avec plaisir sont toujours lus,

M. le Chevalier devroit se défier de sa trop grande facilité, on lui sauroit aussi bon gré d'avoir retranché de ses œuvres bien des choses inutiles, & d'avoir usé plus sobrement des libertés de la poésie. Lui-même a dit avec tant de raison à M. ...

Voulons-nous réussir ? sur l'onde du permesse
Que la tempête agite & tourmente sans cesse,
Voulons-nous prévenir l'ordinaire danger,
Avoir toujours Zéphir en poupe ?
Respectons, ménageons notre frêle chaloupe ;
Gardons-nous de la trop charger,
Le vaisseau mal lesté des vents & de l'orage
Eprouve toute la fureur :
Et rarement le conducteur
Le ramene au port sans naufrage,

Je ne finirai pas cet article sans

observer que le titre des poésies de M. le Chevalier est bien modeste ; il seroit même à souhaiter pour la littérature que tous les jeunes poëtes pussent offrir au public de semblables *Hochets* ; mais cette modestie forme un étrange contraste avec l'orgueil de la gravure, dans laquelle on voit le génie présentant ses hochets aux graces, & le Temps qui lui montre du doigt le Temple de l'Immortalité. Je dirai la même chose des pièces faites en l'honneur de M. de *Cubières*, & placées à dessein, à la fin de ce recueil. Tout cela n'empêche pas qu'on ne doive regarder M. le Chevalier de *C*... comme un Poëte très-agréable, & très-ingénieux, dont le goût n'est pas encore bien décidé, mais dont les heureux essais donnent les plus grandes espérances.

Je suis, &c.

LETTRE XIII.

Le Droit de Main-Morte, abolie dans les Domaines du Roi, ſujet propoſé par l'Académie Françoiſe. Poëme, par M. de Maiſonneuve. *A Paris, chez Eſprit, Libraire, au Palais Royale,* in-8°. *de* 8 *pages.*

ON doit ſavoir gré à l'Académie Françoiſe d'avoir propoſé un pareil ſujet, & de s'être montrée difficile ſur les pièces qui ont concouru. D'après les recueils du temps, (*) il

(*) En 1697, l'Académie Françoiſe propoſa pour ſujet du prix de poéſie, la paix de Savoie, pour laquelle Louis XIV rendit la tranquilité à l'Italie, & donna à l'europe l'eſpoir d'une paix générale.

En 1717, le ſujet étoit la conſtance de Louis XIV dans la perte de ſes enfans.

En 1723, les Lettres floriſſantes en France, malgré la guerre, par la protection de Louis XIV.

En 1725, les progrès de l'Aſtronomie, ſous le règne du même Prince.

En 1729, les progrès de la Navigation.

En 1732, les progrès de la Tragédie, &c.

paroît que l'esprit de cette Compagnie étoit originairement d'avoir les regards continuellement fixés sur le Thrône du Souverain, & d'en célébrer les belles actions, à mesure que le Prince lui en fournissoit les sujets.

Il existe, dit-on, à la Chine, un Collège de Savans qui, logés dans le Palais de l'Empereur, tiennent registre de tout ce qu'il dit & de tout ce qu'il fait. L'Académie Françoise a long-temps gardé un profond silence sur les événemens publics : mais la félicité & la gloire de la nation sous un nouveau règne, les vertus bienfaisantes d'un jeune Monarque qui ne connoit d'autre bonheur que celui de son peuple, semblent forcer tous les Poëtes à élever la voix. Alors l'Académie s'empresse de rappeller ses anciens usages, & d'inviter tous les élèves des Muses à développer leurs talens sur un sujet bien propre à échauffer le génie.

Parmi les pièces de Poësie faites sur le *Droit de Main-Morte* aboli par le Roi, vous distinguerez celle de M. *de Maisonneuve*, déjà connu avantageusement par plusieurs Poëmes esti-

mables & tout récemment encore par une Héroïde (*) pleine de sensibilité.

Le jeune Poëte invite sa Muse à célébrer le règne de *Louis XVI*. Sa Muse l'exauce & le transporte à la Cour, pour y être témoin d'un spectacle touchant. La France, au pied du Thrône du jeune Roi, lui fait l'histoire rapide de la servitude qui a règné trop long-temps, chez une Nation qui se dit issue des *Francs*. Après avoir, sans beaucoup de peine, ému le Prince sensible, elle reclame avec assurance sa bonté paternelle, & le conjure d'effacer jusqu'aux dernières traces du droit cruel & gothique de la *Main-Morte*. *Louis* l'exauce sur le champ, & le poëte modeste finit par s'applaudir d'avoir chanté un sujet si digne de la Poésie, & qui ne demande que des entrailles. Il n'a point prétendu aux honneurs de la couronne, mais au plaisir de s'avouer bon patriote.

(*) Héroïde, ou Lettre d'Adélaide au Comte de Comminges, 1781, *in*-8°. imprimés chez Didot.

Qu'Albion vante encore ſes hautes deſtinées ;
Nos flottes ont couvert les deux mers étonnées.
Déjà ſes Ports déſerts ont tremblé devant nous :
J'ai vu frémir l'orgueil de ſon trident jaloux ;
Libre enfin ſous l'appui du Roi qui le protège,
L'Inſurgent de ſes droits venge le privilège ;
L'Europe ſe confie à l'équité des Lis ;
Et l'eſpoir du Commerce eſt aux mains de Louis.

En convenant que ce début eſt d'un beau mouvement, on pourroit peut être reprocher aux trois premiers vers de ce Poëme, de n'être point aſſez liés entre eux : le ſecond vers ne paroît pas là à ſa place, & en ſépare deux autres qui, par la conſtruction de la phraſe, devroient ſe ſuivre. Le ſecond vers iroit très-bien après le quatrième, qui eſt d'une poéſie hardie.

Mais lorſqu'*affranchiſſant l'un & l'autre Neptune*,
Son pavillon ſoutient la querelle commune,
Tandis que ſur les mers on voit l'honneur François
Diſputer le Trident à l'orgueil des Anglois;
Père de ſes ſujets, Louis previent leurs larmes;
Nul impôt n'a payé la gloire de ſes armes:
Lorſque déjà ſes ſoins ont ſurpaſſé nos vœux,
Par l'eſpérance encore il nous rend plus heureux,
Et d'un bonheur durable, offrant un ſûr préſage,
Il veut ſous nos regards en méditer l'ouvrage.

Peut-on dire l'*un & l'autre Neptune*, pour les mers des deux continens? Mais ce beau vers ne vous eſt point échappé:

Nul impôt n'a payé la gloire de ſes armes.

La tirade ſuivante contient de détails qu'il étoit difficile de rendre en vers; M. *de Maiſonneuve* ſurmonte heureuſement cet obſtacle:

Ici le joug s'étend au-de-là de la vie,
La mort n'en défend point; il eſt un droit impie
Qu'en entrant dans la tombe un ſerf doit acquitter :
De ce tribut honteux rien ne peut l'exempter;
Au défaut de ſes biens, ſon corps en doit l'hommage;
Et des Maîtres jaloux qu'autoriſe l'uſage,
Mutilant ce cadavre, en peuvent arracher
Une main qu'à leurs yeux le temps va deſſécher.

On doit ſavoir d'autant plus de gré à l'Auteur de ce morceau, qu'il y déſigne viſiblement le véritable ſujet du Poëme, & qu'il en explique le titre bizarre, (*le droit de Main-morte*) énigme pour beaucoup de gens.

Soudain devant Louis la vérité s'explique;
La tendre humanité, la ſage politique
Lui montrent à la fois ſes ſujets avilis,
Leurs talens étouffés, les Arts enſevelis,
Les procès renaiſſans, les campagnes déſertes,

Qu'une moisson esclave à regret a converties.

Une *moisson esclave* me paroît d'une heureuse hardiesse. Plus loin est un vers digne de servir d'axiome & d'être retenu :

Un Prince est toujours grand quand son peuple est heureux.

Cet autre pouvoit en être rapproché.

Toujours un peuple heureux est un peuple fidèle.

Voici encore une belle tirade purement écrite : c'est dommage qu'elle finisse par deux vers qui la déparent par leur foiblesse :

Je sais que redoutant tout éloge flatteur,
Tu veux être loué par notre seul bonheur :
Et sans doute nos vers, stériles pour ta gloire,
Ne peuvent enrichir une si belle histoire.
Mais deux fois Apollon, *pour servir tes projets*,
Invitant notre voix à chanter tes bienfaits

J'ai cru que du sujet l'imposante noblesse,
De ma Muse sans nom soutiendroit la foiblesse.
Tant de vertus enfin échauffoient mes esprits,
Et sans oser prétendre à m'illustrer d'un prix,
Réservé par le goût aux efforts du génie,
J'ai chanté l'astre heureux qui luit sur ma Patrie.

L'Auteur auroit du, ce me semble, en rester là, & ne point coudre à de si beaux vers ces deux lignes rimées, qui n'ajoutent rien à sa pensée :

Oui, lorsque je parois dans le champ glorieux...
Le plaisir que j'éprouve a rempli tous mes vœux.

L'Auteur ne pouvoit terminer son Poëme plus avantageusement que par ce qui suit :

Sûr que de l'univers ma *bouche* est l'interprête,
Je ne prophane point le talent d'un Poëte ;

Aux pieds de la vertu, j'apporte un pur encens;
La vertu devroit seule inspirer tous nos chants.
L'art des beaux vers, sorti d'une source divine,
Ainsi rappelleroit sa première origine;
Ainsi le vrai Poëte, en tous lieux reveré,
Utile à l'Univers, seroit toujours sacré.

J'aurois mieux aimé, au premier vers, *ma Muse est l'interprête*. Le dernier est d'une belle expression.

Quelques Aristarques chagrins pourroient reprocher à M. *de Maisonneuve*, une sorte d'égoïsme dans ces vers, & lui dire que les grands Poëtes ne se sont permis de parler d'eux que rarement & en peu de mots; mais l'enthousiasme poëtique & patriotique peuvent lui servir d'excuse.

Ce nouvel ouvrage de M. *Maisonneuve* a de la chaleur & du mouvement; les vers ne se traînent point deux à deux; ils sont phrasés avec harmonie : le style est pur, facile, nombreux; le goût de l'Auteur est souvent

fûr, & le mot propre lui échappe rarement. Cependant voici deux vers, où je crois qu'il ne l'a point saisi :

Permets donc qu'aujourd'hui je t'expose
un *malheur*,
Qui, trop long-temps du Thrône a souillé la splendeur.

Voici d'autres vers qu'il auroit pu soigner d'avantage :

Mais consacre sur-tout, parmi tant de bienfaits,
Cet Edit, aujourd'hui, l'objet de notre hommage,
Cet Edit dont les fruits mûriront d'âge en âge.....

Ces deux derniers vers ne sont point heureux pour l'harmonie ni pour l'expression.

Des François sont flétris *dans d'indignes* liens :

est encore un vers construit au dépens de l'oreille. Ces taches sont légères, & ne doivent point empêcher

qu'on ne place M. *de Maisonneuve* dans le petit nombre de nos Poëtes modernes qui ont conservé les vrais principes, & qui peuvent retarder du moins l'entière décadence de la bonne poésie parmi nous.

Je suis, &c.

Hiſtoire Littéraire de la Ville d'Amiens, propoſée par Souſcription.

AVIS.

Tout bon Citoyen s'intéreſſe naturellement aux révolutions que les Sciences, les Belles-Lettres & les Arts ont éprouvées dans ſa Patrie. Il n'eſt pas moins flatté qu'on faſſe revivre la mémoire de ſes Aïeux qui ſe ſont diſtingués dans ces différens genres; on eſt même obligé de convenir que les efforts que nos Pères ont faits pour reculer les limites du ſavoir, ſont plus agréables que les triſtes & ſanguinaires exploits des Héros.

Dans ces faſtes littéraires, auſſi utiles que ceux de la politique, on verra, ſuivant l'ordre chronologique, & ſiècle par ſiècle, un nombre conſidérable de perſonnages intéreſſans, inconnus aux anciens nomenclateurs, & dont les modernes n'ont point

parlé. Eſt-il un moyen plus propre à faire appercevoir les progrès ſucceſſifs de l'eſprit humain ?

On y verra des Poëtes, contemporains des Troubadours, ignorés juſqu'alors, même de la plus grande partie des amateurs. En raſſemblant les productions de ces hommes qui ne ſont pas faits pour êtres confondus avec la multitude, on n'a négligé aucuns ſoins. Les blibliothèques les mieux fournies, les cabinets les plus curieux en manuſcrits, ſont les ſources précieuſes & abondantes où l'on a puiſé ces connoiſſances.

Chaque écrit, ſuccintement analyſé, eſt ſuivi d'extraits qu'on a crus les plus capables d'inſtruire, d'amuſer ou d'exciter la curioſité.

Il eſt peu de maiſons, peu de familles, dans cette Ville conſidérable, à qui n'appartienne un de ces hommes ſi peu communs dans tous les temps,

On a également compris dans ce plan ceux qui ſe ſont fait un nom par la pratique conſtante des vertus, ou

par quelque acte de bienfaiſance digne du ſouvenir de la poſtérité.

A la ſuite d'un Supplément à l'Hiſtoire de la Ville, & après un chapitre curieux concernant le Commerce, les Corps & Communautés, on donne la liſte chronologique des Dignitaires de l'Egliſe cathédrale ; celle des maîtres de la Confrairie très-ancienne de Notre-Dame du Puy, avec leurs deviſes & refrains ; celle des Préſidens, Conſeillers & Gens du Roi du Bailliage & Siège Préſidial. L'ouvrage eſt terminé par le tableau des Notaires dans toute l'étendue du Bailliage, depuis l'an 1190 juſqu'aujourd'hui. La Nobleſſe, la Roture même, ſentent également l'utilité de ce dernier article, relativement aux éclairciſſemens que chacun eſt dans le cas de ſe procurer ſuivant le beſoin.

L'ouvrage contiendra un volume *in*-4°. de 600 pages au moins. Le prix ſera de 8 liv. en feuilles pour les Souſcripteurs, & de 10 liv. pour ceux qui n'auront pas ſouſcrit. La Souſcription ſera ouverte le 15 Sep-

tembre 1781, & fermée le premier Novembre.

On peut s'adreſſer à Paris, chez Pierre François *Didot* le jeune, Libraire-Imprimeur, Quai des Auguſtins. A Verſailles, chez *Eſprit*, Libraire, au Palais Royal, *Blaizot*, Libraire, rue Satorie. A Amiens, chez *Caron* père & fils Libraires, *François*, *Martin*, *Vaſt*, auſſi Libraires. A Abbeville, chez *Vérité*, Libraire.

Indication des Nouveautés dans les Arts.

On trouve à Paris chez *Lingée*, graveur, au haut de la rue S. Thomas, quartier S. Jacques, même maiſon de M. Prevôt, Graveur, deux Eſtampes gravées dans la manière du crayon ſur les deſſeins du célebre Cochin: l'une qui a pour titre *panis Angelorum*, repreſente un Ange qui donne la Communion à un petit nombre de fidèles qui paroiſſent pénétrés de reſpect & pleins de ferveur, tandis qu'un autre Ange, avec une épée flamboyante, écarte de cette nourriture ſacrée, un

groupe de pécheurs qui expriment par différentes attitudes, la rage & le déſeſpoir que cette privation leur cauſe. La ſeconde Eſtampe a pour titre *panis hominum*, on y voit Moyſe accompagné d'Aaron, montrant aux Iſraélites preſſés de la faim, la manne qui tombe du ciel.

Ces deux Eſtampes ſont beaucoup d'honneur au goût & au talent de Mde. *Lingée*, dont elles ſont l'ouvrage, on y retrouve l'eſprit, la chaleur & la vie qui animent les excellents originaux que l'Auteur a copiés.

La fête du Saint Sacrement & la fête de Saint-Louis.

Ces deux Eſtampes, gravées par *J. B. Lucien*, ſous la direction de M. *Cochin*, ſont partie de la ſuite des Fêtes de l'année, deſſinées par cet Artiſte célèbre, pour le Miſſel de la Chapelle Royale de Verſailles; elles méritent l'attention des connoiſſeurs, par une exécution élégante & ſoignée; on les vend chez *J. F. Chereau*, Graveur, rue des Mathurins, près celle de Sorbonne.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIV.

Panégyrique de SAINT-LOUIS, *prononcé dans la Chapelle du Louvre, en présence de MM. de l'Académie Françoise, le 25 Août 1780. Par M. l'Abbé* Hugues Dutems, *Chanoine-Archidiacre de l'Eglise Métropolitaine & Primatiale de Bordeaux, & Vicaire-Général du Diocèse de Cambray. A Paris, chez* Demonville, *Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Christine. Prix,* 1 liv. 4 s.

IL me semble, Monsieur, que depuis quelques années ces sortes de discours, qui n'étoient que de froi-

des répétitions, deviennent de plus en plus intéressans à tous égards. Quelle est donc la cause de cette révolution heureuse dans un temps où l'on se plaint assez généralement, & même avec assez de raison, du dépérissement de l'éloquence ? C'est qu'un premier succès dans ce genre a été récompensé avec éclat ; c'est que l'Académie en corps a sollicité les graces ecclésiastiques pour l'Orateur applaudi, & par cette démarche flatteuse a réveillé l'émulation assoupie. Cependant le double point de vue qu'offre au premier coup d'œil la vie politique & religieuse de *S. Louis*, est seul bien capable de tourmenter le génie, & de faire naître le besoin irrésistible de célébrer tant de vertus & de talens. C'est aussi cet attrait puissant & ce noble motif qui paroissent avoir principalement déterminé M. l'Abbé *Duiems* à monter dans une tribune où il devoit figurer avec distinction. Son discours prononcé l'année derniere, ne vient que d'être imprimé, & je m'empresse de vous le faire connoître, Monsieur, parce qu'en général il est d'un excel-

lent ton, fortement pensé & noblement écrit.

Après avoir observé dans son exorde que le nom de *Louis IX* rappelle un Monarque choisi par Dieu lui-même pour diriger la France, encore barbare, dans les voies de la justice, & pour ouvrir dans la nuit des temps une route de lumières aux races les plus reculées : que son caractère concilia toutes les qualités des grands hommes, & toutes les vertus des grands Saints; que réunissant celles mêmes qui semblent se combattre, la simplicité de l'Evangile à l'élévation du génie, une douceur inaltérable à une justice inflexible, l'humilité du Cénobite à la majesté du Souverain, le calme de la paix & de la retraite aux transports généreux de l'héroïsme, il eut, si l'on ose s'exprimer ainsi, une singularité de grandeur qui étonne l'imagination & qui subjugue l'ame : l'Orateur énonce en ces termes la proposition. » Comparé avec son siècle, il (*S. Louis*) présente à notre admiration » la supériorité de ses lumières; consi- » déré en lui-même, il offre à notre

» amour le rare assemblage de ses vertus». Ce plan est beau & vaste sans doute; mais ne vous semble-t-il pas, Monsieur, présenté d'une maniere trop obscure, trop vague & trop verbeuse. Je doute qu'aucun des Auditeurs ait pu, facilement, retenir & saisir cet énoncé. Or voilà la pierre de touche pour juger de la précision & de la netteté des divisions oratoires qui doivent toujours être aussi simples que claires. Mais en revanche celles-ci sont supérieurement développées.

L'Orateur ouvre sa premiere partie par un tableau rapide de l'horrible confusion qui régnoit dans tous les ordres de l'Etat, à l'époque de la naissance du Saint Roi, qui devoit tout régénérer. Ses heureuses dispositions sont cultivées par des mains habiles. Mais comment échappera-t-il à ces vils esclaves du mensonge & de la fortune, qui corrompent la jeunesse des Rois pour trafiquer de leurs vices & de leurs foiblesses? A ces maîtres d'orgueil & d'oisiveté qui jettent dans l'ame des jeunes Souverains tous les germes du malheur public, pour

recueillir une moisson de richesses & de grandeurs? « Comment il leur échappera, reprend vivement l'Orateur! Je le vois passer tout-à coup du pied des Autels dans la lice des combats, loin du luxe & de la molesse, se formant à gouverner comme à vaincre; je le vois à l'école de l'histoire, de ce tribunal où les Princes détrônés par la mort, n'échappent à la censure que par leurs actions; où la vérité, juge du pouvoir, fait entendre la voix libre & fière de la postérité. Je le vois, l'évangile à la main, nourrissant son ame de vérités sublimes, & puisant dans l'amour d'un Dieu pour les hommes, cet amour tendre & sublime dont il brûla constamment pour ses peuples. Je vois à ses côtés le Chancelier *Guérin*, ce Ministre vénérable, guerrier, pontife, magistrat, dont la valeur, la piété, la justice l'instruisent par des exemples; ce conservateur des chartes de la Monarchie, qui, après avoir illustré trois règnes par sa vertu, les enrichit tous d'un trésor formé par ses soins. Je le vois recevant avec docilité les sages leçons de la plus tendre

des mères. L'éducation de *Saint-Louis* fut le plus grand bienfait de la Régente : Princeſſe d'une patrie étrangère, mais d'un cœur François; d'un ſexe foible, mais d'une ame forte; d'une beauté *pleine de charmes*, mais d'une fierté impoſante; habile à profiter des paſſions d'autrui, mais attentive à régner ſur les ſiennes; bien au-deſſus des obſtacles par ſon courage, de la calomnie par ſa vertu; trop jalouſe, peut-être, mais plus capable encore de commander; digne en un mot de venger l'honneur de ſon ſexe d'une loi qui l'exclut du trône, & de porter elle-même le ſceptre qu'elle eut la gloire d'affermir ».

M. l'Abbé *Dutems* dans une note hiſtorique rapproche Anne *d'Autriche*, mere de *Louis XIV*, de *Blanche de Caſtille* dont il s'agit, & il trouve dans les qualités & dans la conduite de ces deux Princeſſes célèbres, dont la France eſt redevable à l'Eſpagne, beaucoup de traits de reſſemblance. Ce rapprochement ingénieux prouve que l'Auteur étudie l'hiſtoire en philoſophe, à qui rien n'échappe. Le

morceau suivant qui est neuf le prouvera encore davantage. C'est une parallele politique des effets opposés qui, en Allemagne & en France, résulterent de l'aristocratie féodale.

» Près de nous il existe encore une république de Souverains, assez semblable à celle qui jetta nos pères dans le cahos de l'anarchie : peu différentes dans leur origine, qu'elles devoient l'être & par leurs progrès & par leurs destinées, toutes deux prirent naissance dans les bienfaits du Monarque ; prodigués jusqu'à l'épuisement par les *Louis le Débonnaire*, par les *Charles le Chauve*, par les *Charles le Simple*, les dons de la foiblesse furent bientôt parmi nous le patrimoine de la force : mais distribuées à la valeur par la prudence, les graces des *Henry*, des *Othon*, ne devinrent qu'insensiblement l'héritage de l'ambition. Comme la foudre qui se nourrit des vapeurs de la terre, pour y répandre subitement l'épouvante, le désordre & la mort, on vit tout-à-coup l'orgueil des Seigneurs François renverser la Législation de *Charlemagne*, & briser en mille éclats le trône

qui les avoit enrichis : mais en Germanie, comme un fleuve qui pas à pas étend son domaine, le pouvoir des Grands, plus lent & moins terrible dans sa marche, envahit peu à peu l'autorité impériale. En France, les arrières-fiefs ne firent qu'accroître la confusion des coutumes & le nombre des tyrans ; chez nos voisins, la dépendance immédiate du même Chef maintint jusqu'à l'interrègne une sorte d'harmonie dans l'Empire. En France, où les efforts d'une couronne héréditaire faisoient pencher l'Etat vers la monarchie, *Louis VI*, par l'établissement des Communes, prépara la décadence des grands vassaux. En Allemagne, où les intérêts des fiefs enchaînoient ceux d'une couronne élective, les excès du désordre en furent le remède ; & la bulle d'or de *Charles IV* affermit la constitution Germanique. Armé de sa politique & de ses succès, le vainqueur de *Bouvines* diminua le contrepoids de sa puissance ; avec l'or des Indes, le trop ambitieux *Charles-Quint* eût acheté des Princes la balance du pouvoir : mais, ainsi que ses successeurs, il sauva la liberté de l'Empire en

voulant l'asservir. Enfin, l'Allemagne obéit à des lois pour se préserver d'avoir un maître : mais il falloit un maître à la France pour avoir des lois ; & ce fut *S. Louis* qui les donna pour le bonheur de la nation ».

Mais cette opération n'étoit point aisée. L'Orateur en fait sentir la difficulté par une réflexion digne de *Montesquieu*.

« Pour instituer un peuple naissant, il suffit de soutenir sa foiblesse par la simplicité des préceptes & par l'autorité des exemples ; d'ouvrir ainsi son cœur à l'amour de l'ordre, & de le préparer à la félicité par la vertu. Mais, quand il s'agit d'un peuple dépravé, il faut, pour ainsi dire, plier son ame en sens contraire ; substituer la raison au caprice, le bien au mal, la vérité à l'erreur, la règle à l'abus ; réunir & diriger vers un centre commun les volontés particulières, jusques-là désunies par les intérêts des passions : il faut renverser jusqu'aux fondemens de ses préjugés & de ses mœurs ; lui arracher, avec ses plus douces habitudes, les objets qui semblent tenir le plus à son

existence ; le dévouer en quelque sorte à la mort pour le rendre à la vie ; fonction sublime, réservée par la suprême Sagesse à ces hommes supérieurs qu'elle consacre au maintien des Empires. «

» Cette fonction, *S. Louis* l'a exercée ; &, ce qui le distingue dans la foule des Législateurs, c'est qu'il a su préparer l'empire des Loix parmi un peuple indocile & barbare ; c'est que du haut de son trône il a pu foudroyer la tyrannie par l'exemple, & donner au conseil la force du précepte ; c'est qu'il invite quand il ne peut contraindre ; il conduit quand il ne peut commander ; & sa législation, presque resserrée dans son domaine, a régénéré la monarchie. Maîtres du monde, que ne pouvez-vous pas, quand vous gouvernez les hommes par la raison & la vertu » !

Pour prouver que l'Orateur ne se livre point aux vaines exagérations du panégyrique, je dois remarquer ici avec M. l'Abbé *Duvens*, que le célebre Auteur de l'*Esprit des Loix* fait le plus grand éloge des *établissemens*, c'est-à-dire, du code de *S. Louis*. Ils

eurent des effets, ajoute cet illustre écrivain, qu'on n'auroit pas dû attendre du chef-d'œuvre même de la législation.

Après avoir parcouru rapidement les maux affreux auxquels remedia celle de *S. Louis*, l'Orateur s'arrête avec énergie sur un dernier désordre que le bon Roi ne put reprimer entiérement, mais que du moins il fût affoiblir & diminuer, en attendant que le Monarque bienfaisant qui nous gouverne, vint lui porter un dernier coup par l'abolition totale de la servitude dans ses domaines. » Religion sainte, s'écrie à cette occasion l'Orateur avec un sentiment profond, droits sacrés de l'homme, jusqu'à quel point ne vous a-t-on pas méconnus! C'est donc en vain que Dieu lui-même nous ennoblit par les traits de son auguste ressemblance : c'est donc en vain que la voix de la liberté retentit jusqu'au fond de nos ames. Jour qui éclaira le premier tyran, jour à jamais déplorable, que ne puis-je effacer jusqu'à la trace des malheurs que

tu as vu naître ! que ne puis-je faire oublier pour toujours les paroles que le premier oppresseur a fait entendre à son esclave : tiens, lui a-t-il dit, voilà des fers pour toi, pour ta postérité ; courbe ta tête sous le joug que j'impose à ta foiblesse. Je sais qu'un guide intérieur te dirige ; mais je te défends de penser & de sentir. Je connois la noblesse de ton origine ; mais, au nom de l'orgueil, je te dégrade. Je n'ignore pas que tu es libre par essence, mais au nom de la force, je t'asservis. Si je te permets d'avoir une compagne, elle partagera ton infortune & tes fers. Si le ciel t'accorde des rejettons, héritiers de ta servitude, ils seront ma proie. Si un téméraire ose approcher de ces lieux, pour te donner un égal, je l'enchaîne au sol où tu respires. Vas, arrose cette terre de tes sueurs ; mon mépris sera la récompense de tes travaux : fais-moi vivre au sein de la volupté, je te ferai mourir au sein de l'avilissement ; &, lorsque ton corps épuisé descendra nud dans la poussière, on m'apportera ta main sanglante, pour qu'elle serve de trophée à ma puissance ».

Vous conviendrez, Monsieur,

qu'on ne pouvoit pas faire sentir d'une manière plus vive & plus énergique, tout l'odieux du despotisme féodal. Pour saisir l'allusion qui termine avec vigueur ce morceau éloquent, il faut savoir que quand le Seigneur du main-mortable ne trouvoit point de meubles dans la maison du décédé, on coupoit la main droite du défunt, pour marquer que cette main avoit appartenu au Seigneur, & qu'elle ne pourroit plus le servir. Je dois ajouter à l'honneur du Clergé, qu'un Evêque de *Liège*, mort vers le milieu du douzième siècle, est le premier qui ait aboli cette coutume révoltante.

« Mais que viens-je de dire, continue l'Orateur sur le même sujet & toujours avec la même force? Pour orner le triomphe décerné à notre Auguste Souverain, n'aurois-pas franchi les bornes de la vérité? Par quel renversement incroyable de principes la dignité de l'homme eût-elle essuyé de tels outrages? le voici, Messieurs. Dans ces temps où le code des barbares régissoit nos ayeux, le plus foible devenoit le bien du plus fort,

& le vaincu dans les fers l'eſclave du vainqueur. Dans ces temps moins reculés, où le droit féodal avoit transformé la France en champ de bataille & les châteaux en fortereſſes, il falloit aider les Seigneurs à maſſacrer leurs voiſins, ſous peine de ſubir la plus horrible domination. Dans cet âge de calamité, où l'habitant des campagnes avoit perdu juſqu'au ſentiment de ſon excellence, il venoit lui-même ſe dévouer à la ſervitude pour échapper au glaive : alors la Nobleſſe, le fer à la main, ne ceſſoit de tendre des pièges à ces innocentes victimes, pour les ſubjuguer par la terreur ou par la miſère. Le dirai-je ? On a vu des malheureux ſe charger de chaînes juſques dans le ſanctuaire, & affliger, par leurs hommages même, une religion de charité qui, ſuivant l'Apôtre, fait de *nous tous un ſeul corps en* JÉSUS-CHRIST, *& les membres les uns des autres.* Miniſtres des autels, hâtez-vous de purifier vos mains par le ſacrifice volontaire d'une affreuſe propriété qui les ſouille encore ; ne ſouffrez pas qu'on impute à la céleſte bien-

faitrice des hommes, l'oubli d'une précieuse égalité qu'elle consacre : & vous tous, qui conservez jusqu'ici une prérogative inhumaine, songez que résistant à l'exemple du meilleur des Monarques, vous deviendrez les complices de vos ancêtres ; songez que son autorité bienfaisante pouvant affranchir vos domaines, sa seule bonté en laisse le pouvoir à votre justice ; songez que la Patrie qui vous décore, a sur vous les yeux ouverts, & que si vous osez retenir des esclaves, elle pourra vous juger dignes de l'être ».

Je dois rappeller ici que le Chapitre noble de *S. Claude* a donné l'exemple de la générosité que réclame l'Orateur, & que ce Corps distingué & respectable a sur le champ affranchi ses serfs, à l'imitation de Sa Majesté.

Peu content d'avoir touché oratoirement cette importante question, M. l'Abbé *Dutems* la discute encore en publiciste, à la fin de son discours dans une dissertation particulière, qui suppose des recherches savantes & de la critique, mais qui n'est guere susceptible de l'analyse. Je ne puis cepen-

dant m'empêcher de vous en citer le début, qui se sent encore du feu de la tribune.

» Lorsque je jette les yeux sur l'édit paternel qui transforme en sujets soumis des esclaves malheureux, je bénis le Ciel de m'avoir fait naître sous le règne d'un Prince qui ne veut commander qu'à des hommes libres : mais quand je considère que, toujours plongés dans les horreurs de l'antique barbarie, cent cinquante mille de mes compatriotes n'ont pas encore éprouvé les avantages de cette loi bienfaisante, mon cœur se serre de douleur, je forme des vœux impuissans, je cherche par quelles causes l'humanité du Monarque a été arrêtée dans son cours. Instruit des obstacles qu'elle a rencontrés, particuliérement dans le comté de Bourgogne, je ne me suis abandonné qu'avec crainte aux mouvemens de mon cœur. Quoi donc, me suis-je écrié, me ferois-je laissé séduire par les charmes trompeurs de la liberté ? C'est pour éclaircir ce doute que j'ai fait quelques recherches sur l'origine de la main-morte, sur

ſes effets, & ſur les moyens de l'abolir : heureux de pouvoir offrir à ma Patrie, & à l'humanité entière, cet hommage de mon amour ! »

Il réſulte de cette diſcuſſion bien faite, que la ſervitude inconnue chez les Germains, tire chez les Romains & les Gaulois ſon origine du droit de la guerre, qui transformoit en eſclave les priſonniers, & enſuite d'une dévotion mal-entendue, qui portoit les propriétaires à concéder leurs terres aux Egliſes, pour les tenir eux-mêmes à cens ; ce fut ce qui peupla de ſerfs les Abbayes d'*Alcuin* : *Elipand de Tolede* lui reproche d'en avoir juſqu'à vingt mille. En vain les Seigneurs Comtois veulent-ils puiſer leurs titres dans une ſource plus pure, dans l'humanité qui leur fit accueillir les Picards ou Normands, qui fuyoient le fardeau exceſſif des impôts, ſous les règnes de *François I* & de *Henri II*. On pourroit plutôt leur reprocher d'avoir violé les droits de l'hoſpitalité en profitant du malheur de ces transfuges pour les dégrader & les aſſervir. Au reſte quelque ſoit le nombre de ceux

qui refusent d'abjurer le triste honneur d'être les tyrans d'une contrée entiere, on ne craint pas de rappeller au Prince que les plus anciens monumens d'accord avec notre jurisprudence, prouvent qu'il a le pouvoir d'affranchir, malgré le Seigneur, *Regium munius est, & Monarchâ dignum servos manu mittere, & servitutis maculam delere* : c'est la précieuse & consolante maxime consacrée par de célebres Jurisconsultes. M. l'Abbé *Dutems* finit ses réflexions par ce vœu touchant : » puisse le Prince qui nous » gouverne consommer l'ouvrage de sa » bienfaisance & de sa justice ! puisse-» t-il effacer jusqu'à la trace de cette » flétrissure honteuse qui abatardit » encore une foule de citoyens, & » exaucer ainsi les vœux de la religion » & de la patrie ».

Je reviens au panégyrique, Monsieur, après une digression dont vous devez me savoir gré. L'Orateur poursuit & soutient que nous devons toute notre législation à celle de *Louis IX*. Il le prouve par une suite d'exemples qu'il seroit trop long de rapporter ici. Il a soin sur-tout de remarquer qu'à

travers les nuages de son siècle, *S. Louis* apperçoit les limites de l'Empire & du Sacerdoce, & qu'il se hâte de les rétablir.

« Comme chrétien, il révère les premiers pasteurs; comme Roi; il résiste à leurs passions. S'agit-il de réprimer les entreprises des tribunaux ecclésiastiques? il porte un regard de justice sur des droits jusques-là confondus, & d'une main vigoureuse, il trace la ligne qui doit séparer les deux puissances. Esclave de la thiare, *Maurice*, Archevêque de Rouen, le recuse-t-il pour juge? Le Monarque soumet le Pontife, &, par la saisie de son temporel, il le contraint de lever un interdit trop légèrement prononcé. L'impétueux *Grégoire IX* lui propose-t-il de déférer à *Robert* l'empire de *Frédéric? Louis* rejette fièrement une couronne qu'il ne pourroit accepter sans méconnoître l'indépendance de la sienne. Les exacteurs de Rome viennent-ils pour recueillir les dépouilles du Clergé François? Il frustre leur avidité par des ordres sévères, & bientôt une loi sage vient au secours des Evêques opprimés par leur Chef. Eglise

de France, enfin *Louis* brise vos fers pour vous rendre vos antiques libertés : races futures, il dépose dans votre sein le fruit de son courage & de ses lumières : illustre *Bossuet*, *S. Louis* du haut des cieux vous dicte les quatre maximes immortelles qu'il a retirées de la lie des siècles pour affermir le trône de ses augustes rejettons, & qui, ne laissant au saint siège que des droits véritables, sont tout-à-la fois & le gage de notre respectueuse obéissance, & le rempart de nos libertés ».

Dans la défense de la déclaration du Clergé, *Bossuet* trouve absolument inexcusables les anciennes prétentions de la Cour de Rome. Cependant, Monsieur, vous gouterez les sages observations de M. l'Abbé *de Mably* à ce sujet, & vous conviendrez avec cet Ecrivain estimable, cité par M. *Duiems*, que les prétentions de la Cour de Rome & des Evêques, qui nous paroissent aujourd'hui monstrueuses, n'avoient rien d'extraordinaire dans le temps où régnoient les premiers Capé-

tiens : elles n'étoient que trop analogues aux préjugés absurdes que le droit des fiefs avoit fait naître sur la nature de la société, & à la manière dont chacun se faisoit des prérogatives. L'ignorance profonde où on étoit plongé laissoit paroître tout raisonnable, & rendoit tout possible. Le clergé pouvoit se faire illusion à lui-même, ne voyant aucune loi ni aucune autorité respectée, ne trouvant partout que les ravages de la barbarie & de l'anarchie : il regardoit peut-être son pouvoir comme le seul remède qu'il fût possible d'appliquer avec succès aux maux de l'Etat. Peut-être croyoit-il devoir se rendre tout-puissant pour détruire le duel judiciaire, accréditer les trèves qu'il ordonnoit d'observer dans les jours que la Religion consacre, d'une façon plus particulière, au culte de Dieu; inspirer le goût pour la paix, & jetter les semences d'une police plus régulière. On a fait trop d'honneur à l'humanité, en exigeant que le clergé se comportât avec plus de retenue, quand tout concouroit à tromper son zèle & servir son

ambition. Au lieu de déclamer avec emportement contre les repriſes des Papes & des Evêques, il n'auroit fallu que plaindre l'aveuglement de nos pères & les malheurs des temps. *Obſervations ſur l'hiſtoire de France* ».

M. l'Abbé *Dutems* en finiſſant ſa première partie, prétend que l'ignorance, revérée ſous le nom d'une inſtitution fameuſe, repouſſoit la raiſon & les lumieres que le pieux Monarque s'efforçoit de ramener pour éclairer ſes contemporains & la poſtérité. « Oſons braver, ajoute-t-il, le préjugé vulgaire qui conſacre à l'admiration publique les héros de l'ancienne Chevalerie; ces hommes célébres par le délire d'une vaillance romaneſque, & qui, au lieu d'être le ſupplément de la police & des loix, ne faiſoient qu'accroître le déſordre & la licence. Que l'objet de leur établiſſement étoit reſpectable! mais que leurs excès étoient répréhenſibles! Trop ſouvent, au lieu de protéger le foible, ils l'opprimoient; de défendre le ſanctuaire, ils le ravageoient; de ſervir la ſociété, ils la troubloient. Comme les Ger-

mains qui couvrirent de sang le berceau de notre empire, les Chevaliers, sortis de l'anarchie féodale, remplirent la France de meurtres & de carnages. On crut voir le règne de l'honneur dans leurs fastes ennoblis par quelques noms immortels : mais on oublia que leur école fut presque toujours celle de la violence & de la débauche ; on prit leur grossièreté pour de la franchise, leur cruelle témérité pour de la bravoure, leurs vices brillants pour de la vertu ; & ces temps, que les enthousiastes des mœurs antiques se représentent comme l'âge d'or, ne sont, aux yeux du philosophe Chrétien, que des siècles de fer. Heureuse la France, d'avoir vu disparoître ces *enfans de la nuit*, aux approches du flambeau des Lettres » !

Cette sortie violente autant qu'injuste contre l'ancienne Chevalerie, doit surprendre de la part de M. l'Abbé *Dutemps* qui a lui-même célébré cette institution précieuse à tant d'égards, dans un éloge intéressant de *Bayard*, lequel fût son coup d'essai dans la carrière de l'élo-

quence. On croiroit, à le voir ici gourmander ces *enfans de la nuit*, que les anciens Chevaliers faisoient vœu d'ignorance, s'engageoient à exterminer le savoir & les savans, comme autant de monstres, & alloient brûlant toutes les bibliothèques ; mais c'est une manie ridicule & barbare que la fiction du roman ne prête pas même à *Don Quichotte*, ni à son écuyer *Sancho*. Il est vrai que dans tous les temps les Chevaliers ne furent jamais fort instruits ; mais c'est parce qu'ils n'avoient ni le loisir ni les facilités d'étudier ; parce qu'ils étoient toujours à combattre soit dans les batailles, soit dans les tournois ; parce qu'ils ne vouloient pas ressembler aux clercs ou lettrés dont les habitudes étoient étrangères aux armes ; & non par aucune antipathie contre l'instruction : au contraire, ils aimoient, ils protégeoient les poëtes & les historiens qui chantoient ou racontoient leurs exploits guerriers & leurs actes de bienfaisance. Car cette dernière vertu si précieuse à l'humanité, étoit celle de leur Ordre, sur-tout à l'époque

l'époque du règne de *S. Louis*, & ce n'eſt pas ce moment, je crois, qu'il falloit choiſir pour faire la ſatyre d'une inſtitution intéreſſante, qui a dégénéré dans la ſuite, parce que c'eſt le ſort de toutes les inſtitutions humaines, & que les meilleures, comme les plus beaux monumens, ne tiennent pas contre le ravage des ſiècles. C'eſt dans des tems poſtérieurs que l'on vit naître & ſe multiplier les abus contre leſquels l'Orateur s'éleve ici prématurément. Mais l'hiſtorien impartial de la Chevalerie, M. de *Sainte-Palaye*, que M. *Dutems* a lu comme moi, ne reproche nulle part à cet Ordre célèbre de s'être oppoſé, ainſi que le mahométiſme, aux progrès de la raiſon & des lumières. L'imagination a donc ici égaré l'Orateur. Nous ne la trouverons point en défaut dans la ſeconde partie, particuliérement conſacrée à l'expoſition de vertus religieuſes du Saint Roi.

L'Orateur annonce en commençant, que le rare & ſublime caractère de *Louis* fut l'ouvrage de la religion. « A ce nom ſacré je m'arrête, dit-il :

objet de perſécution & de reſpect, de mépris & d'hommages; toujours combattue & toujours victorieuſe; toujours calomniée & toujours triomphante : rayon de l'Intelligence ſuprême, ſource de lumières & de félicité, n'eſt-elle pas pour nous le plus grand de tous les bienfaits? Je la vois, outragée dans ſon berceau, devenir la reſſource & l'aſyle de ſes détracteurs; arracher des victimes humaines au coûteau de l'idolâtrie; porter au milieu de l'Afrique les mœurs de l'Europe & ſes loix; mettre un frein aux fureurs de la guerre; redreſſer les voies tortueuſes de la politique. En l'étudiant dans l'Evangile, j'apprends que le *Fils de l'homme n'eſt point venu pour donner la mort, mais pour ſauver les ames.* Je dis anathême aux ambitieux qui ont couvert leurs crimes de ſon manteau ſacré; anathême à ceux qui repréſentent, ſous les traits d'un fanatiſme cruel, la loi de la douceur & de la bonté. En la contemplant aſſiſe ſur les trônes : Non, me dis-je, elle n'eſt point le fléau des Empires, puiſqu'elle commande aux paſſions de ceux qui gouvernent; puiſ-

qu'elle ne laisse aux Princes que le pouvoir de la justice & de la charité ; puisqu'elle prévient, par l'amour fraternel, les fers accablants du despotisme. Non, je ne puis croire qu'elle soit l'ennemie des hommes, quand je considère qu'elle seule a formé le rare assemblage de toutes les vertus, qui furent dans notre saint Monarque les sources de la prospérité publique ».

Cette apologie éloquente & rapide de la religion, semble dirigée contre les calomnies impudentes & atroces, renfermées dans un livre trop fameux, justement proscrit par les deux Puissances, & qui vient de s'attirer la censure motivée d'un Corps savant & respectable, dont les décisions furent toujours d'un grand poids.

Pour faire connoître la bienfaisance du Saint Roi, l'Orateur invoque dans une belle énumération les témoignagnes de tous ceux qui l'éprouvèrent. « Mais pourquoi, ajoute-t-il, interroger des témoins qui ne sont plus, tandis qu'au sein de la Capitale trois cents voix célèbrent sans cesse les bienfaits du Saint Monarque, dans un

asile qui, sous nos yeux, vient de reprendre une existence nouvelle? Tandis que, dans plusieurs autres préparés par ses soins, son nom mille fois répété se confond avec le dernier soupir du malheureux? Ah! que feroit-il ce bon Roi, si, rappellé à la vie, il voyoit que, dans un trop grand nombre de semblables hospices, la barbarie exerce la miséricorde, que les secours augmentent les besoins? Il ne balanceroit pas, Messieurs; comme le Médecin qui combat un ulcère dans son principe, il sonderoit les plaies de l'Etat pour en supprimer les causes. Renversant peut-être par les mains de la charité les ouvrages de la charité, il en emploieroit les débris à prévenir la misère; assignant à chaque lieu des moyens de subsistance, il retiendroit dans leurs foyers les habitans des campagnes pour étendre & doubler nos richesses; il rétabliroit entre les provinces & les capitales l'équilibre rompu par un luxe destructeur, qui, en nourrissant quelques hommes dans les grandes Cités, prépare au loin toutes les horreurs de l'indigence. En-

fin, après avoir eu la gloire d'ouvrir des asiles à l'humanité souffrante, il jouiroit de la gloire plus flatteuse encore de les rendre superflus ».

Dans le morceau que je viens de citer, M. l'Abbé *Dutems* semble peut-être un peu trop applaudir la manie de notre siècle, qui est de tout changer & de tout détruire. Apprenons plutôt à respecter non les abus, mais l'existence des grands & anciens établissemens. Il en est d'eux, comme de ces ormes vastes & antiques dont on peut élaguer les branches nuisibles & parasites, mais dont on doit révérer le tronc noueux & robuste, parce qu'il faut des siècles pour reproduire ce que la hâche abat en un jour.

On craindroit peut-être que la bonté & la clémence de *Saint-Louis* ne nuisissent à sa justice, & que dans son ame la douleur de punir ne le cédât toujours au plaisir de pardonner. Malheur aux peuples gouvernés par des Princes foibles, qu'on ne sauroit ni respecter ni haïr, & qui sont sans courage pour le maintien de l'ordre! « Rassurez-vous, reprend l'Orateur:

eſclave de la loi, *S. Louis* n'épargnera pas même les coupables illuſtres ; il exercera contre ſa propre famille les rigueurs de la ſévérité. De tout temps, il exiſta des hommes dont les inclinations féroces doivent être regardées comme des écarts de la nature : tel fut *Enguerrand*, Comte de Coucy, héritier des vices de ſon père, de ce fantôme de Roi qui, dans des jours d'ivreſſe, oſa eſſayer la couronne de ſon maître. Ames ſenſibles, vous allez être ſaiſies d'horreur. Trois jeunes Flamands cherchent à ſe délaſſer des fatigues de l'étude dans les forêts d'un monaſtère ; armés d'arcs & de flèches, ils s'avancent, ſans le ſavoir, juſques ſur les domaines de Coucy, trop jaloux d'un droit qui fait encore des tyrans. Surpris par des gardes, ils ſont dénoncés à ce deſpote cruel, qui, ſans les entendre, les juge & les livre à la mort. A cette nouvelle, quel trait déchire les entrailles de *Louis !* Auſſitôt il aſſemble ſes Barons ; & d'une voix qu'anime une ſainte fureur, il plaide lui-même la cauſe de l'humanité. Oui, leur dit-il, le ſang de mes

pères coule dans les veines de *Coucy* ; mais, ainsi que la vertu, le crime confond tous les rangs : vous voulez qu'il se justifie par la voie des armes ; mais à mes yeux le meurtre n'absout point du meurtre : vous implorez ma miséricorde ; mais je ne suis que le ministre & le premier sujet de la justice. A ces mots, Messieurs, représentez-vous les protecteurs & le coupable saisis d'effroi, précipités comme par un coup de foudre au pied du monarque en courroux : cédera-t-il à leurs prières, à leurs gémissemens ? Non ; retenu, il est vrai, par le défaut d'une conviction légale (alors il n'avoit pas substitué le témoignage au duel), il ne prononcera point un arrêt de mort, mais il prononcera un arrêt d'opprobre ; dépouillé de ses honneurs & d'une partie de ses biens, *Enguerrand* n'échappera au supplice du glaive que pour traîner dans l'infamie des jours languissants, & la vie qu'on lui laisse ne sera pour lui qu'un tourment de plus. Ainsi, la France rassurée se croit à couvert des attentats de la tyrannie, &, dans les cantiques de sa reconnois-

sance, elle proclame *Louis* son libérateur ».

L'article délicat des croisades, dans le panégyrique de *Saint-Louis*, surtout devant l'Académie Françoise, est l'endroit critique où l'on attend l'Orateur, & où l'on ouvre les oreilles pour écouter comment il s'en tirera. S'il blâme hardiment ces sortes d'entreprises qui offrent bien des choses à dire pour & contre, on l'accuse de n'être pas trop religieux ; s'il les justifie, on se plaint de n'être pas trop philosophe. Dans cet embarras que fera M. l'Abbé *Duteins* ? Sans rien prononcer, il dira adroitement & avec raison à ses Auditeurs malévoles, d'après les actes des Apôtres : vous en auriez fait autant. *Sicut patres vestri, ita & vos.* Mais il faut l'entendre lui-même s'expliquer sur ce sujet. « Censeur ou apologiste de ces expéditions fameuses, irai-je me briser contre un écueil où m'attend peut-être la malignité ? Placé entre un fanatisme qui approuve tout & un fanatisme qui n'approuve rien, irai-je me livrer aux illusions de l'un ou de l'autre ? Non,

Meſſieurs : quand je vois l'Europe lutter contre l'Aſie pour la défenſe des opprimés, mon cœur vole au milieu des combats pour partager les triomphes des enfans de *Mathathias* ; mais, quand je ſuis ces armées de Pélérins à la trace de leurs crimes : fuyons, me dis-je, en reculant d'effroi ; ce ſont des Amalécites déguiſés ſous le maſque d'Iſraël. Reſpectons néanmoins le motif généreux qui devoit les animer, & qui anima *Louis*. Détracteurs du ſaint Roi, c'eſt en vain que vous eſſayez d'obſcurcir ſa gloire : remontez juſqu'à ces temps où un ſolitaire enthouſiaſte, formé pour ſon ſiècle, peignoit avec tant d'énergie la déſolation de nos frères, courbés ſous le joug comme les animaux les plus vils pour tracer de pénibles ſillons, en proie à tous les outrages d'une ſervitude accablante, ſouvent placés entre l'apoſtaſie & la mort : réuniſſez-vous dans la Capitale de l'Auvergne aux Auditeurs d'un Souverain Pontife, qui, par des traits non moins pathétiques d'une éloquence plus ſage, cherchoit à détourner contre les tyrans de

la Paleſtine l'ardeur de nos Guerriers ; qui déploroit avec tant d'amertume la profanation des lieux ſaints, les calamités de l'empire d'*Alexis*, démembré depuis *Héraclius* par les Triomphateurs de l'Afrique, de l'Eſpagne, de l'Italie, bientôt maîtres de l'univers : alors qu'euſſiez-vous fait ? répondez : *Sicut patres veſtri, ità & vos.*

L'Orateur termine le détail des grandes qualités de *S. Louis*, par un morceau piquant qui tient aux circonſtances actuelles, & que vous me ſaurez gré, Monſieur, de vous citer encore. « Tant de vertus méritoient les hommages de l'univers : eh ! pourrois-je paſſer ſous ſilence celui qu'elles reçurent d'une nation déjà ennemie de la nôtre ? Ce peuple, dont les bornes étroites poſées par la nature ne donnent que plus d'énergie à ſa vaſte ambition ; en qui la fierté républicaine engendre l'excès des vices, des vertus, des talens : ce peuple citoyen par haine, par intérêt & par gloire ; qui ſemble avoir réduit le droit des gens à cette maxime, *l'utilité fait la juſtice* : ce peuple, tenant d'une main fanati-

que l'étendard de la liberté, accablant du poids de l'autre des frères assez courageux pour rompre un joug barbare : ce peuple toujours luttant contre lui-même pour mieux lutter contre ses voisins, & qui, divisé par politique, fait de sa division le principal ressort de son Gouvernement : ce peuple qui, erigeant son Isle en trône, se croit assis sur l'océan pour y commander, & s'efforce en vain de convaincre l'Univers que tous les pavillons relèvent du sien : ce peuple qui, ne pouvant plus regarder la France comme sa conquête, regarde la Mer comme son Empire, & ne se joue pas moins de la foi des traités que de la vie de ses Rois ; l'Angleterre, toujours orageuse comme l'élément qui l'environne, se ligua contre son Souverain. Un François audacieux, le *Cromwel* de son temps, *Simon de Montfort*, Comte de *Leiceſter*, étoit allé se consoler de la perte du patrimoine des Comtes de Toulouse par les indiscrètes libéralités de *Henri*. Mais que peut la reconnoissance sur l'ambition ! Sous le masque du bien public, il soulève

les Barons contre son bienfaiteur ; vingt-quatre tyrans s'emparent de l'autorité & des forteresses ; le Monarque souscrit à l'avilissement de sa Couronne, bientôt il s'en repent ; on court aux armes, on fait des propositions de paix ; *S. Louis*, arbitre de ses vassaux, de *Frédéric*, de l'Europe, est choisi pour Juge : enfin, il prononce un Arrêt qui met à couvert, & la dignité du Prince, & les priviléges de la nation. Telle étoit sa destinée, d'avoir jusqu'aux ennemis de la France pour sujets ».

Un morceau neuf & bien traité, qui vient ensuite, c'est un parallele de *Louis IX* avec *Charlemagne*. « Plus vaste dans ses desseins, *Charlemagne* étendit sa domination de l'Ebre & du Volturne à la mer Baltique ; resserrant ses vues & son génie par sa tendresse, *Louis* diminua le nombre de ses sujets pour les mieux gouverner : l'un étonna le monde par ses conquêtes ; l'autre par sa modération : l'un s'assit sur le trône des Cesars ; l'autre se contenta de le mériter : celui-ci eut moins le faste du héros ;

mais il eut à un plus haut degré la perfection du sage. Tous deux tirerent la France du cahos. Avant *Charlemagne*, tous les ordres de l'Etat, divisés & mécontents, imploroient le joug salutaire de la Loi; *S. Louis*, législateur, eut à vaincre des intérêts puissans & les abus de quatre siècles. La liberté publique fut dans les mains de *Charlemagne* le ressort de sa puissance; l'autorité renaissante fut dans les mains de *Louis* le signal de la liberté: mais, trop vigoureux pour un peuple encore foible, le gouvernement de l'un ne tarda pas à le suivre au tombeau; plus analogue à l'enfance de nos pères, l'ouvrage conçu par l'autre se développa dans le sein des générations. *Charlemagne* fut trop grand pour son siècle; après avoir élevé la France jusqu'à lui, il la laissa sans soutien: sachant s'abaisser à propos, *S. Louis* se plaça en quelque sorte à la distance qu'il falloit pour jetter utilement le germe de la grandeur. Tous deux s'intéresserent aux progrès de l'esprit humain: le Palais de l'un fut le berceau des Sociétés

Littéraires, le Palais de l'autre fut l'asile des restes précieux du génie. Tous deux firent éclater leur zèle contre les ennemis de la foi; tous deux protégèrent les Chrétiens de la Palestine. L'un retarda leur oppression; l'autre courut les venger. Vainqueur des Saxons, des Lombards & des Huns, *Charlemagne* enrichit la France de leurs dépouilles; mais *S. Louis*, vainqueur & vaincu, ne remporta que de la gloire ».

Cette gloire funeste coûta bien des larmes aux François: c'est en la moissonnant sur les sables brûlans de l'Affrique, que le bon Roi est frappé de la contagion & meurt en héros chrétien. Bientôt son cercueil traverse la France au milieu de la désolation publique, dont l'Orateur offre un tableau touchant. » Ame sublime, s'écrie-t-il, dans sa péroraison, seroit-ce en vain que vous fournissez au monde le modèle d'un Prince accompli? Non, Messieurs: eh! ne devons-nous pas nous attendre à revoir les mêmes vertus sur le même trône, quand nous jettons les yeux

sur un jeune Souverain qui, forcé de prendre les armes pour venger sa couronne, son peuple, l'Europe entière..... dérobe au luxe de sa Cour des trésors toujours réunissans; qui rend la dignité de l'homme à des esclaves, & rallume le zèle du citoyen dans les Provinces; qui..... éclaire les souterrains où la cupidité se multiplioit, pour envahir les recompenses de la vertu & du talent? Héritier de la sagesse, de la piété, de la justice, comme du nom, du sang & du trône de son saint Protecteur, puisse-t-il, ô mon Dieu! ne jamais oublier ces paroles de l'Evêque de Meaux: *JESUS-CHRIST disoit aux Juifs: Si vous êtes les enfans d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham; disons à nos Princes: si vous êtes les enfans de* S. Louis, *faites les œuvres de* S. Louis ».

Je n'ai pas besoin de le répéter, Monsieur: vous voyez par vous-même que ce discours respire le bon goût & les principes de la saine éloquence. Tout y est plein de substance & de nerf, sans bouffissure de rhéteur. Point de

ces tournures alembiquées, aujourd'hui si ordinaires, qui prétendent à la fineſſe, & qui ne prouvent que le défaut de netteté dans les idées. Sur-tout point de complimens fades pour l'Académie, point de ces cajoleries plus ou moins ingénieuſes qui ne cadrent pas avec la gravité de la tribune évangélique & avec la Majeſté du Sanctuaire. C'eſt dommage que M. l'Abbé *Dutems* attaché aux affaires d'un grand Diocèſe, ſoit détourné de la carriere oratoire. Nous oſerions lui promettre des ſuccès, parce qu'il a un talent qui n'eſt pas factice, une maniere qui n'eſt pas pénible, & qu'au contraire il montre une touche large, franche & rapide, qui eſt un des caractères du génie.

Le même ſujet a été traité encore avec ſuccès cette année dans la même aſſemblée par M. l'Abbé *Gandolphe*, jeune confrère de M. l'Abbé *Dutems*, également Docteur de la maiſon & ſociété de Sorbonne, & d'ailleurs Directeur de l'Ecole-Royale-Militaire. Nous étions du nombre de ſes auditeurs, &

nous savons que son éloquence simple & douce, comme ses mœurs, a intéressé le Public & l'Académie. Nous regrettons que la modestie de l'Orateur, en dérobant son discours à l'impression, nous prive du plaisir d'en rendre compte, & de donner à son premier essai dans ce genre les justes éloges qu'il mérite.

Je suis, &c.

LETTRE XV.

Discours en vers sur l'abolition de la servitude dans les Domaines du Roi. Par M. Gudin de la Brenellerie, *avec cette Epigraphe :*

Pedarete n'ayant point été élu, s'en retourna en disant : je me réjouis que la République ait 300 Citoyens plus honnêtes gens que je ne le suis.

PLUTARQUE.

A Paris, chez Demonville, *Imprimeur-Libraire, 1781,* in-8°. *de 12 pages.*

CE nouvel athlete de la lice académique a une phisionomie différente de celle de M. *de Maisonneuve.* C'est un philosophe qui rime des sentences politiques. Ses vers, lâches & peu soignés, sont pleins de sens. Il paroît que le système de M. *Gudin* n'est pas de sacrifier la chose au mot ; & dans plusieurs endroits il semble que tout

rempli du fond de ſon ſujet, ſi en ait abſolument négligé la forme. Si l'on juge par l'épigraphe ſinguliere qu'il a adoptée, le laurier du bel eſprit le flatte moins que la couronne civique, & l'on diroit qu'en conſéquence il n'a uſé de la rime que pour la faire ſervir de livrée à la raiſon. Auſſi on ne trouve point de fable dans ſon poëme; ſes peintures vaguement jettées ne lui ont pas paru avoir beſoin de cadre. Quand la voix de la liberté & du patriotiſme a réveillé ſon ame, il a pris le pinceau; il a ſuivi les élans de ſon eſprit, & il en eſt réſulté un tout dont les parties ſont peu liées entr'elles.

Le Poëte débute par une déclamation ſur la liberté, en manière d'invocation.

Toi pour qui l'homme eſt né, que tout mortel déſire,
Toi, qui ſoutiens le foible & réprime le fort,
Toi, ſans qui l'exiſtence eſt pire que la mort;
Paſſion des grands cœurs, toi *que le même eſpire*,

Liberté, liberté, renais chez les humains ;
Renais : il est encor d'augustes Souverains
Qui pensent que tu peux regner sous leur Empire :
Ainsi l'ont cru Titus & les deux Antonins.
Liberté, liberté, c'est au milieu des sages,
Devant un peuple entier, au nom même d'un Roi,
Que j'ose reclamer l'amour qu'on a pour toi,
Et la lyre à la main *chanter tes avantages.*
Il est, il est peu de mortels dignes de les chanter :
Je crois l'être ; du moins, je ne sais point flatter :
Je n'ai point à des grands dédiant mes ouvrages,
Décorés de leurs noms le faîte de mes pages.
Si j'écrivis un mot, c'est toi qui l'as dicté :
J'ai vécu pour toi seule & pour la vérité,
J'ai dérobé ma plume à ces tristes entraves,
Par qui la vérité, la superstition
Dans Rome, dans Madrid, dans notre nation,
Du peuple des Auteurs font un peuple d'esclaves.
Préside à tous mes chants, sois-en l'unique objet,
Et dicte-moi des vers dignes de mon sujet.

Ce morceau, peut-être le plus brillant de toute la pièce, n'offre pas beaucoup de poëſie, mais il y règne de l'enthouſiaſme; les penſées en ſont nobles & l'expreſſion a une ſorte de pompe.

Il exiſte un poëme françois, qui méritroit peut-être plus de réputation qu'il n'en a; il commence auſſi par une apoſtrophe à la liberté; je vais vous la citer, Monſieur. C'eſt par le rapprochement & par la comparaiſon des différentes manieres des Poëtes, qu'on peut ſe former le goût & s'éclairer ſur la vraie théorie de l'art: voici donc comment feu M. le Chevalier *de Laurés* ouvre ſon poëme de la pharſale imité de *Lucain*;

Toi qui vois du même œil la mort & l'eſclavage,
Fier appui des Etats, ame du vrai courage,
Compagne des vertus, mère des grands talens,
Liberté, prête-moi tes ſublimes élans;
Protectrice des loix, viens, arme mon génie
De ces traits dont Lucain flétrit la tirannie,
Je marche ſur ſes pas, jaloux de retracer

L'auguſte monument qu'il oſa te dreſſer.
Je dirai ces combats, &c.

Voici d'autres vers de M. *Gudin* qui ſoutiendroient mieux le parallele.

S'il eſt un droit ſacré, durable, illimité,
Que le long cours des ans ne puiſſe pas détruire,
Qui par des Réglemens ne ſe puiſſe preſcrire,
C'eſt l'immuable droit de notre liberté.

Ces vers quoique durs ſont clairs & précis, ils expriment fortement une importante vérité. En voici d'autres qui ſont foibles & diffus.

O liberté! *ſans* toi l'ame eſt *ſans* énergie:
Toute gêne flétrit, ou détruit le génie.
Avec quelque talent qu'un eſclave ſoit né,
Plus il avance en age & plus il eſt borné:
Chez nos triſtes ayeux, dans la Grèce, dans Rome,
Un eſclave jamais ne devint un grand homme.

Tous ces vers ne ſont qu'une vaine amplification du dernier qui eſt ſimple & naturel. L'Auteur paſſe enſuite à

l'hiſtoire & aux effets de la ſervitude.

Dans la confuſion ſur l'Europe étendue,
Les titres étoient tout ; l'homme ſeul n'étoit rien.
Eſclaves ou tyrans, nul n'étoit citoyen.
L'ignorance régnoit en tous lieux répandue,
De mille préjugés l'incertaine lueur
Des eſprits qu'ils trompoient accroiſſoit la terreur ;
A l'opprobre, à l'erreur, aux révoltes livrée,
La France périſſoit par ces fils déchirée,
De cet état de mort quel bras l'a retirée ?
. . . . . .
Suger, la liberté fut ton ouvrage.
. . . . . .
Le peuple avec des droits eût des talens nouveaux ;
L'homme, moins opprimé, connut une patrie.
Enfin, grand Richelieu. . . .

Après avoir parlé du ſiècle de *Louis XIV*, & blamé ce Prince qui révoqua l'Edit de Nantes, il paſſe au temps préſent & recapitule les

différens bienfaits que nous devons à *Louis XVI.*

Dans le fort de la guerre, il ne mit point d'impôts.

dit M. *Gudin.* Je vous ai fait remarquer, Monsieur, sur le même sujet, un vers de M. de *Maisonneuve*, qui est bien plus heureux.

Nul impôt n'a payé la gloire de ses armes.

Ce vers est d'un poëte. La ligne mesurée de M. *Gudin* ne trouveroit pas même sa place dans un discours en prose soutenue. Malheureusement, il est plus d'un endroit de ce style, par exemple :

Il faut de l'ordre en tout pour vivre dans la paix,
Et pour maintenir l'ordre, il faut une puissance.

Plus bas vers la fin :

Les discours fastueux du plus grand Orateur
Sont bien loin de valoir, pour gagner ta faveur,
Les bénédictions qui partent des chaumières.

Ce

Ce qui suit & termine le poëme, est un peu moins prosaïque.

Heureux, heureux le Peuple, & plus heureux l'Auteur
Qui peut louer son Roi sans passer pour flatteur!
Je ne le ferai point; je me borne à l'histoire;
Je me voue au vrai seul. O François! ô mon Roi!
Vous ne tromperez pas l'espoir que je conçoi:
C'est me vouer sans doute à chanter votre gloire.

Vous ne vous apperceverez peut-être que trop, Monsieur, des occupations de l'Auteur, étrangères à la poësie. Ses vers sont mieux pensés que bien écrits: & il s'est servi trop souvent dans son poëme des couleurs vraies, mais peu brillantes de l'histoire. D'ailleurs, les rimes croisées & redoublées qu'il a employées, demandent beaucoup d'art pour éviter une manière lâche & traînante. Les vers à rimes plattes ont bien aussi leur inconve-

nient. Leur retour monotone produit l'ennui. Mais le genre de verſification adopté ici par l'Auteur, ſe rapprochant davantage de la proſe a beſoin d'être ſoutenu par des images, & du mouvement, ſur-tout dans un poëme fait pour être lu dans le ſilence du cabinet. Une piéce de théâtre comporteroit mieux ce méchaniſme. Quoiqu'il en ſoit de ces réflexions, M. *Gudin* n'en mérite pas moins un juſte tribut d'éloges. Citoyen Philoſophe, il a fait parler à la poëſie le langage de la raiſon; & ſi la première y a perdu un peu de ſon éclat, la ſeconde en eſt devenue plus acceſſible, & a acquis de nouveaux moyens de nous plaire.

Je ſuis, &c.

LETTRE XVI.

Voyage de Genève, par M. V. d'Orléans. A Orléans, chez la veuve Rouzeau; *& à Paris chez* Onfroi, *Libraire, Quai des Auguſtins.* 1 vol.

RIEN de plus agréable, Monſieur, & en même-temps de plus inſtructif, que les relations d'un voyageur judicieux & véridique, qui vous tranſporte dans les pays qu'il a parcourus, met ſous vos yeux tous les monumens qui ont piqué ſa curioſité, & vous fait jouir ſans aucune peine du fruit de ſes courſes & de ſes fatigues. Vous trouverez dans le voyage que je vous annonce, l'intérêt réuni avec la plus exacte vérité: l'Auteur adreſſe à une dame de ſes amies pluſieurs lettres dans leſquelles il lui rend compte des objets qui ont excité ſon attention & des ſentimens qu'ils lui ont inſpirés. Sa narration eſt vive, animée, enrichie

d'un grand nombre d'anecdotes historiques qui décélent un homme instruit; son style plein de chaleur & de sensibilité attache & intéresse, & fait passer dans l'ame du lecteur, toutes les sensations que l'Auteur éprouve lui-même.

Les deux premières lettres n'ont pas le même agrément que les autres; notre voyageur ne rencontre pas sur sa route beaucoup de monumens dignes d'arrêter ses regards; cependant en passant par le Château *Desgranges*, retraite jadis habitée par *Pascal*, il ne manque point de payer un juste tribut à cet homme de génie, à qui le ciseau créateur de M. *Pajou* vient de donner au Louvre une vie nouvelle: il rapporte une inscription qu'on pourroit graver au bas de sa statue.

Par la nature instruit, prodige dès l'enfance,
Son esprit créateur devina la science
Des calculs & des mouvemens;
De l'homme & de Dieu même interrogea l'essence,
Connut l'art des bons mots & l'art de l'éloquence;

Admirez & pleurez, il mourut à trente ans.

Sully rappelle à l'Auteur le vertueux ami de *Henri IV*, & il cite à ce sujet quelques traits de la vie privée de ce grand Ministre. Il remarque & décrit en courant le Château de *Dampierre & Gien*; patriote un peu enthousiaste, il cite avec complaisance un éloge en vers, d'Orléans, composé par le fameux *Scaliger*. Morceau précieux, dit-il, qui retrace à tout *bon* Orléannois, *l'ancien* mérite de sa patrie. Cette inscription me paroit ampoulée, du plus mauvais goût & digne de *l'hypercritique*. Jugez-en par les deux vers qui la terminent:

Quæ tibi non cessit, toti non cesserit orbi
Cedere nec debes tu nisi sola tibi.

La troisième lettre, Monsieur, offre un morceau touchant que vous ne lirez point sans émotion.

» Madame, c'est avec le saisissement de la douleur que les yeux portent un triste regard sur la cendre des Héros. Nous entrâmes à la Visitation de Mou-

lins le cœur ferré, & nous laissames couler nos larmes à la vue de ce fameux tombeau, qui couvre *la dépouille mortelle* de Henri de *Montmorenci*, Duc & Pair, Maréchal, & autrefois Amiral de France. Il fut le petit-fils de quatre Connétables & de six Maréchaux de France. A tous ces titres il joignoit celui de beau-frère du premier Prince du Sang, & Condé fut son neveu. Ce grand homme prodigua son sang pour sa patrie.

» Deux batailles gagnées, l'une sur terre, l'autre sur mer; les Alpes forcées, trois nations vaincues, lui eussent sans doute mérité plusieurs fois chez les Romains les honneurs du triomphe. En France il fut l'idole de sa nation; & ce qui est au-dessus de tout, il reçut de la bouche de son Prince les éloges les plus flatteurs & les plus mérités. A tant de gloire il ne manqua que celle d'une conduite plus réfléchie. Ses fautes doivent être attribuées aux égaremens de l'esprit, plus qu'aux vices du cœur; entraîné

par des intrigues de Cour, il prit les armes contre son Roi, croyant ne les prendre que contre son Ministre : son imagination échauffée lui représentoit son maître chargé d'indignes fers ; il crut devoir travailler à les rompre ; son attachement inviolable au Monarque, sembloit lui en faire un devoir. Il eut le malheur d'être pris & fut puni comme rebelle ; ainsi un faux raisonnement conduisit sur un échaffaud le plus riche, le *mieux fait*, le plus noble & le plus brave des Seigneurs du Royaume. Il y monta avec l'intrépidité qu'il avoit montrée dans les batailles, & reçut la mort en Héros. Tout le monde fondoit en larmes à la vue d'un spectacle aussi attendrissant. Son sang réjaillit au loin, & l'on voit encore dans l'Hôtel-de-Ville de Toulouse une pierre qui en est teinte. Son épouse *Marie-Felice des Ursins* fut conduite au Château de Moulins. Elle y fut étroitement gardée pendant un an. Ayant recouvré sa liberté, vous savez, Madame, qu'elle s'enferma dans un cabinet obscur où il n'entroit d'autre lumière que celle de quelques

bougies, & d'où elle ne ſortoit que pour aller à ſa chapelle. Elle obtint enſuite la permiſſion de ſe retirer au Couvent de la Viſitation. *Louis XIII* paſſant par Moulins, dix ans après la mort de M. *de Montmorenci*, l'envoya viſiter: le Gentilhomme, chargé de cette commiſſion, la trouva le viſage couvert d'un mouchoir, donnant un libre cours à ſes pleurs; *remerciez le Roi*, dit-elle, *de l'honneur qu'il veut bien faire à une femme malheureuſe; mais de grace n'oubliez pas de lui rapporter ce que vous voyez*; toutes ſes playes ſe rouvrirent à la vue d'un page que lui envoya le Cardinal de *Richelieu. Dites-lui*, s'écria-t-elle, *que depuis dix ans mes larmes ne ſont point encore taries*, » &c. &c....

L'Auteur décrit enſuite le ſuperbe mauſolée de *Montmorenci*, ouvrage célèbre de trois grands Sculpteurs, *Auguier*, *Puiſſant* & *Renaudin*. Il parle des Arts en Amateur éclairé par le goût, & inſtruit par la comparaiſon.

Le début de la quatrieme lettre annonce un citoyen ſenſible & Religieux. Il approche de Lyon, il dé-

couvre de loin cette ancienne, cette magnifique Ville, & il s'écrie avec *Racine* :

Tes illustres Martirs sont tes premiers trésors,
Opulente Citée, la gloire de nos bords
Où la Saône enchantée à pas lents se promène,
N'arrivant qu'à regret au Rhône qui l'entraîne.

Il parcourt ensuite avec rapidité les beautés sans nombre que renferme la ville de Lyon. Ici l'on désireroit quelques observations sur les Arts & Métiers, sources du commerce de cette grande Ville, mais l'Auteur glisse sur ces objets, & termine sa description par un morceau où brille l'imagination.

» La ville de Lyon, Madame, située au confluent de deux rivieres, renferme dans son sein la Saone, sur laquelle il y a plusieurs ponts de communication ; mais rien au monde de plus beau, de plus magnifique, que le quai du Rhône, que M. *Perrache*

vient d'étendre encore de près d'une lieue, en reculant le cours de ce fleuve superbe. Il faut un génie tel que le sien, pour avoir conçu un projet aussi vaste que hardi. Les talens sous un tel homme, sont une armée aux ordres d'un Héros : rien n'en rallentit les succès; tous les obstacles cédent & disparoissent. Il commande & les miracles de l'art s'opèrent, & la nature est vaincue, & une nouvelle ville va s'élever dans l'endroit même où un fleuve rapide & profond rouloit ses eaux avec l'impétuosité d'un torrent précipité des alpes. Le Rhône en paroît étonné, & semble regarder avec effroi la main qui le repousse ».

Notre Voyageur nous retrace les scènes tragiques des *Cinq-Mars* & des *de Thou; de Thou*, dont le crime fut de n'avoir pas été le délateur de son ami; *Cinq-Mars*, très-coupable sans doute, mais intéressant dans son malheur. Leur mort est racontée avec autant d'intérêt que d'éloquence. La description de plusieurs tableaux précieux, délasse de ces horreurs, & l'on

aime à se retrouver avec nos voyageurs dans les payſages qui conduiſent au Mont Jurat.

Enfin l'Auteur arrive à Genève, qui devient le terme de ſa courſe. Cette Lettre eſt très-attachante par des détails qui tiennent au commerce, à la conſtitution, aux révolûtions de cette fameuſe République. M. *V.* en parlant des hommes célèbres qu'a produits Genève, n'oublie pas l'illuſtre *J. J. Rouſſeau*, « Sans remonter, dit-il à des ſiècles antérieurs, *J. J. Rouſſeau* met ſans doute le comble à la gloire de cette République, mais forcé de convenir que ſi du milieu de ſon ſein il eſt ſorti un homme éloquent, dont le talent enchanteur d'écrire doit faire époque dans les faſtes du génie, on ne peut qu'avouer en même-temps avec douleur que *Rouſſeau* a terni ſa mémoire par des principes dangereux qui tendent à renverſer la Religion & la ſaine morale. Heureux mille fois le Citoyen de Genève, ſi, éclairé du flambeau de la foi, comme *Paſcal*, ſa plume n'eût pas reſſemblé à une ſource d'où il ſort tout-à-la

fois des eaux douces & ameres. Faut-il que les écarts & les contradictions rendent l'homme à lui-même un étonnant problême ! & le dix-huitième siècle étoit-il donc réservé à produire des ouvrages auſſi affligeans pour la raiſon que déshonorans pour l'humanité !

On remarque dans la ſixième Lettre la deſcription de l'Egliſe de *Brou*. « Cet édifice ſitué ſur la route du *Pont d'Ain* à *Bourg*, s'annonce par un portail majeſtueux, dont les ſculptures ſont de la plus grande richeſſe. On remarque ſur le devant de l'Egliſe un cadran horiſontal très-curieux, dont M. *de la Lande* nous a donné en 1757 une deſcription très-belle dans les Mémoires de l'Académie des Sciences. En entrant dans l'intérieur du temple, le premier coup-d'œil de ſon étendue ; la clarté qui y règne, la hauteur de la voûte, le fini des feuillages qui décorent les pilliers, l'éclat des couleurs répandues ſur les vitraux, la magnificence des tombeaux, le ſilence majeſtueux au milieu duquel repoſent les cendres de ces grands de la terre, dont la bienfaiſance égala la grandeur ; la dé-

lieateſſe du jubé porté ſur trois arcades; la ſupériorité du travail des ſtalles, la blancheur des pierres, l'élévation du dôme, tant d'autres morceaux enfin qui forment un tout ſublime; voilà, Madame, le tableau des choſes que préſente l'Egliſe de Brou au Voyageur étonné. »

Vous ſerez ſatisfait des obſervations de l'Auteur ſur les ſalines; il y a là des vues & du courage même. Nous conſeillons à l'Auteur de faire diſparoître dans une nouvelle édition les anecdotes de *Dole* & l'inſcription des Cordeliers, &c. &c. elles ne ſont pas du ton du reſte, & déparent ſon ouvrage. L'Eloge de *Boſſuet* eſt écrit avec la nobleſſe & l'élévation qui convenoient au ſujet. Je ne le tranſcris point ici, Monſieur, pour vous engager à le lire dans le livre même. La deſcription des Grottes d'Arci, eſt très-piquante : on ſuit l'Auteur, on voit à la lueur des torches enfumées, les jeux de la nature & ſes miracles ſouterrains.

A la ſuite du voyage de *Genève*, on trouve des détails curieux ſur la *Tou-*

raine. On en jugera par le morceau suivant.

« Nous quittames *Marmoutiers* pour aller au *Plessis-lès-Tours*. Ce Château fût bâti par *Louis XI*, qui y mourut en 1483. Le bâtiment est en brique, & situé dans une vaste solitude. En approchant de ce Château si fameux, on se sent saisi d'une espèce d'horreur, sur-tout quand on se rappelle qu'il étoit gardé comme une ville de guerre. Les Seigneurs, disent les historiens, n'y entroient jamais en grand nombre. Le parc étoit entouré de gros barreaux de fer, & la muraille étoit fraisée avec de gros crampons à plusieurs branches, qui avançoient fort loin, de peur qu'on n'entreprît de l'escalader. Le Château étoit flanqué aux quatre coins de quatre tourrelles de fer percées à jour, par où l'on pouvoit tirer des arquebuses pour défendre l'approche de la muraille. Quarante arbalêtriers couchoient toutes les nuits dans les fossés & avoient ordre de tirer sur quiconque se présenteroit avant que la porte fût ouverte; & on ne l'ouvroit qu'au

grand jour. On n'entroit au *Pleſſis-lès-Tours*, dit *Mezerai*, que par un guichet, & les murailles étoient hériſſées de pièces de fer, bordées jour & nuit d'*arbalêtriers* ; la terreur s'étoit tellement emparée de cette habitation, que les gardes poſtés en avant pâliſſoient à la vue d'un inconnu ; & cette pâleur ſe communiquoit juſques dans l'intérieur du Palais. C'eſt dans cette affreuſe demeure, ajoutent les hiſtoriens, que *Jacques Coctier*, Médecin du Monarque, le faiſoit trembler à chaque inſtant en le menaçant de la mort ; & il tâchoit par toutes ſortes de moyens d'adoucir ſes humeurs *âcres* & *cuiſantes*, qui le mettoient *quelquefois à deux doigts* de la mort. C'eſt pourquoi *Olivier le Dain* & *Jean Doyac* imaginerent des concerts pour prolonger ſes jours. On aſſembloit ſous les fenêtres du Château les Bergers & Bergeres du pays, & on leur faiſoit jouer de leurs inſtrumens champêtres. Comme le Roi ne pouvoit plus aller à la chaſſe, on prenoit les plus gros rats, & on les fai-

ſoit chaſſer par des chats dans ſes appartemens ».

Vous concevrez aiſément, Monſieur, tout l'intérêt que prend un voyageur à des objets qui lui rappellent de ſemblables traits d'hiſtoire. Qu'il eſt doux de voyager ainſi avec le deſir de s'inſtruire, & d'être utile à ceux qui parcourront les mêmes pays. C'eſt ainſi que M. *Guis* viſitoit la Grece ; c'eſt ainſi que le P. *Papon*, l'année derniere parcouroit la Provence en homme de Lettres, en curieux, en citoyen. Bien différent de ces voyageurs qui triſtement empriſonnés, déplacés ſans mouvement, parcourant les lieux ſans les voir, après quelques mois du plus ſtérile ennui, ne reſſentent pas même le plaiſir d'arriver.

Je ſuis, &c.

Livres nouveaux.

Le *Comte de Valmont*, ou *les Egaremens de la raiſon*, Lettres recueillies & publiées par M. ſixième édition, revue & corrigée; cinq volumes *in*-12. A Paris, chez *Moutard*, rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.

Nous parlerons inceſſamment de cet ouvrage intéreſſant qui réunit l'agrément à l'utilité, & dont le ſuccès eſt aſſez prouvé par le nombre des éditions & le prodigieux débit qui s'en eſt fait.

Contes des Fées, par *Charles Perrault*, de l'Académie Françoiſe, nouvelle édition, dédiée à S. A. S. Monſeig. le Duc *de Montpenſier*. A Paris, chez *Fournier*, Libraire, rue du Hurpoix, & *Lami*, Quai des Auguſtins.

La ſimplicité & la naïveté puérile font le ſeul mérite de ces Contes, qui paroiſſent peu dignes de la gravité d'un Académicien; c'eſt ce même *Perrault* qui éleva le premier la querelle des Anciens & des Modernes. Il étoit plai-

ſant de voir l'Auteur de *Peau d'Ane* inſulter *Homère*, *Pindare* & *Sophocle*, dont il n'entendoit point la langue: auſſi fut-il écraſé par *Boileau*, qui, ſans lui répondre ſérieuſement, ſe contenta de relever ſes bévues, & l'immola à la riſée publique.

Lettres de M. *William Coxe*, à M. *W. Melmath*, ſur l'Etat politique, civil & naturel de la Suiſſe; traduites de l'Anglois, & augmentées des Obſervations faites dans le même pays, par le Traducteur. Seconde Partie. A Paris, chez *Belin*, Libraire, rue S. Jacques. 1781. *in*-8°. de 347 pages. Prix 3 liv.

Mémoire ſur l'origine des Conſtellations, & ſur l'explication de la Fable par le moyen de l'Aſtronomie. Par M. *Dupuis*, Profeſſeur de l'Univerſité, *in*-4°. Prix 3 liv. broché.

Fin du Tome IV.

TABLE
DES MATIERES
CONTENUES
DANS CE QUATRIEME VOLUME.

Oraiſon Funèbre de très-haute, très-Puiſſante & très-Excellente Princeſſe MARIE-THÉRÈSE, *Archiducheſſe d'Autriche, Impératrice Douairière, Reine de Hongrie & de Bohême; prononcée dans la Chapelle du Louvre, le premier Juin 1781, en préſence de Meſſieurs de l'Académie Françoiſe; par M. l'Abbé* de Boiſmont, *Prédicateur ordinaire du Roi, & l'un des quarante de l'Académie. A Paris, chez* Demonville, *Imprimeur-Libraire, rue Chriſtine.* page 3

Amuſemens du jour, ou Recueil de petits Contes, dédiés à la Reine; par Madame de Mortemart. *A Geneve, & ſe trouve à Paris, chez* Coutu-

rier fils, *Libraire, Quai & près les grands Auguſtins, au Coq; & à Verſailles, chez* Sevère Dacier. 26

MÉMOIRES DE LA COUR D'AUGUSTE, *tirés de l'Anglois, du Docteur* Thomas Blackwel, *& de* M. Jean Mills, *Ecuyer, ſon continuateur; par* M. Feutry, *&c. de la Société Philoſophique de Philadelphie; ſeconde édition, revue & corrigée; 3 vol.* in-12, *de 500 pages environ chacun, avec une gravûre à la tête du premier. A Paris, chez* Cellot, *rue Dauphine.* 42

Mémoires de Clarence Weldone, *ou le pouvoir de la Vertu, Hiſtoire Angloiſe; par Madame* de Malarme. *A Londres, & ſe vendent à Paris, chez* Caillau, *Imprimeur-Libraire, rue Saint-Severin, 2 vol.* in-12.

La Henriade vengée, vol. in-8°. *nouvelle édition. A Berlin, & ſe trouve à Paris, chez* J. F. Baſtien, *Libraire, rue du Petit-Lion, Fauxbourg Saint-Germain.* 64

Livres Nouveaux. 71

Essai sur l'origine des Langues ; par J. J. Rousseau, *A Genève.* 75

Lettres édifiantes & curieuses, écrites des Missions étrangères. Nouvelle édition ; tomes 1, 2, 3, 4 & 5. *A Paris, chez* Mérigot le jeune, *Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.* 106

Oraison Funèbre de Messire Pierre-Augustin-Bernardin de Rosset de Fleury, *Evêque de Chartres, grand Aumônier de la Reine, Commandeur de l'Ordre du Saint Esprit, &c. Par M.* le Boucq, *Doyen de l'Église Collégiale de Saint André de Chartres, & ancien Professeur de Rhétorique au Collége de la même Ville. A Chartres, chez* Michel des Hayes, *rue des Changes, à la Providence. Et à Paris, chez* Bastien, *rue du petit Lion, Fauxbourg Saint Germain.* 126

Histoire Naturelle de la France Méridionale, ou Recherches sur la Minéralogie du Vivarais, du Viennois, du Valentinois, &c. Tome second,

Par M. l'Abbé Giraud-Soulavie. *A Paris, chez* Quillau, *rue Chriſtine*; Mérigot, *Quai des Auguſtins, près le Pont-Neuf*, & Belin, *rue Saint-Jacques.* 137

Comédie Françoiſe. 142

Eloge de Charles de Sainte-Maure, Duc DE MONTAUSIER, *Pair de France, Gouverneur du Dauphin, Fils de* Louis XIV, *Diſcours qui a remporté le Prix de l'Académie Françoiſe en 1781, par* M. Garat. *A Paris, chez* Demonville, *Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoiſe, rue Chriſtine, aux Armes de Dombes.* 145

Hiſtoire de Miſſ. Eliſe WARWICK, *traduit de l'Anglois; 2 Parties. A Amſterdam, chez* D. J. Changuion, & *à Paris, chez* Merigot le jeune, *Libraire, Quai des Auguſtins. 1781, 2 vol.* in-12. 182

Retour de Provence, à l'Auteur de l'Hymne au Soleil. A Orléans, chez Couret-de Villeneuve, *Libraire. 8 pages* in-12. 201

Prix propoſé par la Société Royale des Sciences de Copenhague. 202

Avis divers. 205

Explication imprimée d'Auteurs classiques, proposée par Souſc. 209

Livres Nouveaux. 214

Théâtre de Société; par l'Auteur du Théâtre à l'uſage des jeunes perſonnes. 2 *vol.* in-8°. *A Paris, chez* Lambert & F. J. Baudouin, *Imprimeur-Libraires, rue de la Harpe, près Saint-Côme.* 217

Les Hochets de ma jeuneſſe; par M. le Chevalier de Cubieres, 2 *vol.* in-8°. *A Amſterdam, & ſe trouve à Paris, chez* Valleyre l'aîné, *rue de la vieille Boucherie,* 239

Le Droit de Main-Morte, aboli dans les Domaines du Roi, ſujet propoſé par l'Académie Françoiſe, Poëme, par M. de Maiſonneuve. *A Paris, chez Eſprit, Libraire, au Palais Royal,* in-8°, *de* 8 *pages,* 273

Hiſtoire littéraire de la Ville d'Amiens, propoſé par Souſc. Avis. 284

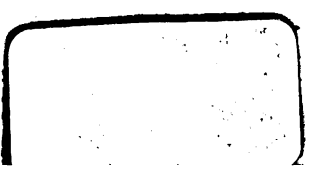
Indication des Nouveautés dans les Arts. 287

Panégyrique de SAINT-LOUIS, *prononcé dans la Chapelle du Louvre, en présence de MM. de l'Académie Françoise, le 25 Août 1780. Par M. l'Abbé* Hugues Dutems, *Chanoine-Archidiacre de l'Eglise Métropolitaine & Primatiale de Bordeaux, & Vicaire-Général du Diocèse de Cambray. A Paris, chez* Demonville, *Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Christine.* 289

Discours en vers sur l'abolition de la servitude dans les Domaines du Roi. Par M. Gudin de la Brenellerie. *A Paris, chez* Demonville, *Imprimeur-Libraire, 1781 in-8°. de 12 p.* 330

Voyage de Genève, par M. V. d'Orléans. *A Orléans, chez la veuve* Rouzeau, *& à Paris, chez* Onfroi, *Lib. Quai des Augustins. 1 vol.* 339

Livres nouveaux. 353

Fin de la Table des matières contenues dans ce quatrième Tome.

De l'Imprimerie de KNAPEN & fils, Lib.-Imprimeur de la Cour des Aides, rue Saint-André, au bas du Pont S. Michel.